
3 1761 03613 8212





L'ARRETIN MODERNE.

PREMIERE PARTIE.

L'ARRETIN MODERNE.

Parve, nec invideo, ſine me, liber, ibis in ignem.

PREMIERE PARTIE.



A ROME.

Aux dépens de la Congrégation de l'*Index*.

M. DCC. LXXVI.

A MONSIEUR LEWISBASTIDE,

Négociant Anglais.

MONSIEUR,

LES foins que vous vous êtes donné pour m'inftruire de votre Religion font l'éloge de votre zèle. La belle Zéphire que j'aime mieux que votre livre, vous remettra le Nouveau Teftament qui me fait déraifonner depuis quinze jours avec un Capucin ami du P. Norbert, (*a*) ancien Manufacturier de Londres.

(*a*) De Chevrier, mauvais & infolent écrivain, affure effrontément, dans un Chifon intitulé: *La vie du P. Norbert*, que ce Capucin était marié à Londres ou vivait publiquement avec une femme. Le P. Norbert n'a jamais été marié; il eft de notoriété publique qu'il a eu trois jolies fervantes, dont il a eu trois enfans, lefquels eurent le bonheur de recevoir le St, Baptême. Ce n'eft pas là donner dans le culte des Malabares.

Un Chinois, élevé dans la Science des Lettres, ne peut guère goûter, comme le dit fort bien votre Saint Paul, le ſyſtême de votre pomme crue & les ſuites brillantes de votre péché originel. La morale de votre Evangile m'a fait impreſſion, c'eſt la même que Confucius prêchait a la Chine deux cens ans avant qu'on annonçâ à Jéruſalem.

Votre ſermon ſur la Montagne & le nombre de vos Béatitudes m'ont ravi, qu'elle proviſion! *Bienheureux celui qui pleure:Bienheureux celui qui à faim*: que cela eſt beau! *Bienheureux celui qui ſouffre l'injuſtice : Bienheureux ceux qui ſont maudits des hommes : Bienheureux ceux qui ſont pauvres d'eſprit, ils auront un Royaume.* Que cela eſt conſolant pour M. le Marquis de Caraccioli & pour moi! Une couronne peut flatter un petit Marquis, il a déja mérité celle des Capucins.

Enchanté de vos Béatitudes, je communiquai au P. Matthieu le deſir que

j'avais de les acquérir, je lui demandai ce qu'il fallait faire pour me procurer ces bonnes choses. Presque rien, me dit le révérend pere, presque rien; un petit grain de moutarde de foi, vous mettriez l'Empereur dans la lune; le Grand Siegneur dans une étoile à queue, l'Abbé de Lataignan (*a*) dans le signe de la Vierge, l'Abbé Trublet dans le Taureau, & le Taureau au milieu de l'Académie, & Martin Fréron, dans la ménagerie aveo le Capricorne ou le bœuf étranger. Mon pere dis-je, au Capucin, voilà des secrets

---

(*a*) Ce petit Auteur, dont les petits vers ont extasié les petites filles dans les petites villes de province, excelle dans les impromptus deshonnêtes. Voici le couplet qu'il a fait sur la belle main d'une blanchisseuse qui blanchissait ses colets & noircissait son ame.

Avec une aussi belle main,
Qu'a-t-on besoin d'autre charmes?
Que vous devez du Dieu malin.
Bien manier les armes;
Et quand cet enfant est chagrin
Bien essuyer ses larmes.

qui valent bien ceux du petit Albert : il ne s'agit donc plus que de trouver le grain de moutarde : enſeignez moi où j'en trouverai. Hélas ! me dit il, on n'en trouve pas, on n'en vend pas ; tout l'univers ne pourrait vous en donner, il faut le demander & l'attendre.

Je demandai au P. Matthieu s'il avait de la foi. Oui, j'en ai beaucoup. Eh bien ſi cela eſt, c'eſt la même choſe, il y a long tems que je chercher un Sorcier ; je ſais que vous ne l'êtes point du tout, mais puiſqu'avec votre grain de moutarde, vous faites ce que font les Sorciers, je vous prierai d'une grace, voilà trente ans que je m'habille, me deshabille, que je bâille & que je médis. Ce rôle d'homme commence à m'ennuyer ſérieuſement : puiſque vous pouvez avec un grain de moutarde de foi, jetter de Vienne en Autriche un Empereur dans la Lune, ne pourriez vous point me métamorphoſer en coq ; j'ai beaucoup de vocation pour être coq.

J'aime cet animal à la fureur ; c'eſt ma bête, que voulez vous ? chacun a ſon *tic*.... Après tout, le coq a ſon prix ; il entretient lui ſeul quinze ou ſeize femmes dans une paix admirable ; n'eſt ce pas le chef-d'œuvre de l'eſprit humain ? ſes petits rivaux, les Bajazeth, les muſtapha & leurs valets de pied à trois queues doivent baiſſer la lance devant le coq, leurs ſérails peuvent être mieux meublés que le ſien ; mais les Sultanes favorites ſont-elles auſſi fréquemment favoriſées des petites politeſſes de ſa Hauteſſe, que les femmes du coq ? Tout périt d'altération dans le ſérail, tandis que le poulailler eſt humecté de la roſée des Dieux. Les Dames Muſulmanes ſont réduites à un filet d'eau ; quelle diſette pour des tempéraments enflammés par un climat brûlant !

La Nature obéit aux deſirs du coq ; qu'il eſt glorieux pour lui de plier la Nature à ſa volonté ! Il n'a pas beſoin

des *ingrédiens* qu'il faut à un vieux Duc, ni de cette multitude de postillons qu'il faut à nos demi-hommes, nos quarts-d'hommes & nos bouts-d'hommes d'aujourd'hui. Ah! malheureux Chinonis! me dit le pere Matthieu, quel desir deshonnête avez-vous d'être coq ! Le ciel équitable vous punira tôt ou tard; vous irez finir vos jours dans un pot au feu, vous servirez peut être de nourriture à quelque misérables pécheurs qui ne seront point en état de grace .. Allez, vous êtes un impie ; j'ai de la foi, mais mon grain de moutarde n'est point assez gros pour faire des merveilles ... Vous me scandalisez ; je suis simple, & les simples ont la sainte habitude de se scandaliser ... Tenez, si vous étiez à Paris, on vous renfermerait pour toute votre vie à Bicêtre.

Je demandai au Pere ceux qui me feraient ce mauvais traitement. Nos Ministres, me dit-il, qui sont très-éclairés, & qui font construire des bateaux

plats (*a*); notre Archevêque, qui fait ſi joliment des petits billets de confeſſion, & notre Sorbone qui fait des âneries ſur l'Abbé de Prades. Mais pourquoi ces gens là me feraient-ils coffrer à Bicêtre ? Pourquoi ? parce que vous n'avez pas un grain de moutarde de foi. Vos Miniſtres, votre Archevêque & votre plate Ecole peuvent-ils me donner un grain de foi ? Non . . Eh bien, puiſqu'ils ne peuvent me le donner, pourquoi me puniraient-ils? Oh ! Dame, voici la raiſon. La conſtitution de l'Etat, fondée ſur le catéchiſme de ſens, oblige les ſujets à croire ce que leurs Peres ont cru, parce que leurs Peres ont cru les choſes ſans examiner s'il y avait du bon ſens dans les choſes. Ils aimaient le cabaret & philoſophaient dans les caves. C'eſt pourquoi, nous enfermons aujourd'hui entre quatre murailles ceux

(*a*) Bateauxqui étaient réellement plats.

qui ne ſont point auſſi robuſtes qu'eux dans la croyance des hautes choſes.

Lorſque nos peres, dis je au Capucin, ont élevé notre premier Empereur ſur un bouclier au milieu du peuple, pour le rendre l'arbitre de leurs différends, ils ne lui ont point dit: votre Majeſté pourra nous faire pendre quand nous ne croirons pas que ſept & trois font quarante-cinq. Mais ils lui ont dit: Nous vous conſacrons nos cœurs, nous ſacrifions nos biens & nos jours à la ſûreté des vôtres, nous vous obéirons à condition que vous ne lâcherez pas une partie de votre puiſſance, à ceux qui voudront égorger les gens qui ne pourront croire ce qu'on ne peut comprendre (*a*). Si votre bienfai-

(*a*) La ſageſſe de Dieu, dit un Savant, ne peut point exiger de l'Homme ce qu'il n'eſt point capable de faire ; ſi un homme, après mille efforts ne peut s'aſſurer de la révélation, cet homme n'eſt point coupable, parce que tout ce qu'on dit être révélé ne nous a été donné que par des hommes capables de ſe tromper comme nous.

fante Majefté, ô Digne Empereur ! faifait brûler un aveugle, à caufe qu'il ne verrait point le foleil a midi, Votre Majefté commettrait une horreur. Ainfi ferait-elle en puniffant ceux qui n'ont pas le grain de moutarde du pere Matthieu.

Vos réflexions font juftes, me dit le Capucin, mais vous dites la vérité, la vérité eft une chofe dont on ne fe fert point ; cela eft trop dangereux dans la main d'un honnête homme. Si le frere quêteur qui ne fait jamais mentir le proverbe qui dit : *Que le Sac d'un mendiant n'eft jamais plein*, s'avifait de dire la vérité, notre couvent mourrait de faim. Mon pere, d'où vous vient la foi, belle demande ! de la vérité. Si la foi vous vient de la vérité, pourquoi ménagez vous tant la vérité ? Un homme qui n'eft point vrai n'a point de Religion. Monfieur le Chinois, je vois que vous ne connaiffez pas l'Ecriture, vous n'avez point lû David, qui dit expreffément : Tout homme eft menteur. *Omnis homo*

mendax. Vous voyez que ce paſſage de *l'Apocalypſe* nous oblige à ménager la vérité, car ſi l'homme ne mentait pas, il ferait mentir le St. Eſprit; nous ne voulons point donner le démenti à perſonne, & en France c'eſt une affaire d'honneur.

Voilà, Monſieur, comme nous déraiſonnons avec le pere Matthieu; avouons que la Religion Chrétienne eſt bien mal prêchée par ces Moines ignorans qui convertiſſent, dans les gazettes, les Indes & les philoſophes de la Chine. Une Religion qui annonce une morale auſſi belle que la vôtre, n'a que faire de l'organe enroué d'un Capucin pour être eſtimé des hommes; il ferait à ſouhaiter que tout le monde pût la pratiquer comme vous; vous avez rempli à mon égard ſes plus beaux préceptes, lorſque pourſuivi par des ſots qui ſoupçonnaient que mon grain de moutarde était peu de choſe, vous m'avez tendu une main ſalutaire. Vivez toujours dans

mon cœur, que ce faible ouvrage que j'ai l'honneur de vous dédier, ſoit le monument éternel de ma reconnaiſſance. Si les ſots viennent vous dire que votre nom, à la tête d'un méchant livre vous deshonore, répondez : Mon ami eſt un garçon ſans eſprit & ſans fineſſe, il a cru me rendre hommage en me dédiant ſon ouvrage; j'ai agréé ſon zéle : je condamne ſes ſentimens, j'aime ſon cœur, & auſſi indulgent que Moliere, je dis :

Si l'on peut pardonner l'eſſor d'un mauvais livre.
Ce n'eſt qu'au malheureux qui compoſe pour vivre.

Je ſuis avec le Zinzin des Chinois,

MONSIEUR,

Votre ami,
Modeſte tranquille,
XAN-XUNG.

A Berlin, le 12 May 1762.

PREFACE

OU L'HISTOIRE DE MES TROIS BAPTEMES.

CREDO IN UNUM DEUM.

Premier & dernier article du Symbole des philoſophes.

LA Préface eſt ordinairement le plus mauvais d'un livre; pour faire le mauvais morceau de mon Livre, je vais conter, en manière de Préface, l'Hiſtoire de mes trois baptêmes.

Je ſuis Chinois, connu dans la République des Lettres par un très-méchant Poëme, & de la Profe à peu près auſſi déteſtable. Je fus baptiſé à Douai en Flandre, par le fameux P. Dupleſſi, qui menait alors dans cette Ville les pécheurs à la voile, en proſtituant de

toute ſes forces le bénéfice de l'abſolution.

Mon parrain était un Procureur au Parlement ; il croyait aux Revenans, & avait furieuſement peur de la monture de S. Michel, Les Jéſuites qui enſeignent encore dans cette Province l'art d'aſſaſſiner les Rois, à cauſe que mon Parrain les protege, lui dirent un jour que je compoſai un ouvrage ſous les jupons des onze mille Vierges, une Analyſe des rêves des ſept Dormans, avec un ſupplément aux gentilleſſes du Cochon de S. Antoine. Mon Parrain vint à deux heures de nuit accompagné de ſix figurans de la Maréchauſſée; cette pantomime me fit rire, je lui demandai honnétement s'il venait me faire metre en rime le tarif du vingtieme, ou les magnifiques remontrances du Parlement de Flandre. Pour réponſe, mon Parrain qui ne rit point, me fit conduire en priſon, & le même jour il écrivit dix pages d'horreur à la Cour, &

termina ſa requête par ces beaux Vers de M. de Voltaire.

Xan-Xung eſt en ſecret bien mauvais Catholique,
On a trouvé chez lui la bible de Calvin.
A ce funeſte excès vous devez mettre un frein:
Il faut qu'on l'empriſonne ou du moins qu'on l'exile.

Mon Parrain était bien à la Cour (*a*) il me procura l'honneur d'une correſ-

(*a*) Mon Parrain était un Magiſtrat d'un génie diſtingué. Cet homme qui a fait les malheurs de ma vie, a été peint par M. de Voltaire. Voici le portrait.

Ce Magiſtrat, dit-on eſt ſévère, inflexible,
Rien n'amollit jamais ſa grande ame inſenſible:
J'entend, il fait haïr ſa Place & ſon pouvoir;
Il fait des malheureux par zéle & par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, ſans qu'on le ſollocite,
Courir, d'un air affable, au devant du mérite,
Le choiſir dans la foule, & donner ſon appui.
A l'honnête homme obſcur qui ſe tait devant lui?
De quelques criminels il aura fait juſtice!
C'eſt peu d'être équitable, il faut rendre ſervice.
Le juſte eſt bienfaiſant......

pondance de lettres avec Sa Majeſté Très Chrétienne & M. d'Argenſon. Je çus de Verſailles ce qu'on appelle une Lettre de cachet, qui m'envoya aux environs de Quimpercorentin; où j'ai joui de l'agrément de voir arriver le vent de quinze cens lieues.

Je partis pour mon exil avec le P. Dupleſſis qui m'accompagna juſqu'à Arras. En entrant dans cette ville, il me dit Xan-Xung, mon fils ſpirituel, vous allez faire un long voyage. Avant de quitter le ſavant pays d'Artois, il faut boire à la fontaine d'eau vive, qui ne tarit jamais, & dont les eaux déſalteront toujours. Il me conduiſit ſur la porte de la Cité, & me dit en me montrant un Calvaire graté & repeint à neuf: Voici Xan-Xung, la fontaine. Le Révérend me fit réciter ce qu'on appelle en Europe *Pater* & ſept *Ave Maria*. Ces formules de complimens étaient des prieres qu'on faiſait au Calvaire. Le compliment de l'*Ave Maria* me pa-

rut fort ſot, ſurtout pour un Calvaire. Le voici à peu près, autant que la mémoire me le rappelle : *Je vous ſalue, Marie, pleine de grace ; que votre Royaume nous advienne ; vous ètes bénie entre toutes les femmes ; donnez nous aujourd'hui notre pain quotidien ; que le fruit de vos entrailles ſoit béni ; ne nous laiſſez point ſuccomber à la tentation. Ainſi ſoit-il.*

Je coupai trois à quatre fois cette Oraiſon en diſant au Jéſuite : Mon pere, pourquoi béniſſez-vous le ventre du Crucifix? Cela me ſemble original. Vous êtes encore dur de foi, Xan-Xung, me dit-il, cette prière s'adreſſe à la mere du crucifix ; & ne concevez-vous pas que la mere & le fils ſont à peu près la même choſe ; notre pere ignace ne les diſtinguait guère ; il était ſi bête. C'eſt pour cela que le Crucifix lui a donné ſont Paradis, ſans conſéquence, comme au bon larron. En quittant Arras, le P. Dupleſſis me fit préſent d'un grand

Chapelet qui avait touché au S. calvaire & à la Sainte chandelle, en m'exhortant à ne point négliger un bijou ſi précieux.

Je paſſai ſix années dans mon exil. M, le Maréchal Duc de Belliſſe reconnut mon innocence & me décacheta, aux conditions de ne point voir mon Parrain, & de me tenir éloigné de lui de la diſtance de vingt lieues. Il eſt bien douloureux pour un filleul d'être éloigné d'un Parrain qui lui a fait tant de bien, & qui voudrait lui en faire encore s'il le tenait.

Je vins à Paris, je logeai dans la rue S. Benoit, derrière l'Abbaie S. Germain, où j'allais tout les Dimanches dire des Chapelets en l'honneur de la Meſſe. Mon chapelet était pendu à ma ceinture comme l'écritoire des Lettres. Mon air recueilli à réciter les *Ave Maria* m'attira bientôt les regards des Devotes du quartier. Oh! le divin garçon, diſaient-elle, que ce Chinois; il dit ſon

Chapelet avec l'élégance d'un vieux frère Jacobin : il doit être très-bien avec ſon Ange gardien

Comme je craignais de m'égarer dans cette Ville immenſe, je ne quittais point la rue S. Benoît. Je me promenais le long des murs de l'Abbaye, j'employais ordinairement deux heures l'après-midi à cette promenade. Les mouches de la police s'apperçurent qu'un étranger ſe promenait réguliérement dans la rue S. Benoît ; ils crurent qu'il était du ſoin de leur charge de tracaſſer un homme qui ne ſortait pas de cette rue. Ils m'accuſerent de quelques mauvais deſſeins, & me rendirent ſuſpect au Lieutenant de police. (*a*)

(*a*) La police trouble ſouvent à Paris la tranquillité des honnêtes gens, par des terreurs paniques. Ses mouches font quelquefois par leurs fauſſes alarmes le malheur des particuliers. Amſterdam, une des plus grande ville du monde, le théatre de toutes les religions n'a point toute cette parade de guet à pied & à cheval : vingt-quatre Sergents de Ville contiennent dans l'or-

Monſeigneur le Lieutenant, pour donner à la cour des preuves de ſa vigilance, m'envoya un certain coquin nommé Durocher. En m'abordant ce vilain homme me demanda : De quelle nation êtes-vous ? Chinois. Que faites-vous à Paris ? Rien. N'avez-vous pas ſorti de la rue S. Benoît depuis que vous êtes à Paris ? Non. pourquoi vous promenez-vous toujours le long de cette rue ? C'eſt mon goût. Le temps où vous ne vous promenez pas, à quoi l'occupez-vous? A lire. Avez-vous beaucoup de livres ? Un ſeul. Quand vous l'avez lu, que faites vous ? Je le recommence. Avez-vous de l'argent ? Fort peu. Quand vous l'aurez dépenſé, que ferez-vous ? Je n'en ſais rien. Durocher alla rapporter ce dialogue à la police.

---

dre un peuple immenſe. A Paris on a peur de ſon ombre. On donne à ces ſoins inquiets le nom de prudence ; mais dit M. Racine :
.... tant de prudence entraîne trop de ſoin ; Il ne faut point prévoir les malheurs de ſi loin.

On me mit dans le catalogue noir, comme ſuſpect à l'Etat, à cauſe que je me promenais dans la rue S. Benoît, & que je n'avais qu'un livre.

Le Parlement dans ce tems-là était en guerre avec un Archevêque très honnête homme, mais qui n'avait pas aſſez de tête pour être archevêque. Ce bon prélat trompé par les Jéſuites les protégeait. Des Hérétiques ſans héréſie voulaient élever un Autel, à côté de celui des Jeſuites du fauxbourg S. Antoine, qui vendaient du verd degris. Ceux qui parlaient pour l'érection de cet Autel, étaient dans les diſgraces de Monſeigneur. Je m'aviſai de dire à un prêtre Irlandais, avec qui je logeais dans un ſixième, que cette petite guerre, ces petits billets de confeſſion deshonoraient la France & l'eſprit humain. Deux jours après, un fanatique nommé M. de Lormel, faiſeur de rubrique à S. Nicolas du Chardonneret, vint me trouver

&

& me dit : Monſieur le Chinois, vous avez l'air d'avoir été baptiſé avec du gros ſel ; vous êtes un mauvais baptiſé ; vous tenez des propos ſur nos billets de Confeſſion .... Savez vous pas que les Jéſuites les ont imaginés pour la propapation de la foi & de la guerre : cela entretient furieuſement nos querelles pour la Bulle : tâchez, s'il vous plaît de vous taire ; autrement nous pourrions vous faire avoir une Lettre de cachet : quoiqu'on ſoit Chrétien, on aime à ſe venger : Monſeigneur a les poches pleines de lettres de Cachet.

Les Jéſuites, quelques tems aprés, furent foudroyés par un arrêt du Parlement de Paris, qui occaſionna des feux de joie dans tout le Royaume je pris part à l'alégreſſie publique ; j'écrivis ſur un chiffon de papier. *Cet arrêt met les jours d'un Roi que j'adore en ſureté. Ces monſtres ont enſeigné aſſez longtems une morale pernicieuſe pour l'Etat.* Le prêtre Irlandais trouva ce papier, le porta à M. de Lormel, celui-ci à M. de Beau-

mont, à la chambre Syndicale des libraires, la chambre des libraires à un faquin nommé d'Emmery, ce dernier à M. de Sartines, M. de Sartines à un Exempt qui vint pour m'arrêter ; mais le pigeon était envolé. Depuis cette aventure, j'ai toujours ignoré pourquoi Monſeigneur le Lieutenant de Police ſe mêlait de moi. Je n'étais ni lanterne, ni fiacre, ni putain, ni boue de Paris.

Je quittai le pays des lettres de Cachet, je vins dans celui des Lacets. me trouvant ſans pain dans Conſtantinople, je compoſai de méchans vers ; ne gagnant pas de pain avec le langage des Dieux, je me tournai du côté des mortels. Je portai des paquets à la Meſſagerie pour le mecque Comme je les portais très-proprement, je me fis des protecteurs ils m'obtinrent la ſurvivance du premier crocheteur du Mouphti. J'allais entrer en charge lorſque je fus pris avec un panier de vin que je portais à un vieux Dervis qui ſe ſaoulait régu-

lièrement fix fois la femaine. On me mit en prifon ; le lendemain je comparus devant l'Official du Mouphti, qui me donna le choix d'être empalé dans vingt - quatre heures, ou de me faire circoncire. Quoique je n'euffe jamais été empalé, je m'imaginai bien que l'opération de la circoncifion était moins doulour eufe que l'*ampalage*. Je me déterminai galamment à me faire couper le prépuce.

Le jour de la cérémonie, on prépara fur le foir une chambre fuperbement illuminée : un vieux Dervis me coupa trés-faintement le prépuce, deux filles dévotes mirent de la charpie fur la plaie. Après l'opération le Dervis me dit : *Que le Prophète foit loué ; de chien de chrétien que tu était tout-à-l'heure, te voilà un fidèle croyant ; tu auras à choifir dans le paradis entre les filles aux yeux bleus.* Comme j'aime les yeux bleus, fur-tout dans les belles filles, le compliment me fit plaifir.

La douleur de l'opération m'avait

ſait un peu jurer, les muſulmans, diſait-je en moi-même, ſont bien Turcs de faire du mal à un honnête homme dans ce monde, dans l'idée de lui faire du bien dans l'autre. Les hommes ſont ſots par-tout. Un Indien met ſon derrière ſur des clous; un Capucin écorche le ſien; on me coupe le prépuce pour avoir le Paradis; quel rapport a t-il entre un devant, un derrière & le paradis?

La circonciſion m'attira la diſgrace des Capucins du fauxbourg de Conſtantinople. Depuis que j'étais Turc j'étais plus charitable (*e*). Je faiſais du bien aux chats & aux chiens délaiſſés, afin de remplir le grand précepte de la charité muſulmane. Car Mahomet a fait dans ſon Koran des articles pour les chats. Je payais chaque ſemaine deux

---

(*e*) Les Turcs ſont des gens fort honnêtes, d'un ſens droit, bons maris : leur charité eſt ſi grande, qu'ils ont des pourvoyeurs chargés du ſoin de nourrir les chats & les chiens délaiſſés. L'Alcoran n'eſt qu'amour & charité.

ſols de notre monnoye aux pourvoyeur des chats orphelins ou abandonnés. Jétendais mes charités ſur les Capucins, que je regardais comme les chats abandonnés de la raiſon. Le P. Pancrace vint chercher ſa quête à l'ordinaire; dès qu'il eut ſerré mon aumône, il me dit mille injures. Malheureux apoſtat, vous avez fait couper votre chair, le bon Jeſus vous fera griller dans un feu dévorant. Votre menace, répondis je au pere, eſt plaiſante; votre bon Jeſus n'a-t-il par été circoncis? Bon, bon, le bon Jeſus.... cela eſt vrai, il s'eſt fait circoncire, mais c'étoit par politique & pour fermer la ſynagogue avec honneur. Et moi, lui dis-je, je me fais circoncire pour éviter d'être empalé; ma raiſon vaut bien celle de fermer honnêtement la porte d'une ſynagogue qu'on venait détruire.

Les Capucins pouvaient me faire un mauvais ſort auprès de l'Anmbaſſadeur de France: dans cette crainte je

quittai mes freres Turcs, je m'embarquai pour l'Italie, dans le dessein de passer en Prusse. J'arrivai à Rome, j'allai loger dans la rue maubuée de cette ville. Une fille du monde, belle comme l'amour & presque aussi jeune que ce Dieu, m'aborda & me dit : *Signore volete farmi, quelle che hanno fatto per farmi.* Oui, ma belle enfant, je ferai volontiers avec vous l'anniversaire de votre conception. La courtisane me fit monter dans une chambre, & me dit: Avant d'aller plus loin, voulez-vous bien faire une politesse à cette image? Il faut songer à son salut, elle tira un rideau & me fit voir la mere de la pureté avec son saint enfant, à qui nous fimes le même compliment que le P. Duplessis m'avait fait réciter au calvaire d'Arras.

Le compliment fini, je fus dans les bras de la courtisane ; ses charmes enflammerent tellement mon imagination, que je crus jouir des cléopatre, des Julie, des messaline, & de toutes les

beautés de l'Hiſtoire romaine. Ces grandes images occaſionnerent des prodiges de valeur d'un goût plus exquis pour Suſanna que les Antiques de Rome ou le fuſeau d'Hercule.

Dans les intervalles du jeu Suſanna avait badiné avec les ſignes de ma circonciſion. Son cœur ſenſible s'était attaché au mien je la voyais tous les jours, elle ſe flattait de me fixer: cet eſpoir faillit m'être funeſte. La belle Suſanna faiſait deux métiers, celui qu'elle avait fait avec moi, & celui d'aller à confeſſe les Dimanches & fêtes, & de recevoir fort décemment ce que le P. Pichon recommande expreſſément aux filles empâtées dans de pareilles habitudes.

Suſanna me confeſſa avec ſes péchés, & dit à un P. Mathurin qui était fort ſot, qu'elle avait vu des pieces appartenantes à un circoncis, qu'elles feraient honneur à tous les châtrés de la Muſique du Pape; qu'elle le priait de vouloir me convertir; qu'elle avait

deſſein de m'épouſer. Suſanna lui donna mon adreſſe.

Un lundi matin je vis entrer le moine. Qu'il eſt extraordinaire, me dit-il bruſquement, qu'un homme de la Judée croie à l'Ancien Teſtament & au vieux Moyſe! Hélas, c'eſt votre nation, malheureux! qui a dreſſé le bois de la croix; vous pouvez réparer la faute de vos peres, en portant la croix à votre tour; oui, Monſieur, ſans la croix il n'y a point de ſalut, *Sine crux, ſine lux, non eſt ſalus.* Vous voyez que j'entends bien mon Saint Matthieu ... vous voyez... je porte une croix d'Arlequin ſur mon Scapulaire; cela eſt très myſtérieux au moins; le blanc veut dire le principe de toutes les couleurs, le rouge eſt le ſymbole du feu, & le bleu l'embléme de la mortification. C'eſt notre pere Jean de la Mathe qui a vu cette croix dans des cornes. Les Juifs pouvaient-ils penſer que l'arbre de la croix aurait été peint ſur nos Scapulaires c'eſt l'accompliſſement de vos

Prophèties. Croyez moi, Monſieur le circoncis, croyez à l'arbre de la croix, ou je parlerai de vous à l'Inquiſition.

Le Sermon pitoyable du Mathurin me donnait envie de rire; mais comment oſer rire dans un Pays d'inquiſition ou de Baſtille pour tromper le Miſſionnaire de Suſanna, j'entrai dans ſes vues; je promis de me faire inſtruire, dans l'eſpoir d'avoir le tems de quitter Rome. Je fus bien étonné deux heures après, d'être arrêté par les gardes du St. Office & conduit comme un criminel au couvent des Mathurins, où l'on m'enferma pour m'inſtruire des beautés de la charité chrétienne.

Les Jéſuites de Douai m'avaient inſtruit des myſteres de la Religion Romaine, je fus bientôt en état de recevoir le S. Baptéme le jour où je devais renoncer aux promeſſes du vieux Teſtament fut annoncé avec éclat. Vers les dix heures du matin on me conduiſit dans l'Egliſe, où les meilleurs châtrés exécuterent des mottets admi-

rables. Le prieur fit un mauvais ſermon, après quoi l'on m'adminiſtra le Sacrement du Baptême, J'eus pour parrain un prélat & pour marraine une dame de condition, qui était la maitreſſe de mon parrain. On me nomma Euſtache - Chriſtophe - Clement - Barbario.

On avait invité les corps religieux à cette cérémonie Le P. Provincial des Jéſuites de Flandre, dont j'était connu, ſe trouvait pour lors à Rome député ſans doute de ſa Province pour inſpirer de l'humeur au S. Pere contre le Parlement de Paris. Ce Jéſuite m'avait obſervé pendant toute la cérémonie, à la ſortie de l'Egliſe il m'aborde avec une ſorte d'inquiétude : Mon ami, n'êtes vous pas ce Chinois que notre pere Dupleſſis a baptiſé à Douai ? comme les vilains cas ſont niables, & que mon baptême était un vilain cas, je niai d'être Xang-Xung, & pour me débarraſſer plutôt de ſes queſtions, je lui montrai les ſignes de ma cir-

concision. Le Révérend m'embrasse en s'écriant : Dieu soit loué, mon frere, j'ai vu où gisoit votre prépuce alors me caressant du plat de la main, il me pria de l'aller voir & m'assura fort chaudement de son amitié. Je compris que le Pere n'aimait point les belles Susanna, il aimait davantage les garçons du diocèse de Bourges. Nous n'aimons pas les monstres à la Chine.

A la sortie du couvent des Mathurins je quittai Rome, j'avais été baptisé deux fois; un témoin tel qu'un Jésuite pouvait me faire brûler dans vingt-quatre heures. Je m'embarquai pour Lisbonne. J'arrivai heureusement dans cette ville & le hasard me fit tomber dans une auberge où la fille venait d'accoucher des œuvres d'un P. Jacobin attaché au tribunal de de l'Inquisition. L'hôtesse me pria de nommer l'enfant de sa fille, je fus flatté de cet honneur.

Quelques jours après le rétablissement de l'accouchée, je lui fis ma cour.

Ma commère était une fille de dix-huit ans, d'une beauté raviſſante; une fois qu'elle était au lit je m'en approchai, je fis l'agréable; j'avais la barbe fraîche; quand on eſt raſé de près on fait plus hardiment le beau garçon, j'eus le bonheur de plaire à Olimpe & de coucher avec elle. Un autre ſoir le P. Jacobin me ſurprit dans les bras de ma maîtreſſe & ſans faire de bruit il ſe retira: un heure après je fus pris & conduit dans la priſon du ſaint Office pour avoir couché avec ma commère, crime que l'Inquiſition punit du dernier ſupplice.

J'était depuis trois mois dans les cachots de S. Office, lorſque je comparus devant les juges de cet affreux tribunal. Pourquoi avez vous couché avec votre commère, me demanda l'Inquiſiteur? Les charmes d'Olimpe, lui dis je, m'avaient flatté; enfant de Jacob & de David je n'avais que les faibleſſes de mes peres; ma loi fondée ſur la chair & le ſang ne diſtinguait

pas le ſang des commères de celui des autres filles. Dieu nous avait permis d'épouſer les veuves de nos freres, c'était bien pis que de coucher avec nos commères. Ah ! malheureux Juif, répondit un Jacobin, quelle différence de ta vieille religion à la nótre, qui eſt toute charité ? Si tu avais été baptiſé au aurais réſiſté aux appas de ta commère, & tu n'aurais point commis charnellement un inceſte ſpirituel. Ah! mon révérend, eſt il poſſible que votre Sacrement de baptême produiſe tant de graces, il doit être bien beau ? Oui, mon ami, il eſt beau & bon, je te le jure par notre S. P. Dominique & notre Dame du Roſaire qui ne peut mentir. Ecoutes : ſi tu veux te faire baptiſer, tu deviendras blanc comme la neige & la ſainte Inquiſition te pardonnera d'avoir couché avec ta commére.

J'adorai en ſecret la providence ou le Dieu de confucius de me procurer dans un peu d'eau une reſſource contre les cruautés d'un tribunal de ſang.

Un Jacobin vint me catéchiſer dans la priſon ; comme j'étaìs mieux inſtruit que le prédicateur, mes connaiſſances paſſerent pour un prodige.

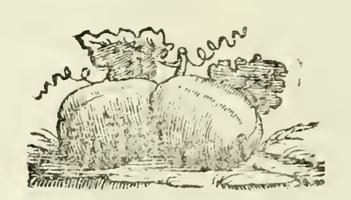
Le grand jour de l'Auto-da-fé étant arrivé, on m'apporta la veille les habillement qui devaient me décorer dans cette cérémonie. Un Diable peint en camaïeu devait me ſervir de couvre chef, un Sanbénito orné de flammes oú le pot au noir était renverſé devait orner mon precieux corps. J'eus pour parrain un portugais qui avait blanchi dans toutes les charges des familiers du S. Office. En m'abordant il me dit : Je te ſalue, heureux gibier échappé aux flammes de l'Inquiſitiou. Tu es le premier Juif que les Jacobins aient converti depuis que je me connais ; j'ai quatre-vingt deux ans, j'ai fait brûler pour ma part cent quarante perſonnes de ta nation ; avoue que je dois bien être agréable à Dieu. Je vous felicite, Monſieur, de vos bonnes œuvres. L'odeur d'un Juif doit être une

fumée excellente à l'Eternel.

Je fis la proceſſion du S. Office & je fus baptiſé pour la troiſième fois: j'eus pour marraine une fille dévote qui avait eu beaucoup d'amans, beaucoup d'enfans, & qui malgré la prodigalité de ſes faveurs n'avait point trouvé de mari, de déſeſpoir elle avait épouſé l'enfant Jeſus, & s'était miſe de la confrérie du ſacré cœur. Elle me nomma fidèle, Amant, Conſtant; ces noms me parurent fort galans, une dévote connaît toutes les beautés du Martyrologe.

Je m'embarquai pour Hambourg, de là je paſſai en Pruſſe, où je jouis au ſein de la plus affreuſe miſère de cette joie pure dont le ciel récompenſe les vertus. J'ai compoſé cet ouvrage à la hâte comme toutes mes productions; un homme qui manque de pain n'a point le tems de relire ſon travail. J'ai donné le titre de l'Arretin à ce livre à cauſe que cet auteur ſatyrique ne fit graces à perſonne dans ſon ſiècle: plus

ſage que lui, je reſpecte les hommes & j'attaque leurs erreurs & leurs préjugés. Ceux qui chercheront dans ce livre à me connaître m'ignoreront toujours; avec des mœurs irréprochables, & un cœur excellent, j'ai cru ſervir l'Etre ſuprême en reſpectant les lumières de la raiſon qu'il m'a donnée. Ma religion eſt celle que ſa main a gravée dans mon cœur & la première qu'il donna aux hommes. Je croirais dégrader ſon être, ſi je croyais qu'il ait pu changer. Un Dieu qui ferait une religion au matin, une religion à midi & une autre le ſoir, ferait auſſi petit à mes yeux qu'un écolier de ſixieme qui fait ſon théme en trois façons.



L'ARRETIN MODERNE.

L'ÉDUCATION DES ENFANS

Les Dieux ont fait des singes & les hommes :
Pouvons-nous être autrement que nous sommes?

DANS un siecle où les pères & mères n'ont plus de mœurs, il est difficile de donner une bonne éducation aux enfans exposés à copier les méchans tableaux qu'ils ont sous les yeux. Le mauvais exemple devrait sans doute produire des monstres dès la seconde génération, si la légéreté, la décence & la politesse n'avaient mis nos Francais au dessus des mœurs. Nous sommes corrompus : nous sommes décens : nos enfans deviendront ce que nous sommes. Les dépenses que nous faisons pour les instruire aboutiront à ces termes : L'éducation que nos vieux Bayards, nos Montmorency des siecles Gaulois donnaient à leurs enfans, n'est plus propre à notre âge. Nous aimons nos faiblesses, nous affichons nos crime, & nous chantons nos défauts. Com-

ment parler de vertu en préconiſſant le vice ; ou en donnant un air aimable à ce qui paraiſſait honteux à nos grand'-mères ? Un tête-à-tête, un corps-à-corps faiſaient trembler nos vieilles Comteſſes ; une ancienne Baronne n'oſait ſortir à vingt pas de ſon château ſans ſon très honoré époux. Les Dames reſpectables du canton n'auraient pas honoré Madame la Baronne ſans la compagnie de Monſieur le Baron. Le Baron n'avait que ſa femme, Meſſieurs les Baronnets, ſes fils, ne connaiſſaient point de petites maiſons, ni de femmes agréables à Monſieur, ils avaient tout au plus le mauvais exemple du cabaret, d'où nos grands'-pères ne ſortaient guère ; le ſcandale de quelques procès avec le Curé de la paroiſſe pour les honneurs du goupillon (car nos anciens Barons avaient beaucoup de petites miſères,) ſur le plomb de leurs gouttières, de beaux droits ſur les vitres de l'Egliſe, & le privilège d'aſſommer les payſans de leurs nobles mains, lorſqu'ils pouvaient les ſoupçonner d'avoir mangé un lièvre de la Baronnie.

L'éducation d'un Seigneur Gaulois aboutiſſait au retour du collège à faire un procès, à s'ennuyer avec Madame dans le fond d'un Château, à courir un lapin, à dire de gros propos, à ſe ruiner à la guerre. Notre

ſiècle qui eſt ſans contredit le ſiecle de l'eſprit & des petites choſes, a changé notre éducation & notre façon de voir les objets. Nos défauts ſont tirés au clair, nous n'avons ni commerce ni différends avec le curé de notre paroiſſe; nous donnerions tous les goupillions de l'Egliſe Romaine pour un jour de plaiſir; nous ne chaſſons point les lapins, nous ne battons point les payſans, & nos Baronne heureuſement ne ſont point toujours dans la compagnie de leurs Barons.

Les enfans des anciens Barons imitaient leurs péres: nos enfans nous imiteront. Les enfans ſont des ſinges; les ſinges font ce qu'ils voyent faire à leurs pères: ſans envoyer nos enfans au collège, montrons-nous à eux dès qu'ils feront nés; plaçons-les dans le monde auſſi-tôt qu'ils commenceront à balbutier; ils deviendront comme nous, corrompus & décens. Il eſt inutile de leur peindre la ſageſſe & la vertu ſous de vieux phantômes, qu'ils ne trouveront point dans nos cercles, dans nos ſpectacles & dans nos livres modernes, ſinon dans nos grands Dictionnaire aux lettres S. & V.

La mère s'acquittera de l'obligation de nourrir ſon enfant; celles qui nourriſſent conſervent plus longtems leur gor-

ge : les Dames ne doivent pas ſe priver d'un ſi bel agrément pour un peu de peine. Vous ne ſuivrez point la barbare coutume de gêner les membres de votre enfant, d'empêcher la libre circulation du ſang & des humeurs, en le comprimant avec vos ligatures ; vous le mettrez dans un lit de feuilles ſéches, vous lui laiſſerez l'uſage naturel de ſes membres. Les Lapins, les Singes n'emmaillotent point leurs petits, rarement ces animaux ſont eſtropiés ; ce ſont vos ligatures qui forment vos *bancales*, qui occaſionnent des hernies à vos garçons. Les Sauvages plus près de la Nature & les Singes doivent être vos maîtres.

Auſſi-tôt que votre enfant aura l'envie de marcher, vous ne le tiendrez point avec vos rubans & vos plattes liſières qui lui ôtent la hardieſſe de ſe tenir ferme ſur les pieds : laiſſez le ramper quelques mois ſur la terre ; c'eſt ſa première vocation. Ne craignez point qu'il ſe bleſſe en tombant. La nature a établi une eſpèce d'équilibre qui le fera tomber ſur les quatre pattes. Lorſqu'il ſe bleſſe, c'eſt à cauſe de vos liſières ſur leſquelles il fondait ſon appui. Vous croyez avec vos rubans hâter ſa marche, vous vous trom-

pez, la Nature ſe mocque de vos ſoins, les Singes apprennent à marcher ſans liſiéres : vos enfans ne ſont que des Singes.

Gardez-vous de donner à vos filles ces cuiraſſes de baleine qui gênent leur taille. Laiſſez ce ſoin à la Nature : ne faites porter qu'une robe de chambre à vos filles & à vos garçons; ne leur donnez ni boucles ni jarretières; que leurs vètemens ſoient lâches. Une fille ſerrée dans un corps étroit ſouffre bien des années pour rien. Les cris qu'elle jette lorſqu'on l'habille; le plaiſir qu'elle reſſent le ſoir d'ètre délacée, eſt celui de la Nature; n'écoutez qu'elle; elle eſt plus ſage que vous.

Si vos enfans ſont malades n'appellez point de médecins. Les plus habiles connaiſſent peu de choſes aux maladies des enfans : leur répugnance naturelle à prendre des remèdes, vous avertit que la Nature à les drogues en horreur, qu'elle a des moyens de guérir vos enfans & vous-mêmae, ſans les poiſons de vos apothicaires & le grec de vos médecins. Si vous avez la fureur de médicamenter vos enfans, ſuivez la méthode de *Guſman* d'*Alfarache*, il a demeuré à la porte du college de Salerne; ſa recettes eſt des pommescuites & de l'eau chaude.

Lorsque votre enfant balbutiera, mettez-le entre les mains d'une femme d'esprit : extraordinairement babillarde. La sphére de l'esprit des hommes s'agrandit par les idées : il n'y a point de machine dans le monde qui puisse donner plus d'idées à vos enfans qu'une femme qui jase éternellement. Ne vous avisez point de leur donner de bonne heure des connaissance des sujets révélés. Leur cerveau tendre n'est point capable d'étude. Les Singes ne vont point d'abord avec leur pères, les petits chiens n'ont point l'industrie des grands. Les animaux dans leur enfance sont toujours à sauter, à courir, à jouer. Laissez prendre à vos enfans le bon ton des animaux, laissez-les jouer tant qu'ils voudront ; vos petits chats jouent pendant leur enfance, la dissipation & les jeux ne les empêchent point d'attrapper les souris & de faire de petits chats.

La raison & l'expérience vous démontrent que le génie prend aux hommes par les pieds ; voilà pourquoi les enfans ont tant de plaisir à sauter, à courir, à jouer. A seize ans la seve de l'esprit monte vers les reins, c'est le tems où l'amour commence à nous occuper : à quarante ans elle monte au cœur, c'est l'age de la gloire & de l'ambition : à cinquante ans

elle monte à la tête, c'eſt l'âge de maturité & du jugement : à quatrevingt ans elle teint les cheveux & les blanchit; la liqueur alors a parcouru la machine hydraulique ; le Baromètre caſſe.

Les enfans les plus remuans ſont les plus ſpirituels, un ſot s'annonce dès le berceau. Commencez l'éducation de vos enfans par leur laiſſer toutes leurs volontés, n'ayez pas la fureur de corriger la Nature, vous gâteriez ſon ouvrage : en voulant corriger vos enfans, vous en faites des ſots ou des ſtupides. Si la pétulance, de votre fils vous allarme, faites-le ſeigner, appellez un médecin, il calmera ſa pétulance, ou il le tuera.

Pour donner une bonne éducation à vos enfans, ſupérieure à celle de vos livres, faites comme les Singes ; menez vos enfans, par tout comme les Singes mènent leurs petits ; ils ne ſeront ni plus méchans, ni meilleurs que vous. Cent traités d'éducation n'en diront pas d'avantage. L'éducation n'eſt que la copie du bon naturel, un enfant bien *éduqué* n'eſt qu'un bon ſinge.

L'exercice forme toujours un excellent tempéramment, & ſert à développer l'eſprit. Juſqu'à l'age de dix ans laiſſez vos enfans à la culture de la Nature & aux

ſoins d'une femme babillarde. Ne ſuivez point l'uſage de leur apprendre le catéchiſme, c'eſt une erreur de vouloir leur faire entendre ce qu'ils ne peuvent concevoir. Cet uſage eſt le germe de nos mauvais raiſonnemens. Les connoiſſances du catéchiſme n'étant point à la portée de leur eſprit, leur donnent des idées fauſſes des objets, les diſpoſent à croire le merveilleux & l'extraordinaire qui meublent ordinairement le crâne des ſots. Il faut les laiſſer à la bonne loi naturelle juſqu'à ce que leur eſprit ſoit capable de voir la chaîne & les miracles de la religion. Cette méthode était celle de la primitive Egliſe; elle ne confia la croyance de ſes myſteres qu'aux génies formés & aux perſonnes faites. Attendez donc l'âge capable de diſcerner le vrai du faux, pour leur remettre le dépôt ſacré de la foi.

Vous ferez jaſer éternellement vos enfans, vous applaudirez à leurs ſaillies. Ce philoſophe qui faiſait obſerver ſept années de ſilence à ſes élèves, était un imbécille. Son ſyſtême était inutile au ſerrail où il faut des muets. La France ſerait le théatre de la ſtupidité, ſi nous étions dans l'uſage d'acheter des leçons de ſilence aux écoles de Pithagore.

Ne donnez point à vos enfans des amis de

de leur âge : laiſſez-leur cette liberté & ce choix. Ils connaiſſent mieux ce qui leur convient que vous même ; obſervez-les, ils n'équivoquent jamais ſur leurs amis ; les qualités aimables & ſimpatiques forment leur amitié. Les grands Singes ont l'ambition, l'intèrêt & le crime.

A dix ans vous donnerez du papier & des crayons à vos Singes, vous leur montrerez à former un A ; lorſqu'ils auront peint cette figure, vous leur direz, c'eſt un A. ainſi des autres lettres ; par cette méthode, ils apprendront à lire & écrire en même tems.

Votre fils né, pour être un Singe du monde, ne doit point être élevé au Collège. Les Singes régens ſont de trop laids Singes. Leurs ſingeries ſont trop plattes. Si vous deſtinez votre fils à devenir un Patriarche de Collège, ou Recteur d'Univerſité, comme il ſeroit tenu à faire des ſingeries dans le pays Latin, vous l'envoyerez chez les Singes Latins. Si vous le deſtinez au Barreau, à l'Egliſe, faites-lui apprendrez le latin chez vous. Commencez à dix ſept ans à lui donner un Précepteur habile, dans un an il doit ſavoir cette langue ; il faut ſix ſemaines pour entendre l'Anglais ; il ne faut guére davantage pour apprendre la langue de Ciceron Si vous

destinez votre enfant à massacrer les autres, c'est-à-dire à faire le métier de la guerre pour avoir un bâton, un Ruban, ou la Croix de St. Louis; ne lui faites point apprendre le latin. C'est un tems perdu de l'instruire d'une langue inutile aujourd'hui par les belles traductions que nous avons des Auteurs du siècle d'Auguste. Contentez vous qu'il apprenne bien sa langue, ne lui cassez point la tête avec vos *Restaut*, ni vos Grammaires; quand on a lu ces sots livres on n'en est pas plus instruit, personne ne sait le Français, nous n'avons pas une bonne Grammaire, nous n'avons que des Dictionnaires défectueux, & le plus ignorant est toujours celui de Trévoux.

Donnez à votre fils nos bons livres, menez-le avec vous dans les cercles, c'est à la Cour que l'on parle bon français, c'est dans le beau monde que sont les bonnes Grammaires & les bons Dictionnaires. La plupart des Ecrivains après vingt ans d'étude ne savent pas encore leur langue comme un courtisan de Versailles, ou une femme du bel air. Donnez à votre *S*inge l'Orthographe de Voltaire, c'est l'Orthographe des femmes & du bon sens. N'écoutez point vos vieilles perruques, vos Académiciens, les quarante ne savent pas

mieux leur langue que le Créateur de la Henriade ; il y a plus de génie dans la tête de l'Auteur du Siècle de Louis XIV, que dans celles des quarante de votre Académie, en comptant, comme vous voyez, M. Saurin, reçu à propos de bottes.

Donnez à votre fils un précepteur aimable qui ſache parler, ne lui donnez point un vilain porte collet élevé avec les vaches de M. ſon père, ou les Irlandois de ſon Collège ; donnez lui un bel eſprit ; ſi vous pouvez en trouver un, ne fut-il que l'Auteur d'un Roman, ſi ſon ouvrage eſt bien écrit, il donnera du goût à votre Singe curieux d'avoir l'eſprit de ſon précepteur, les Singes ſont toujours inclinez à faire ce qu'ils voient faire.

Les enfans qu'on met à 7 à 8 ans dans les Colléges ſont des ſots lorſqu'ils en ſortent, ils citent à tout propos leur Deſpauterre, vous entretiennent des platitudes de leurs Régens ou des minuties de leurs camarades ; ils n'ont vu dans les écoles que des ſots ou de jeunes Singes ignorans. Leur tête eſt meublée de choſes inutiles & étrangères pour le monde. Comment ? vous ne voulez pas faire des Jean Deſpautere de vos enfans, vous les cultivez pour le monde, & vous leur donnez l'éducation du fils de votre fermier & d'un Prêtre ir-

landais? vous connaiſſez le monde, les premiers pas qu'on fait dans ce pays gliſſant décident de ce que l'on doit penſer de vous toute la vie, & vous faites élever vos enfans dans une école étrangère, pour les mettre dans le monde où ils arrivent comme dans les Terres Auſtrales.

Vous avez tort de perdre dix à douze ans d'une jeuneſſe précieuſe, il faut les mettre dans le monde dès l'âge de huit ans. Les bévues d'un enfant ſont excuſables. La honte d'être ridicule les prend de meilleure heure. Votre Singe en copiant dès l'âge de huit ans les grands Singes, ſera à quinze ans un agréable Singe du monde, que les femmes embaumeront, même les femmes de chambre. Vous le laiſſez jusqu'à dix-huit ans dans le pays latin: qu'avez-vous fait? Un ſot ſinge de College. Quelle fureur de donner deux éducations à vos enfans.

Donnez de l'eſprit à vos Singes; ſouriez à leurs ſaillies; flattez leur amour propre; ſongez que l'eſſentiel eſt de leur donner de l'eſprit, afin qu'ils ſoutiennent la réputation que nous avons chez l'étranger d'en être remplis. Les Anglais ſe plaignent que nous en avons trop fait paraître depuis cinquante ans; ils voudraient nous ôter notre eſprit pour nous engager à raiſonner

les Anglais ſont jaloux, ils penſent, ce ſont des Inſulaires. Que vos Singes donc aient de l'eſprit; ſans eſprit on ne peut avoir que de la mauvaiſe raiſon de Basle ou d'Amſterdam. Vos enfans n'e ſont point nés pour être Bourguemeſtre, ni Juges de la Chambre du Commerce de Rotterdam; donnez-leur l'eſprit Français, il plaît par-tout.

Uniſſez au commerce du monde le ſecours des livres, compoſez leur Bibliothèque, d'un Voltaire, d'un Monteſquieu & de nos jolies brochures. Ces Maîtres leur donneront plus d'eſprit dans un mois que votre Ariſtote & votre miſérable Philoſophie ne leur en donnera en dix années. Si votre fils goûte ces Auteurs, il aura de l'eſprit; il en faut pour l'appercevoir dans un livre. Cette dépenſe eſt modique, pour ſoixante & quelques livres vous avez l'eſprit de Voltaire. L'Eſprit d'Ariſtote qui n'en avait point, a couté plus cher à vos pères pour reſter ſots à perpétuité.

A l'âge de dix-huit ans vous ferez apprendre le Catéchiſme à votre fils. Vous le mettrez ſix mois entre les mains d'un Ecléſiaſtique décent & poli qui l'inſtruira des vérités de ſa Religion. Votre fils dont l'eſprit ſera formé par le monde, concevra plus aiſément cette ſuite de myſtères, eſt les ſecrets de la Révélation. Il pourra propoſer

ſes doutes, le Prêtre ſavant éclaircira ſes difficultés, votre fils aura une religion épurée des préjugés de l'enfance; elle ne ſera point l'effet des impreſſion qu'on aurait fait ſur ſes organes, ſa religion ſera dans ſon cœur. Vous autres, vous ne croyez à la religion chrétienne que parce que vous avez peur d'être grillés.

Votre fils ne doit jamais boire de vin; anciennement il était du bel air de connaître les bouchons, où l'on vandait la meilleure bouteille. Nos pères aimaient le cabaret comme leur maîtreſſe; les plus éclairés avaient de la peine d'arracher leurs enfans de ces lieux de débauche & de crapule. Notre ſiècle eſt monté autrement; nous ne parlons point de cabaret, ſinon de celui de Ramponeau; dont on a parlé deux jours, & cela pour rire, car nous aimons a rire.

L'Hiſtoire, ſelon vos préjugés, eſt néceſſaire pour orner la mémoire de vos Singes. Leurs têtes ſeront ſans doute richement meublées, quand elles ſeront pleines des gazettes ſanglantes de vos Héros, des noms des boureaux qui ont maſſacrés l'humanité, & des échafauds où ils ont exercé leur boucherie affreuſe. C'eſt ici qu'il faut de la précaution pour conter l'Hiſtoire à vos Singes. Les Singes ſont

naturellement méchans; on ne doit leur donner qu'en tremblant les tableaux du mauvais exemple. Gardez-vous de leur dire en parlant d'Alexandre, qu'il fut un grand homme, parce qu'il a répandu beaucoup de ſang; dites-leur au contraire que ſa mémoire eſt effroyable; qu'un boucher eſt égal à lui; que vous reſpectez même d'avantage la mémoire d'un boucher, que celle d'un Souverain qui répand comme Alexandre le ſang de ſes frères. Quand vous leur parlerez d'Henri IV, peignez ſa bien faiſance ſon cœur, ſur-tout les regrets d'avoir répandu le ſang des ſiens, & la néceſſité malheureuſe où il s'eſt trouvé de le faire; jetez ce ſang ſur la face des Papes, des Moines & des théologiens de ſon tems. Répétez mille fois à vos Singes que vos pères aimaient alors les capucins plus que leur Roi légitime; que ces moines montaient la garde à Paris, maſſacraient leurs malheureux frères, à cauſe qu'un Pape infaillible, toujours éclairé du St, Eſprit, avait dit, contre le Saint Eſprit & l'Evangile, qu'il falait maſſacrer les hérétiques, déſobéir à Dieu & à ſon Souverain, l'image de Dieu. Vous ajouterez que les Jéſuites ont fait un quatrième vœu de prêcher, enſeigner & imprimer cette belle morale

& pour ſuivre leur doctrine, ont tué le bon Henri IV. Terminez votre inſtruction en aſſurant qu'Henri fut le plus grand de nos Rois, & Sulli le plus grand des Miniſtres.

Vous n'apprendrez point le Blaſon à vos enfans; les connoiſſances des chevrons & des couleurs amuſerent vos niais de grands-péres. Ne vous piquez point de leur donner des notions de Géographie; croyez-vous qu'ils auront l'eſprit bien orné lorſqu'ils connaîtront tous les buiſſons de l'Empire du Mogol & les ruiſſeaux qui arroſent le royaume du prêtre Jean (*a*). Il vaut autant donnner la Carte de Goneſſe & de Vaugirard. Au lieu de ces connaiſſances inutiles, conduiſez-les dans les chaumières de vos laboureurs; inſpirez-leur de l'amitié & même du reſpect pour vos pères nourriciers: dites-leur mille & mille fois, voici des hommes comme vous, & les gens les plus reſpectables de l'univers: ces honnêtes payſans que vos ayeux rouaient de coups, ſont dignes de votre eſtime. Notre mai-

---

(*a*) *Il y avait dans le Royaume des Abyſſins un Roi nommé* Preter-Cham, c'eſt-à-dire prince des Adorateurs; les ignorans en ont fait un prêtre Romain.

ſon, toute illuſtre qu'elle ſoit, eſt ſortie de ces gens-là. La pouſſière a commencé leur famille comme la notre ; car la pouſſière ſe charge de commencer & de miner toutes les grandes maiſons. Jérôme premier, un de vos grands-pères menait la charrue, il quitta ſon métier pour égorger ſes ſemblables ; & à cauſe qu'il maſſacra beaucoup de monde, on l'a décoré d'un bâton. Ce bâton que nous trouvons plus beau qu'une bèche, nous a groſſi à notre imagination ; depuis que notre père Jérôme premier à eu ce bâton nous croyons que notre ſang d'une autre couleur que celui du Genre-humain, à cauſe que les bâtons ſont changer les couleurs. Nous avons eu beaucoup de rubans dans notre maiſon ; auſſitôt que nous avons eu un bâton & des rubans, nous n'avons plus eu de bras.

Les payſans n'ont point de rubans ni de colifichets ; ils ont des bras plus utiles que des rubans. Le travail, l'innocence forment leur bonheur, ils n'ont jamais troublé la paix de l'Univers pour des Bulles & le Cimetière de S. Médard. S'ils murmurent quelquefois, c'eſt contre quelques collecteurs ſans pitié, ou le curé de la paroiſſe qui ſe donne les graces

de retarder de deux heures le dernier coup de vêpres, que ſa ſervante aſſure être dans la manche de ſon maître ou ſous ſa cornette, quand Mr. le Curé ſonne en branle.

Ne faites point voyager vos Singes pour voir les Singeries étrangères ; nos Singeries ſont les plus jolies de l'Europe : les gros Singes étrangers veulent vous copier, ils ſont ridicules. Vos grands-pères penſaient comme nos garçons tailleurs ; ils croyaient que les voyages façonnaient la jeuneſſe, c'eſt une folie; qu'iraient faire vos ſinges à Rome? Pourquoi courir quatre cent lieues, pour baiſer des pantoufles, admirer des chapelets, voir le faſte; l'orgueil & la vengeance dans le lieu ſaint contempler les débris du palais d'Auguſte & les colonnes mutilées du temple de la fortune? L'expoſerez-vous à corrompre la maſſe de votre beau ſang chez les filles de la rue Maubée de Rome, où à l'ombre des clefs de S. Pierre, elles vendent comme à l'opéra, à très-bon compte, des faveurs plus cuiſantes. Le Français n'eſt plus curieux de voir des étoles : ſi par hazard il baiſait à Rome les pieds du chef viſible, il rirait & dirait en ſortant que le S. père ſentait le ranci & ſes pieds

l'odeur des pieds de meſſager. Car vous ſavez, nous ſommes capables de plaiſanter aux pieds du Pape : nous aimons à rire.

Enverrez-vous votre Singe en Angleterre pour entendre plaiſanter notre nation & ſavoir l'hiſtoire de nos ridicules? Les Anglais ennuient les gens avec de froids raiſonnemens : nous autres nous les amuſons en ſifflant la raiſon. En France nous avons une grande idée du vieux parchemin, & d'un Gentilhomme Bas-Breton ; à Londres le frere d'une Excellence, le cadet d'un Lord commerce ſans donner des vapeurs à ſes ſœurs les Myladis.

Gardez-vous de faire de la dépenſe pour envoyer votre fils en Allemagne ſaluer de vieilles Baronnes & de vieux Comtes, qui aſſomment les gens de leur groſſe politeſſe Autrichienne ; que verront-ils en Weſtphalie? Des *thunder ten tronk*, des demoiſelles *Cunégonde* avec leurs ſoixante-deux quartiers les meilleurs poſſibles ; des Jéſuites Allemands qui ne ſont point tendres, des Docteurs *Pangloſs*. Contentez-vous de leur donner *Candide* : ils verront que le Précepteur de cet honnête garçon avait raiſon & avait tort ; que le mal & le bien quoiqu'ennemis ſont *réunis* dans

ce monde, pour nous donner raiſon & tort. Quand on connaît deux hommes & ſoi-même, on connait toute l'eſpece; & la plus mauvaiſe connaiſſance que l'on puiſſe faire eſt celle des hommes ou la ſienne. Laiſſez vos enfans chez vous, ils ſont charmans dans leurs pays; chez les étrangers ils ſont impertinens.

Des arrangemens de famille, la figure d'un ainé avertiſſent un cadet aimable qu'on le deſtine à l'Egliſe. La voix du père terreſtre qui l'appelle à la culture de la vigne du Père Céleſte, doit le diſpoſer de bonne heure à cet état. Monſieur l'Abbé vivra dans le monde juſqu'à dix-huit ans; à cet âge on lui apprendra le latin, on l'inſtruira de la douceur du pain de l'Evangile & de la fortune d'un état qui donne un rang diſtingué dans le Royaume. Ce jeune homme élevé dans le monde en prendra le ton & portera dans le Sanctuaire une décence qu'un prêtre Irlandais n'attrappera jamais. Vous direz à votre ſinge: mon cher, vous êtes cadet, vous n'avez dans le monde qu'une fortune médiocre à attendre; nos maiſons ſe ſont diſtinguées par les talons rouges comme par les bâtons; notre Religion dont nous pratiquons les articles qui nous plaiſent, prê-

che la pauvreté, l'humilité aux pauvres & au peuple qui ſont humiliés & qui ne ſont point riches, pour les tenir tranquilles dans leur miſère. Elle leur promet des récompenſes à venir que nous ne voyons point. Les miniſtres des autels ſont diſtingués du peuple, ils peuvent jouir de trois cens mille livres de revenus. L'Etat Eccléſiaſtique eſt celui où l'on fait plus aiſément fortune. Dans la dernière aſſemblée du Clergé, & dans un tems où la miſère & la guerre étaient partout, nos Seigneurs D... D... avaient des équipages de quinze mille francs, Monſeigneur... de... payait à une des veuves de l'Opéra dix mille livres de bénéfice par mois, pour avoir un bénéfice *in partibus* qu'elle lui procura latroiſième nuit. Monſeigneur D... faiſait des enfans & vendait des bénéfices.

La religion de ces Seigneurs eſt bien aiſée à ſuivre, il ne faut point d'effort pour les imiter. Par votre crédit vous parviendrez à l'Epiſcopat; vous irez tous les cinq ans paſſer quinze jours dans votre cure. Tous les ans vous aurez la fatigue de donner la confirmation à quelques milliers de manans qui béniront votre grandeur à cauſe que vous aurez des talons rouges. Le reſte de votre vie vous

resterez à Versailles, ou vous serez bourgeois de Paris comme vos confrères. Vous aurez dans les poches de ces billets noirs nommés lettres de cachet. Si un prêtre, un curé, ou de pareille canaille, vous censuraient, vous leur enverrez de ces petites béatilles de Versailles : vous abandonnerez le soin de votre diocèse à un grand vicaire : les grands & les petits vicaires sont faits par-tout pour faire la besogne de leur supérieur. Si vous n'arrivez point à l'Episcopat, vous aurez deux ou trois Abbayes en commande, vous n'aurez point la fatigue de donner la confirmation, ou l'embarras de faire composer un joli mandement dans la boutique d'un Jésuite : vous aurez deux lettres à écrire tous les ans à vos moines, une à la nouvelle année & une quittance comme vous aurez reçu vingt-cinq mille livres, cela n'est point difficile.

Il vous faudra observer à l'extérieur un décorum de continence ; vous n'aurez point l'agrément de faire annoncer votre nom au prône, mais vous trouverez de petites filles, des créatures à qui vous ferez un état : vous aurez soin de cacher cela légérement ; les gens d'esprit instruits de vos intrigues, n'en dirons mot

cela n'eſt pas plus difficile que d'écrire une lettre à vos moines.

De vieux Prêtres qui ont le bon ſens & la maigreur de l'autre ſiècle vous diront : Anciennement les Jacques, les Luc, les Matthieu n'etaient point des gens de condition, ils travaillaient de leurs mains. Ne ſuivez point les Matthieu, ils n'étaient point ſelon le bon ton. Le Saint Père & les Cardinaux qui ont peut-être lu les hiſtoires de ces bonnes gens, ſe donnent bien de garde de les imiter : Les Jacques, les Matthieu, n'approchent point de l'Eminence d'un Cardinal; ils préféraient leur pauvreté à cinquante mille écus de bénéfice : cela eſt effroyable : ne copiez point ces hommes là. La pauvreté eſt le premier fléau du ſiecle, & la dernière miſère de ce monde : laiſſez crier les vieux Prêtres, ce ſont des Janſéniſtes : les Jéſuites ſont plus accommodans, ils ſavent qu'il faut vivre; ils ſont le commerce des Nations, la contrebande des diamans & le trafic du verd-de-gris. Ce ſont d'honnêtes gens que les Jéſuites ! ils ont une conſcience pour tous les Pays, & des indulgences pour les grands.

L'Education d'un Enfant deſtiné à la robe doit être celle de celui qu'on deſtine au monde : ce n'eſt plus le ſiècle où

les tuteurs de nos Rois brillaient par une tête chargée d'une groſſe perruque & pleine de citations & de loix. Nos conſeillers n'ont pas beſoin de pâlir ſur Cujas, ſur Dumoulin & le bon homme Bartholo; pourquoi iraient-ils meubler leur tête des coutumes & des loix de Conſtantin? Un jeune Magiſtrat d'eſprit, ſe contente d'avoir ces vieux auteurs dans une bibliothèque pour vérifier au beſoin la queſtion d'un Avocat, & comment il il faut prononcer dans une cauſe françaiſe qui regarde les loix de Conſtantin.

Nous ſavons par expérience que nos jeunes Magiſtrats jugent preſque toujours bien; nous avons des Payſans qui décident les difficultés de leur village, ſans avoir lu les auteurs & les Légiſtes de Conſtantin. L'Homme eſt né avec un bon ſens naturel, il ſuffit pour diſcerner le vrai du faux. Nos Magiſtrats élevés dans le grand monde, ſont plus en état que les Payſans de juger de nos conteſtations. Les Théologiens diront que David criait aux Juges de la terre: inſtruiſez-vous, arbitres des hommes. Dites à vos Docteurs: Les cris du Prophète ne ſont point pour nous. Sa miſſion était bonne pour le peuple ignorant d'Iſraël, qui raiſonnaient ſur les vieux chapeaux

& l'ufure. Ces gens qui trouvaient un homme fans prépuce admirable, croyaient que la fcience du prépuce fuffifait à leur perfection, auffi ne cultiverent-ils jamais les arts & les fciences.

Gardez-vous d'envoyer votre fils poliffonner trois ans dans une Univerfité, pour avoir un morceau de parchemin; croyez qu'on peut éclaircir une queftion de droit, fans la puérile cérémonie de la licence; c'eft un préjugé que vos Pères vous ont laiffé pour payer des gages à des profeffeurs inutiles. Envoyez votre fils aux audiences, faites le inftruire par un Procureur habile, par un Avocat en endu: vous en ferez un Magiftrat éclairé.

On plaifante l'air agréable de nos confeillers modernes, qu'elle fottife! faut-il qu'une figure foit gauche ou enterrée dans une perruque, Peignez-vous Thémis comme vos anciens Druides, ou les Rabins de Bordeaux? Vos grands-pères étaient des enfans, ils aimaient les rabats, les bonnets quarrés & la longue robe, ils attachaient du refpect à ces guenilles. Que votre fils porte fa robe au palais, l'ufage le veut, mais qu'il ne faffe point en bonnet quarré de déclaration à fa maîtreffe. La robe noire plaifait à vos grands-mères, elles trouvaient leurs préfidens

adorables avec le rabat & la longue perruque ; leurs petites filles sont plus gentilles, elles aiment les jolies choses.

Si une belle Solliciteuse vient agacer votre fils, c'est une tentation terrible; on n'y tient guére. Les vieux Magistrats sentent quelquefois remuer le viel homme, & cela leur rappelle encore des choses qu'eux & Mesdames leurs épouses ont perdu de vue. Votre fils ne manquera point contre l'éducation en disant de jolies choses à la Solliciteuse, mais qu'il se garde de ruiner un honnête homme pour le petit plaisir de chiffonner une respectueuse. Si la cause de la belle Intimée est bonne, il peut se livrer à la douceur de l'obliger, accepter un peu de sa reconnaissance; il faut vivre de l'autel, dit un directeur de Nonnes. Si le procés est contre des gens d'Eglise, si la Solliciteuse a une ombre de droit, si l'objet contesté est pour un pouce de terre, pour un lièvre chassé sur leur bien, ou pour quelques autres misères, qu'il fasse gagner la Solliciteuse. Les Moines doivent perdre quand ils plaident pour un lièvre contre une jolie fille, Il ne faut point perdre une famille pour un pouce de terre. L'Eglise n'a pas de biens en propre, c'est la dixme des fidèles croyans,

& un abus, un crime, que l'Eglise ait des richesses.

Si un bel esprit fait une brochure contre vos Moines, ou quelques vers contre les prejugés du peuple, comme vous méprisez profondément vos Moines, & les superstitions populaires, dites à votre fils: Ne faites point rôtir par l'Officier exécuteur, des chef-d'œuvres de l'esprit humain. Cette cérémonie énorgueillit quelquefois vos Eglises, etonne les sots; c'est un épouvantail de chenevière. Les gens d'esprit & les auteurs regardent cette brûlure comme un encensement glorieux fait à leur réputation au bas du grand escalier. Si ce feu d'artifice plaït à la stupidité de quelque Archevèque, brûlez le livre, mais que votre fils se garde d'envoyer légèrement, comme on fait, les beaux esprits à Bicêtre, qu'il respecte les talents: dans un pays où tout le monde est enfant, il faut laisser la liberté à ceux qui sont hommes d'être les précepteurs des enfans. Lorsque les Papes interdisaient le Royaume, dispensaient les sujets du serment de fidélité, vos pères auraient fait brûler un auteur pour avoir soutenu la cause de Dieu & celle du Roi: prenez garde, vos enfans feront peut-être de mê-

me, & dans deux cens ans vos petits fils diront : On a fait brûler, en 1740, les Penſées Philoſophiques ; & en 1740 les Magiſtrats étaient bien jeunes. Mais en 1762 ils ont chaſſé les Jéſuites ; en 1762, les Magiſtrats étaient des hommes.

Votre fils eſt deſtiné à ſervir la patrie. L'éducation d'un guerrier eſt fort ſimple : celle de l'école militaire eſt la plus propre à ſon métier. Cette école que Marmontel a ſi mal chantée, cet azile de nos Gentils-hommes Bretons qui n'ont point le moyen de ſe donner des chauſſes honnêtes, fait extraordinairement d'honneur au Roi créateur de cette invention. Un cadet des environs de Quinpercorentin, qui eût appris chez lui à jouer du bâton, à traîner le Dimanche dans les landes de ſa Paroiſſe une longue rapière qui a paré avec une corde les côtés droits de ſes ancêtres, peut devenir un Héros ; mais le ſigne *plus* & le ſigne *moins*, & la perpendiculaire ſur une ligne droite ne ſont pas exactement le guerrier.

La Bravoure qui diſtinguait la Nation avant la guerre d'Hannovre; va être concentrée à l'école militaire. Cette pépinière de Céſars va rétablir le crédit de nos guerriers. Nous avons penſé autrefois que les couleurs des ſeize Quartiers don-

naient de la valeur aux hommes : que pour être conquérant il fallait avoir des parchemins usés, un banc dans la Paroisse, un procès avec son curé, & des chiens pour ruiner les paysans.

Les écoles militaires se trouvent dans nos villages. La Nature fait les guerriers comme les poltrons. Les principes de l'Héroïsme sont l'organisation. Un villageois hardi qui couche à la belle étoile, ou dans une chaumière exposée aux premières fureurs des vents, est plus propre à la guerre qu'un petit Monsieur amidonné que le serin enrhume ; Alexandre, Henri IV n'ont point étonné la Terre de leurs succès avec des écoliers & des petits Messieurs qui portaient des fers à toupet à l'armée, ils avaient des citoyens robustes ou des paysans faits à la fatigue. (a)

A quinze ans vous les montrerez six mois ou un an tout au plus au monde. Un Officier n'est pas fait pour donner des soins aux femmes, il doit les voir comme les jeunes mariés de Lacédémone à la dérobée & le temps précisément qu'il faut pour faire un cocu ou tromper une maîtresse. L'infidélité est une vertu de son état, par-

(a) Ce qu'on fait de mieux à l'école militaire, c'est d'élever durement la jeunesse.

ce qu'il doit ſon cœur ſa fidélité & ſon tems au ſervice. Les Dames ne doivent point exiger d'un homme d'épée les petits ſoins d'un élégant. Un agréable doit ſoupirer: l'Officier doit paraître & vaincre. La préférence d'inſtinct que le ſexe donne au militaire eſt une preuve qu'il eſt fait pour lui plaire & triompher au premier coup d'œil.

Les Demoiſelles ou les Singes femelles de condition ont du tempéramment, comme les bourgeoiſes de la rue St. Denis. La Nature tient aux couleurs des ſeize Quartiers, comme à la pouſſière de la roture: à treize ans le cœur d'une fille eſt agité par les plaiſirs. Les fameux maîtres d'école, Nature, Jeuneſſe & Santé, dit Montaigne, les inſtruiſent de bonne heure. La lecture de nos comédies, de nos brochures légéres, la converſation & la vue de nos agréables aliment bientôt leur tempérament, les mères tâchent de les garantir des écueils de l'amour en leur inſpirant l'art de plaire; comme toute l'éducation d'une fille doit tendre à cet objet, on fait la ſottiſe de la confiner quelques années dans un Cloître, pour apprendre ce qu'elle doit oublier auſſi-tôt qu'elle en ſortira.

Nous faiſons un crime, les ſots un

cas réservé aux Nonnes, de prendre les manières du siécle; & nous leur abandonnons l'éducation de nos filles destinées à vivre & mourir dans le monde! Nous confions aux morts l'instruction des vivans; que peut apprendre une Demoiselle dans un couvent? Des *salve regina*, des *oremus* à Ste Cathérine, ou quelques miséres vocales aux onze mille Vierges; on leur donne dans le couvent des livres qui disent des mots contre le monde, & quand vos filles voient les choses, elles jugent bientôt qu'on les a entretenues de riens qu'elles doivent oublier: Ververt élevé chez les Visitandines est le tableau de l'éducation du Cloître.

N'envoyez pas vos filles chez les Nonnes. Une fille spirituelle embéguinée trois ou quatre années devient bête. Le cercle étroit & perpétuel des petites choses de la vie monastique retrécit l'esprit: dans une région ou tout est petit, on diminue chaque jour. C'est parmi les feux des passions que l'esprit s'élance & s'élargit: en voici un exemple. M. Arnaud rimeur & conseiller Aulique, avait un génie borné: ce Singe des mauvais Auteurs s'amouracha d'une rôtisseuse de la rue de la Huchette. Arnaud l'Aulique connaissait le beau ténébreux & vrai ton des hurlemens élégia-

ques, curieux de figurer dans la républi-que des lettres comme Cotin dans les hé-mistiches de Boileau, il s'écria : Je suis amoureux, le feu de la boutique de ma Maîtresse vaut celui d'Apollon ; on peut faire de méchans vers sans craindre le glai-ve de la loi : mon adorable a des yeux, une taille à faire sensation : en conséquen-ce de ces raisonnemens, Arnaud se déter-mine à écrire, à se faire siffler, il entas-se rime sur rime, *lamente* Jérémie, ses Jérémiades servent de cotillon & de sur-tout aux poulardes & aux chapons de la rotisseuse : voilà le miracle de l'a-mour. Un joli objet élargit l'esprit la sphé-re de la rime s'agrandit : on assomme le public de ses productions, & le St. Père les bénit.

Au lieu d'envoyer vos filles dans les Cloîtres, introduisez les de bonne heure dans le monde ; vous leur direz en les lâchant sur ce théâtre glissant : Vos grand'-mères aimaient à plaire, nous n'avons point d'autre soin : la vertu est un mot tiré de l'Hebreu, il fait beaucoup de bruit dans notre bouche. Les hommes sont bien charmés qu'il n'aille point jusqu'à notre cœur ; une jolie femme avec de la vertu est à plaindre. La décence, la modestie ne sont point des vertus dans la retraite

&

& dans les ténébres; cela nous donne un grand éclat dans le monde, où tous les jolis mots font fortune; il faut vous remplir conftamment des idées de la décence & de la modeftie, cela tient lieu d'innocence & de mœurs.

La gorge, le plus bel ornement d'une Femme, entre effentiellement dans l'éducation d'une jeune Demoifelle. Vous direz à votre fille: notre Religion, la pudeur & les Nonnes de votre couvent vous ont défendu de montrer votre gorge, cependant il faut qu'elle paraiffe dans les cercles. pour accompagner votre vifage; vous auriez l'air uni, bourgeois & même nu, fi votre gorge ne paraiffait point à nu. Nos mères chrétiennes n'enterrent jamais la gorge de leurs filles fous un grand fichu; une mère accufée de cette conduite pafferait pour donner dans les cas rèfervés de l'Abbé de Grifelle; auffi les mères favent trop ce qu'elles doivent à l'ufage, & les plus dévotes ne privent point nos yeux charnels de ce fpectacle féduifant.

La nature qui aime les femmes plus que les hommes, s'eft chargée elle-méme de l'éducation des filles. Vous n'avez point befoin de rien apprendre à vos Demoifelles: tou t ce qu'il faut qu'elles fachen

eſt dans leurs veines. La Nature plus habile, d'une ſeule leçon développe leurs talens, & l'habitude du monde les fait briller.

Votre Demoiſelle a quatorze ans; elle eſt dèjà entourée d'une foule d'adorateurs: une aventure qui cauſe votre joie, vient de conſterner ſes charmes; il vous eſt né un Singe, les premiers cris de ſon enfance annoncent un crime que votre ambition vous rend, dites-vous, néceſſaire; cette naiſſance avertit votre fille que quatre murailles l'attendent, ou que par grace on pourrait la laiſſer moiſir dans le fond d'un vieux château à faire des nœuds; l'amour dans la ſolitude ſe peindra plus aimable à ſes yeux; le tableau du mariage bordé de roſes d'Amathonte lui paraîtra plus beau, & ſon cœur dèjà ouvert aux charmes de ſes adorateurs gémira de ſe fermer. Avant de jeter votre fille dans vos tombeaux ſacrés, ſongez que les ſaintes retraites ne ſont que pour les ſots, les *bancales* & les laides. Le Cloître n'eſt point le pays d'une jolie fille; reſpectez ſa beauté où celle de la Nature eſt peinte avec tant de complaiſance; ne précipitez rien, il ſe trouvera peut-être quelques vieux Ducs, quelques Seigneurs ſexagenaires) l'expérience eſt pourtant fort ha-

zardées) qui s'amouracheront de votre fille, qui l'épouseront & qu'elle sera cocus; *cela est dans le branle des choses*, dit Montaigne; les vieux Ducs n'ont pas toujours été à soixante ans; ils ont reçu le chanteau béni de la paroisse, il faut rendre le pain béni à son tour, & ce sont toujours les derniers mariés qui ont cet honneur.

Si un vieux Duc qui n'a été cocu qu'une fois dans son premier bail, parce que sa femme n'en pouvait faire qu'un à la fois, ne s'amourachait point de votre fille, il faut la jeter dans le Cloître, en disant en vous-même : Pourquoi est-elle cadette? Cette raison est très-solide, & voilà ce que l'on appelle user parfaitement de sa raison. Si votre Singe était né avant elle, vous pourriez pour le bien de la chose la placer dès l'âge de sept ans dans le Cloître, l'accoutumer de bonne heure aux délices de la maison du Seigneur. Vous fortifierez sa vocation en lui fournissant des livres sur la mort & la passion du bon Jesus. Vous prierez quelquefois la Mère Supérieure de faire prêcher l'enfer à la grille par un Capucin. La figure, l'habit, le méchant style d'un Capucin donnent un pathétique à l'enfer qui fait trembler. Ces grands épouventails creuseront profondément sur l'imagination naif-

ſante de votre fille; elle croira le Diable du plus beau noir du monde; elle en aura peur, car nous ſommes aſſez bêtes pour nous imaginer que le noir eſt une couleur plus terrible que le jaune, le noir nous fait peur.

Vous irez voir votre fille deux fois l'année, vous ferez taire la Nature, cela ne vous coûtera rien; quand les Singes ſont long-tems ſans voir leurs petits, ils ne penſent plus à eux. Dans cette viſite vous parlerez des douceurs inaltérables de la maiſon du Seigneur, vous lui peindrez les miſères du monde; vous ferez des préſens à une Nonne adroite; la Racolleuſe inſtruite des intentions de la famille ſaura envelopper la jeune victime dans ſon malheur: à ſeize ans vous aurez ſoin de lui faire prononcer le *oui*, & vous ſentirez que cet *oui* a débarraſſé la famille.

Si votre fille eſt deſtinée pour le monde, mettez là de bonne heure avec les hommes: elle ſe fera avec eux comme les guenons ſe font avec leurs mâles. Ces dernières ne font les choſes naturelles que vous appellez honteuſes, que lorſque la nature leur dit de les faire; vos filles ſont de la pate des Singes la même argile doit produire le même effet,

vous ne corrigerez point la Nature. Ecoutez ses cris dans votre fille; veillez à saisir l'instant où elle parlera à son cœur; en voulant corriger ses passions vous ne feriez rien qui vaille, vous n'avez que des mots à opposer aux loix de son tempérament, supérieures à vos idées & à vos livres.

Mariez votre fille aussi-tôt qu'elle sera *mariable* autrement votre fille sera comme les femelles des Singes. Pourquoi gardez vous un fruit quand il est mûr? est-ce pour attendre qu'il se gâte? Les filles sont comme les poires de pucelle, un instant peut les faner; vous veillerez, dites-vous, autour d'elle, c'est un songe, malgré vos soins la pomme s'altérera. Votre fille ne sera point un Singe du premier jour de sa puberté; timide encore, elle aura peur des Singes galans dont vous aurez calomnié les soins en calomniant la Nature: votre fille s'attachera au Chapelain de la Seigneurie s'il est encore frais, où à quelque Abbé; cette petite vérole se fourre aussi dans les Châteaux. En connaissant l'amour, elle a connu vos préjugés; elle sait que le Chapelain se trouve précisément dans la position où elle est de ne pouvoir fabriquer un Singe sans encourir les censures d'un Singe mitré qui

enverrait M. l'Abbé faire d'autres ſingeries dans un Séminaire pour avoir goûté furtivement un moment de plaiſir, tandis que Monſeigneur le grand Singe en goûte chaque jour de l'année, car les Prélats qui n'ont point de femmes ſont ordinairement attaqués du priapiſme; nous n'en connaiſſons qu'un ſeul attaqué de cette maladie, encore eſt-il à l'extrêmité du Royaume.

Vous avez autour de vous des faquins d'eſclaves porteurs de phyſionomies qui en ſont porter à maint honnête homme: ces Meſſieurs ſont dans les antichambres à copier ce que vous croyez faire en grand dans le ſallon. Vos chaſtes époux diſent des douceurs à vos jolies femmes de chambre; croyez-vous que vos grands laquais ne feront point d'impreſſion ſur ſur le cœur des filles de vos époux? raiſonnable ou non, maître ou valet, tous ſont nés altérés & ſe déſaltérent lorſqu'ils trouvent de quoi boire. Votre fille héritière de la vieille femme Eve eſt près de l'arbre de la Science du bien & du mal. Elle parlera au ſerpent, la bête ſéduiſante la tentera & la belle perdra ſon innocence. C'eſt la marche de l'humanité; & cela depuis la fondation du premier homme & des filles.

L'AGRICULTURE.

Les gens qui faiſaient en 1758 des portraits à la Silhouette ; qui couraient en 1760 chez Ramponeau, & qui liſaient les méchans barbouillages des enfans de Jeanne d'Arc, Abraham Chaumeix & Martin Fréron dévorent aujourd'hui les livres d'Agriculture. Les Dames de la rue S. Honoré, du Fauxbourg S. Germain, les Cailletes du Marais & les filles du Monde de la rue Maubué parlent ſillon, choc & molécules ; tout le monde met la charrue devant les bœufs. Ce jargon d'Agriculture va t-il nous faire remonter aux ſiècles de Rachel & de Rebècca ? ſortons nous de l'enfance ? Cette fureur d'Agriculture aura l'âge de nos colifichets ; nous reviendrons encore à nos tabatières & à nos Pantins. Nous ſommes trop diſtrait par la bagatelle pour parler long-tems charrue. Ce grand bruit n'aboutira qu'à faire perdre le tems & la tête à nos payſans.

Les femmes, ces méres nourrices de nos ſottiſes & de nos nouveautés, iront dans leurs terres expliquer ce qu'elles n'entendent point, à des payſans qui ne pourront les comprendre. Le ruſte héritier des bras & de l'uſage de ſes pères,

ne voyant point l'utilité prétendue des planches, des plattes-bandes, reviendra toujours à ſon ancienne méthode qui lui a procuré force grain. Les Flamands, les Artéſiens, excellens laboureurs, ont toujours récolté des bleds ſupérieurs à ceux de la France. Les Flamands cependant n'ont point la nouvelle charrue, & leur culture paraît toujours préférable a la culture Anglaiſe réchauffée par M. du Hamel.

Ce n'eſt point en faiſant des livres & de froides diſſertations ſur la culture qu'on améliorera les terres; c'eſt en travaillant: pour travailler il faut des bras & point de jargon. La Bretagne ſortie d'hier du Déluge, eſt remplie de Landes & de Terres incultes: pourquoi cette grande province eſt-elle encore aux premiers jours du monde? c'eſt que nos Bretons, voiſins de l'Océan, ſont la plupart matelots, ou gardes de côtes. La Bretagne qui s'épuiſe à meubler nos vaiſſeaux eſt ſujette à tirer la milice comme les environs de Paris & de *Meaux*: nous arrachons chaque année les bras nourriciers du peuple. Le fils d'un Métayer a tiré un billet noir, en conſéquence il quitte ſa charrue, & un vieillard de père, pour aller faire malgré lui le métier de bourreau en Allemagne.

Au lieu de differter fur la culture des Terres, il faut travailler ; nous avons befoin de bras pour les défricher : vous en manquez, dites-vous ? attendez, je vais vous en trouver. Depuis la révocation de l'édit de Nantes, depuis les ftations & les prédication de vos Dragons, dans les Cévenes, par l'attention charitable des Jéfuites, vous avez perdu cent mille familles, qui foupirent après leur patrie : ces gens feraient utiles en Bretagne, dans les landes de Bourdeaux. Vous avez cruellement chaffés vos concitoyens, à caufe qu'ils lifaient la bible de Genève & vous lifez celle de P. Berruyer, qui eft affurément plus mauvaife ; laiffez leur la fimplicité de leur culte qui ne fort point de la fimplicité de l'Evangile ; ne pendez point leurs Miniftres à caufe qu'ils n'ont point de rochets, de croix d'or, de carroffe, cinq à fix bénéfices & cinquante mille écus de revenu ; laiffez-leur la liberté de venir refpirer leur air natal, ils vous ont rendu des fervices. Le P. la Chaife les fit oublier à Louis XIV. Ayez de la mémoire pour le bien ; n'écoutez plus vos Jéfuites, leurs livres font les preuves de leur méchanceté ; vous avez été fouvent leurs dupes, vous devez les connaître ; fongez qu'il eft injufte d'exiler les gens parce qu'ils ne

ſont pas Français Romains. La Romanite n'eſt point un morceau de l'Evangile. Vous le ſavez, le bon ſens vous le dit, ſuivez le bon ſens, il était avant votre Sorbone.

Rappellez vos anciens amis, ou les alliés de vos maiſons ; ſi vous paraiſſez ſi ſenſibles à leur ſalut, pour leur aſſurer la vie éternelle, ne leur donnez point vos Evêchés & vos Abbayes en commande; mais laiſſez-leur la liberté de lire la Bible & les Pſeaumes en vers Français, ils aiment les vers, & cela ne gâte point les mœurs, quoi qu'en diſe votre ſauvage Jean-Jacques qui ne vous eſtime guère.

Les circoncis qui ſont vos freres par vos beaux peres Abraham, Iſaac & Jacob & ennemis par J. C. pourraient aimer Dieu & le prochain en Bretagne, auſſi bien qu'à Conſtantinople ; appellez-les chez vous, mêlez les avec les vôtre : vous les décraſſerez de l'ordure d'Iſraël : vous avez plus d'eſprit & de figure que les gens de Béthanie ; votre bon ton, vos belles manieres donneront l'air du beau monde aux riches, & les pauvres défricheront vos terres, vos cadettes ſe marieront avec les premiers ; par ces unions vous deviendrez plus cher à Abraham, vous aurez part aux promeſſes de l'un

& de l'autre Teſtament. Unis avec vous, ils connaîtront celui que les Romains ont crucifié, vous en convertirez quelques uns. Cette marche de converſion vaut mieux que celle de courir au paraguai faire de mauvais chrétiens pour avoir de l'or

Cette pépinière de cultivateurs vous indemniſera de vos pertes en Amérique, où vous dépenſez des ſommes immenſes. Si cette multitude ne ſuffit point à vos terres, parlez, vous êtes riches. Je vais vous montrer d'excellens biens; faites ſortir la fainéantiſe, que la voix du Prince ſoit ici la trompette du jugement; il n'a qu'à parler, il réveillera les morts. Mais étendons cette matière; démontrons la néceſſité & l'obligation chrétienne de faire ſonner la trompette.

Les anciens Moines travaillaient, les Apôtres gagnaient leur vie du travail de leurs mains. S. Paul dit clairement, *qui ne travaille point ne doit point manger*. Il ne faut point de commentateurs pour entendre ce paſſage. Si l'Egliſe a diſpenſé ſes miniſtres du travail des mains, c'eſt une erreur; elle ne pouvait altérer l'Ecriture; l'autorité de vingt Conciles ne fait rien contre un paſſage formel des livres ſaints Depuis ſix ſiècles on crève de mangeaille, on aſſomme d'oiſiveté des

millions de moines ; que de pain perdu! Quoi, les moines chanteront tandis que les autres travailleront? Eſt-ce là entendre l'intérêt de l'Etat, le bien de la ſociété & l'eſprit de l'Evangile?

Les Bénédictins ont défriché la France & les lettres : ils en ont été fatigués ; ils ont été récompenſés de leurs peines par les richeſſes immenſes que le défrichement leur a valu ; depuis qu'ils ſe repoſent ils doivent être délaſſés de leurs travaux : ôtons-les de leurs vaſtes bâtimens où ils ne s'occupent qu'à ſe remplir, à ſe vuider, à tenir des loges de Franc-maçons; c'eſt ce qu'ils font encore de mieux.

Les Bernadins qui ont tranſporté de ſi bonne heure leur Bibliotheque à la cave, n'ont fait aucun fruit ni aucun bruit dans l'Egliſe : la plupart de ces Moines ſont dans les bois, déſœuvrés du matin au ſoir. Les biens qu'ils ont ſont très-mal acquis & nous appartiennent. Leur Bernard qui prêchait la fin du monde, l'a eſcamoté à nos vieux Seigneurs aſſez bêtes pour croire a ſes almanachs. Les Bernardins par la loi de Dieu ſont obligés de rendre les biens à qui ils appartiennent par leurs régles, ils ſont contrains de travailler il faut leur faire obſeeer la loi de Dieu & les conſtitutions de lvur ordre.

Les Capucins *indignes* d'être Capucins. feront peut-être dignes d'être laboureurs, Ces grands & vigoureux cordeliers qui font des enfans a nos fervantes & à nos lingères, feront bons à la charrue. Les Carmes déchauffés qui font riches, & vont nuds pieds, ne font pas douillets, à ce qu'ils difent, tant mieux, ces gens feront propres à être expofer aux injures de l'air.

Que ces faints perfonnages devenus plus faints par leur utilité foient répandus dans les landes; laiffez leur le dimanche chantes les louange de Dieu. Si les fix jours ouvrables ils ne chantent plus leur *Legem pone mihi, Domine*, ils mériteront davange en travaillant, s'ils croient l'Evangile qui leur dit, *qui travaille, prie.* Otez vos Abbés commendataires, dont les revenus s'ufent à entretenir des filles ou l'ambition qui eft un péché mortel; réuniffez ces biens au tréfor royal,&la France eft riche à jamais.

Vos moines ont fait vœu de pauvreté, il faut peu de chofe pour nourrir & vêtir des pauvres. Le fcapulaire était anciennement l'habit des ouvriers, & le rocher le ferreau des payfans; donnez de ces habits aux moines, ils feront vêtus felon leur état.

Auffi-tôt que les moine fortiront d'un côté, faites fortir les nonnes de l'autre. Ces pauvres innocentes feront aifes de

prendre le grand air. Le monde auquel elles ont renoncé vit encore dans leurs cœurs. C'eſt un terrible ami que le monde, Il a des côtés & un vis-à-vis ſi aimables, qu'on fait aiſément la paix avec lui. Mariez vos moines & vos nonnes, vous ne pécherez point contre la Nature; par ce moyen vous épargnerez vos voyages au paraguai, où vous allez faire de mauvais Chrétiens qui retournent ſix mois après à leurs idoles. En ſuivant ce ſyſtême vous aurez cinquante mille bons chrétiens tous les neuf mois, & l'État cinquante mille ſujets. Le lendemain des noces vos vierges ſe ſentiront animée d'un nouvel être: avouez que vous aurez fait des heureux à bon marché.

N'allez point oppoſer à mes idées le vœu que vos célibataires ont fait; ce vœu eſt contre la Nature & l'Evangile L'Ecriture dit formellement :il vaut mieux ſe marier que de bruler; pour ſuivre vos fantaiſies humaines vous brûler vos Moines plutôt que de les marier, ſans doute pour déſobéir à la Nature, & à votre Evangile.

S'il ſe trouvait des Nonnes difficiles à ſuivre vos volontés, faites prêcher vos Miſſionnaires, obtenez de Rome ſept années d'indulgences plénières pour les moines & les Nonnes qui s'engageront dans le mariage, Sacrement préférable aux vœux

monaſtiques. Rome pour une poignée d'argent vous ouvrira ſes tréſors. Léon X & ſes ſucceſſeurs ont vendu autrefois les indulgences. Cette ville de Rome a toujours été fort trafiquante, Juvenal diſait déja de ſon tems.

Omnia ſunt venalia Romæ.

Si le Pape faiſait quelques difficultés, vous lui direz avec la confiance des fils aînés de l'Egliſe : Vos prédéceſſeurs ont accordé deux cent années d'indulgences à ceux qui allaient contre la loi de Dieu égorger leurs ſemblables en Syrie ; accordez ſeulement vingt jours d'indulgence à ceux qui ne tueront point, mais qui feront tout au contraire des hommes à l'image de Dieu. Vous ſavez, très-Saint Pere, que nous n'avons pas reçu la vie animale pour nous-mêmes, mais en faveur de l'eſpèce ; c'eſt un dépôt, voyez-vous, qu'il nous faut rendre à d'autres ; le S. Peres qui eſt infaillible, ne peut être déraiſonnable.

Les moines, qui ont, dit on, préciſément autant de Religion qu'il leur en faut pour ſe haïr, mais point aſſez pour s'aimer, deviendront ſenſibles aux charmes des Nonnes ; vous allumerez le feu de l'amitié, vous éteindrez celui de l'a-

mour, & vous remplirez dès ce ſiècle un des derniers articles de votre *credo*, la réſurrection de la chair, ainſi ſoit il,

Si vous avez encore la fureur de conſerver vos célibataires, que cela vous paraiſſe charmant, vous le pouvez ; mais faites-les travailler le jour enſemble, ſéparez les, la nuit. Si vous craignez que ce commerce occaſionne des ſottiſes naturelles, vous doutez bien de la grace & de la chaſteté de vos Moines. Les payſans & payſannes travaillent tous les jours enſemble & ne *s'échaudent* point. Dans le Hainaut on voit des filles, des garçons travailler en chemiſe dans les foſſe au charbon, & quoiqu'enterrés à deux cents pieds dans la terre, on obſerve qu'il ne s'y paſſe rien contre la décence. Vous vous méfiez un peu trop des épouſes de l'Agneau ſans tache, & des ſerviteur de Dieu, vous avez tort; vous offenſez le Ciel : comment! vous appréhendez pour des gens qui ont dit des paroles? Feront ils plus de mal au grand air que dans le fond d'un Cloître? Vos célibataires n'ont donc de la vertu qu'entre quatre murailles, ne doivent-ils leur ſageſſe qu'aux grilles & aux verroux, fallait il les faire renoncer à la loi de la Nature pour leur donner une vertu factice? Penſez mieux des hom-

mes choisis & appellés du Ciel. Pouvez vous croire que les Saints puissent pécher si aisément ? Il n'y a point de Moine en France qui n'ait quelque habitude chez des femmes à qui il donne des soins : direz - vous que ces gens qui n'ont point de besoins avec les femmes, font le mal avec elles ? Croyez - vous qu'un homme mort au monde puisse ressusciter dans les bras d'une jolie femme ? Vous connaissez bien peu les morts. C'est l'usage que vous avez de fréquenter les vivans qui vous donne ces mauvaises pensées. Vos Moines & vos Nonnes seront occupés, le travail distrait les passions ; si vos moines sont chastes & continens dans l'oisiveté, & que l'oisiveté soit la source de vos vices, ne serez vous point assurés de leur continence dans l'occupation ?

Avez - vous encore besoin de bras, j'en ai encore à vous donner. Ce sont à la vérité des bras prodigieusement rouillés par l'oisiveté. Vos Chanoines crèvent d santé; l'inaction, l'embonpoint & l'apoplexie les assomment de bonne heure ; conservez les à l'état en les faisant sortir du néant où ils végètent depuis tant de siècles. Vous ménagez à propos de rien des gens payés pour chanter les louanges de Dieu, & qui gatent d'autres personnes pour faire

cette besogne, pourquoi ce ménagement? A quoi vous servent des ètres qui se levent à six heures du matin, crainte d'être *piqués*, pour faire la partie de vos femmes, pour doubler votre personnage, qui remplissent vos promenades & qui viennent réciter chez eux au quart de minuit *jam luci orto sidere*, lorsque le soleil est couché il y a cinq heures? En vérité y pensez-vous? vous tirez bien peu de services des hommes : allons, il faut sonner le trompette & dire : M. l'Abbé, sortez de votre Chœur où vous bâillez, nous avons des terres à défricher, prenez la bèche, cela vous dégraissera, vous vivrez dix années de plus, nous allons mettre dans le trésor public les produits de vos canonicats.

Si vous manquez encore de bras, la sainte Eglise est une bonne mère, elle nourrit beaucoup de faineans. Vos théologiens qui ne servent à rien, si vous avez la parole de Dieu, & s'il n'est pas nécessaire de mettre l'Evangile en *Barbara* & en *Baroco*, vous présentent leurs bras. A quoi sert votre Sorbone, vos vénérables maîtres & vos Universités? Les gages que vous leur payez est une dépense étourdie. Vous avez l'Evangile, avez-vous besoin des Théologiens? ils ont brouillé

l'univers, troublé les consciences ; anéantissez leurs écoles, si vous voulez la paix dans l'Eglise. Tenez-vous à l'Evangile, vous n'avez besoin que de ce livre, c'est votre Dieu qui le dit. " Méditez ma loi ; „ je serai avec vous ; je vous enseignerai ; vous n'avez pas besoin de casuistes pour être sauvés ; vous avez besoin „ de mon Evangile. Je savais ce qui était „ nécessaire à l'homme mieux que vos théologiens ; vous n'avez besoin que du „ Testament que je vous ai laissé. C'est „ moi qui suis & qui serai votre professeur en théologie, qui vous éclaircirai si vous méditez ma parole ; je l'ai „ promis & suis fidèle dans mes promesses. Ne vous embarrassez point si l'on „ vous dit que ceux qui méditeront ma „ loi l'expliqueront à leur mode, c'est „ du jargon d'école. Mon ouvrage est celui de la vérité, c'est moi qui vous aiderai à l'entendre. Je n'ai pas besoin „ d'interprête ; je savais ce que je faisais en donnant ma parole aux hommes, & mieux que ceux qui veulent „ l'expliquer. Abandonnez-vous à mes „ soins, lisez mon écriture ; croyez-vous „ que je vous donne un scorpion, lorsque vous me demandez du pain ? J'ai „ prévu à tout : assurez-vous que tout

„ homme qui lira mon Ecriture pour „ s'inſtruire, ne pourra jamais errer. “.

Aprés des promeſſes auſſi formelles avons-nous beſoin des faibles lumières des hommes & du ſecours des théologiens ? Si l'Evangile eſt l'ouvrage de Dieu, Dieu aurait-il donné aux hommes des préceptes de conduite & une loi qu'ils ne pourraient remplir qu'aidés du ſecours des théologiens ? Si les Docteurs conviennent de ces vérités, leur ſort eſt décidé, il faut qu'ils aillent à la charrue. La théologie eſt contraire à l'eſprit de Dieu, les hommes l'ont peut-être imaginée parce qu'ils ſe méfiaient des ſoins de la providence.

Depuis dix-huit cens ans que l'on diſpute dans les écoles de Théologie, quel fruit a-t-on tiré des diſputes ſcholaſtiques ? hélas ! du ſcandale, des guerres & des perſécutions. L'ouvrage de la vérité eſt devenu entre les mains des ſages Maîtres un inſtrument de carnage & de perſécution.

Un Philoſophe de Berlin a décidé le ridicule de la Théologie en deux mots. L'Ecriture Sainte, dit-il, eſt un bâton que Dieu a mis entre les mains des àveugles pour les conduire, au lieu de ſe ſervir du bâton pour marcher, les Théolo-

loigens ont diſputé ſur ſa longueur, ſa groſſeur, & ont fini par ſe battre avec.

La reſſource des bras dans un Royaume de gens oiſifs eſt infinie. Tous les Journaliſtes, à l'exception de ceux de Trévoux, paraiſſent deſtinés par la nature de leur ouvrage à la nouvelle charrue. Martin Fréron qui gagne quinze mil- livres à débiter des ordures périodiques, à nous prendre deux fois le mois pour des ſots, en nous annonçant que tel livre eſt mal écrit, comme ſi nous avions beſoin de ſes courtes lumieres pour l'appercevoir; cet écriturier ignare qui offenſe notre bon goût, en attaquant nos meilleurs Auteurs, n'eſt bon que pour remuer la boue de la terre. Nous dévorons les ouvrages de M. de Voltaire, ce grand homme ne ceſſe de nous créer des pieces immortelles. Fréron l'injurie deux fois le mois, & nous reſpectons ſi peu l'Homère de notre ſiecle, que pluſieurs ſots parmi nous conſervent encore leur abonnemens pour l'âne littéraire. Ceſſons d'envoyer de l'argent à la cuiſine de Fréron, forçons-le à venir bécher la terre, il y a dix écus à gagner légitimement pour lui; nous ferons germer un vrai talent dans le compère Martin. Il ſera dans l'état où ſa naiſſance & la providence les de-

mandent. Il écrit un peu mieux que le Gazetier d'Utrecht, il fait filtrer au papier gris quelques grosses injures contre les grands talens. Cet homme n'était-il pas bon pour la charrue?

J'ai refusé aux Jésuites l'honneur de la charrue. Les hommes porteraient sans doute le trouble parmi nos cultivateurs, & s'approprieraient par le moyen de quelque restrictions mentales, des fruits de nos travaux: il faut laisser périr cet Ordre que nous regardons aujourd'hui comme un corps digne de mort & du dernier supplice. Les Jésuites ont été assez long-tems les fins de la terre, *fines terræ*, qu'ils en soient aujourd'hui le fumier; que leurs reliques portées dans nos champs incultes engraissent la terre. Si elles nous rapportent la moitié de ce qu'ils nous ont pris, la France deviendra un pays de cocagne & le second Tome du paradis terrestre.

LES NEGRES.

Nous avons tort, mais il nous faut du sucre.

Y a t-il une différence entre les Dindons & les Negres? Lorsque les Jésuites nous apporterent les premiers, on

les envoya au College de Clermont, improprement appellé le College de Louis le Grand. Nos Docteurs agitaient alors la queſtion de l'animal *hoc à parte rei*, c'eſt-à-dire l'animal de leur côté ou du côté de la chauſſe (*a*). Avant de leur fixer une place dans les cathégories d'Ariſtote, on examina leur phiſionomie, on chercha dans leur air champenois des preuves de *raiſonnabilité*. Les Dindons n'ayant donné aucun ſigne de raiſon on les mit dans le calcul des dix neuf moutons & un bourgeois de Troyes & de-là eſt venu le proverbe *béte comme un Dindon*. La queſtion décidée pour les Dindons, l'eſt-elle auſſi pour les Negres? Cette eſpece d'animaux à deux pieds eſt-elle compriſe dans la claſſe des hommes? Des êtres qui ont la phiſionomie auſſi barbouilée que les Negres, peuvent-ils raiſonner?

Jacques Maſſé dans ſes voyages aſſure qu'en diſſéquant un Negre on apperçoit au deſſous de l'épiderme une membrane extraordinairement déliée & délicate, on croit que cette membrane eſt la véritable cauſe de la noirceur des Negres, que

(*a*) *Chauſſe* ou *Domino*, colifichet puérile qui dénote l'inſuffiſance de nos grands & ſavans Docteurs.

cette tunique émoussée absorbe les rayons de la lumiere. Cette découverte prouve que les Ethiopiens ont une origine toute différente des autres hommes.

Certains Théologiens ont [7] prétendu que les Negres étaient descendus de Caïn, à qui le Seigneur avait imprimé un signe, & ce signe était la noirceur. Ce raisonnement est un raisonnement de Sacristain. Sans m'écarter de la question, ni disputer sur les goûts & les couleurs, voyons si les Negres sont raisonnables.

Les Négres sont raisonnables & appartiennent peut être plus à l'humanité que nous autres assez barbares pour les arracher à leur patrie: eux assez humains pour nous laisser en paix sur nos côtes. La rage d'avoir du sucre, la loi du plus fort, sont les principes de notre conduite cruelle & les tisons de notre avarice. Les Négres raisonneront mieux lorsqu'ils ne croiront point à la Religion bienfaisante que nous prêchons. Ces esclaves peuvent dire avec raison aux Pères Jacobins de la Martinique qui retiennent quinze cens des leurs dans leurs prisons: Vous êtes, mes Pères, les prédicateurs de l'Evangile, vous voulez que j'embrasse votre Religion qui nous rend freres, & vous me rouez de coups? Il faut des dispenses

penſes de votre Pape pour épouſer vos nièces, vous brûlez les gens à Lisbonne pour avoir couché avec leurs commères, & vous nous mariez avec nos propres ſœurs ou nos tentes? Mais, répond le Père Jacobin, ſelon nos vieilles Ecritures, vous ne pouvez point ſortir d'Adam. Notre premier père était blanc ou était noir: vous voyez qu'il faut que la porte ſoit ouverte ou fermée: M. de la Negrerie, vous avez de la laine ſur la tête, & moi j'ai du poil. Aſſurément nous avons beau faire des enfans aux Françaiſes qui viennent ici, depuis le R. P. Barnabas Tretin, trés-ſaint homme qui en faiſait très-ſaintement, ſa génération n'a pas changé de couleur & a toujours conſervé le poil Français, vous voyez bien que vous n'appartenez point de bon droit à l'eſpèce humaine. Vous me prêchez cependant votre Religion, dit le Negre, oui ſans doute à cauſe que l'Evangile dit *baptiſantes omnes gentes*, baptiſez tout le monde; mais mon Révérend, le baptême eſt un caractére de charité, comment empliſſez-vous cette obligation vis-à-vis de nous? Comment, M. le noir animal, vous faites des argumens? allons-nes gens, écraſez ce raiſonneur ſous les oups de bâton; voyez ce Noir, il veut

en ſavoir plus notre S. Thomas, à qui un Crucifix de bois a fait un beau compliment académique. Mais, mon Pére, ſans recourir aux coups de bâton, ne peut-on point propoſer ſes doutes? Battez-vous un aveugle à cauſe qu'il ne voit pas les rayons du ſoleil? dans votre écriture eſt-il marqué d'aſſommer les gens pour leur perſuader la vérité? Oui, M. le Noir, le docteur angelique, le docteur ſéraphique, le docteur Subtilis-Emeto-Cathartique & tous les docteurs en *ique* & en *ot* diſent qu'on doit forcer les gens d'entrer à cauſe de ce paſſage *compelle intrare*, *forcez-les d'entrer*. Cela eſt ſi connu dans le Chriſtianiſme, que le Roi très-Chrêtien a envoyé des dragons dans les Cévénes à cauſe que les Jéſuites avaient aſſuré à ſa Majeſté qu'elle était obligée en conſcience de faire du mal.

La charité, dit l'animal noir à l'animal pie, la baſe de votre Religion vous permet-elle de m'arracher à ma patrie & à mes parens, ou de m'acheter de mes ennemis à cauſe qu'ils étaient les plus forts? Oui, ſans doute: je dois de la charité à nos belles dames Françaiſes qui prennent du caffé, j'en dois à ceux qui bavardent dans le caffé de Procope; il faut du ſucre à tous ces gens-là. Mais

ne pourriez vous point vous ſervir de vos bras & de ceux de votre nation, plus obligés à remplir vos beſoins. Voilà une plaiſante raiſon; nous avons beſoin de nos bras dans les Cloitres pour fairedes ſignes de Croix; nos Chanoines en ont beſoin pour s'apuyer plus commodément dans leur ſtales; & comment nos Evêques monteroient ils dans leurs brilians équipages s'ils n'avaient point de bras? Vous voyez que nos bras ſervent à beaucoup de choſes & ſont bien employés. Cette dernière raiſon, dit l'animal à laine, eſt très ſuffiſante. Votre Religion vous ordonne de payer les ouvriers, de ne point retenir leurs ſalaires; vous retenez les miens, je ne connais d'autre payement que les coups... Ne voyez vous pas que vous êtes eſclaves. Mais j'étais libre, pourquoi m'avez-vous fait un état ſi dur? C'eſt que vous étiez noir, que nous étions les plus forts & qu'il nous fallait du ſucre. En France il n'y a point d'eſclaves, vos loix ſont formelles ſur cet article, ainſi pour du ſucre, vous êtes contraires à votre Dieu & à vos loix. Nos loix, dit le Révérend père? voilà de plaiſantes choſes, nous les violons aux yeux du Souverain, il ſait que nous avons des Nègres que nous aſſommons de coups, il a

beſoin du ſucre comme les autres ; le ſucre apporte de l'argent à ſes domaines & à des fripons que les loix laiſſent s'engraiſſer, vous voyez que le ſucre eſt une grande raiſon. En outre, nous avons des Docteurs qui expliquent les loix. Les Jéſuites nous diſpenſent de faire le bien & d'obéir aux Rois, leurs livres ſont remplis de cette morale : on a porté deux fois des plaintes au Souverain de leur mauvaiſe Doctrine, on n'a jamais oſé leur rien dire qu'en 1762.

Votre Dieu vous ordonne de l'imiter & de porter ſa croix dans la Martinique, je ne vois que mes fréres qui la portent, ils ſont ſoumis, mépriſés, meurent comme lui ſous les coups, vous autres, vous ne pouvez ſouffrir la moindre égratigure, vous voyez que nous ſommes ſes imitateurs. Voilà une belle comparaiſon d'un Nègre au bon Dieu, & nous qui portons le ſcapulaire, qui ſommes les enfans de St. Dominique & de N. Dame du Roſaire ; --- Avez-vous dit tant de chapelets que j'en ai dit ? Ah ! mon père, je dirais plus volontiers le chapelet, que de recevoir des coups de bâtons. Etes-vous dans ce monde pour avoir toutes vos aiſes ? Pendant que nous parlons, vous faites tort à la communau-

té ; vous faites un péché mortel, vous ne travaillez point, vous êtes obligés à restituer : voyez Pontas à l'article des Manufactures du sucre. Mais si notre nation était la plus forte & que nous vinssions vous prendre pour avoir du marbre, ne serions nous pas bien de vous faire travailler ? Non, assurément. vous offenseriez l'Eglise ; le St. Père vous excommunierait à cause que le Concile de Trente a défendu aux Prêtres de travailler. Mais votre Concile ; en vous défendant de travailler, vous permet-il d'avoir des manufactures ? le Concile s'explique, c'est-à-dire, que nous ne faisons rien de nos deux bras, mais que nous nous servons des vôtres. Le commerce est honnorable, il n'avil't personne. L'Abbé Coyer a dit que la Noblesse pouvait commercer. La Noblesse & le Clergé vont ensemble.

LA REFORME DES EGLISES.

LE Roi a fait des écus & des pièces de six sols avec les lampes & les chandeliers de nos Eglises. La France a trouvé cette invention vraiment royale. La Majesté de nos Rois n'aurait osé, il y a cinq cens ans, toucher à cette argen-

terie; que les préjugés rendaient respectable. Nos sots grands-péres se seraient égorgés pour conserver les lumières de l'Etre qui a fait le Soleil & le jour. L'aisance qu'on a trouvé à lever cette argenterie est due aux belles-Lettres, à la Philosophie, qui commence à guider notre enfance. Nous avons encore bien des choses à ôter de nos Eglises & des Temples à renverser. On bâtit actuellement à grand frais, une Eglise à Ste. Géneviève; pour concourir à la construction de cet édifice inutile, on a permis une friponnerie, c'est-à-dire, une loterie qui ruine le petit peuple & la livrée de Paris.

On pourrait épargner l'argent du peuple en plaçant tout naturellement Ste. Géneviève dans l'Eglise de Notre-Dame. La Patronne des Badeaux eût été fort honorée d'avoir la gauche ou le bas du pavé sur la Mère de Jesus, à qui elle doit au Ciel & sur la Terre tous les hommages: mais les Moines de Ste. Géneviève ont de l'ambition; ils veulent avoir un temple magnifique. Les Moines doivent-ils vous embarrasser? Vous les regardez à peu près comme des fiacres; ils sont moins utiles, & vous avez encore le préjugé de ruiner le peuple pour

des gens que vous méprisez. En plaçant Ste Génevième à Notre-Dame, vous gagnez un bâtiment, vous soulagez votre peuple & vous occupez vos ouvriers à des travaux plus nécessaires.

Paris contient au moins cent temples inutiles, sans compter les chapelles qui ne disent rien. Ces Eglises élevées aux Saints par un abus coupable, méritent d'être abatues; vous savez que c'est à Dieu seul que vous devez votre adoration & lui seul est digne d'avoir des temples. Ces édifices vous coûtent de l'entretien, démolissez-les, portez vos Saints à Notre-Dame, placez-les dans les stales de vos chanoines, les niches sont toutes faites. Ces bienheureux de bois tiendront aussi bien leur coin que vos porteurs d'aumusse. Il ne vous coûtera plus d'argent pour avoir des machines qui honorent Dieu par formalité, vos Saints ne seront point *piqués*. Appliquez les revenus de vos Canonicats aux besoins de la nation: Par cet arrangement vos Saints seront logés sans frais, vous épargnerez l'entretien de vos somptueux édifices vous éleverez à leur place des manufactures & vous aurez de l'argent. Notre-Dame deviendra l'Eglise de tous les Saints; dans vos calamités, vous trouverez tous vos intercesseurs sous la main;

ils augmenteront la Cour de la Vierge ; ils se joindront à elle pour obtenir ce que vous demanderez.

Vis unita fortior.

Vous usez beaucoup de cire dans vos Eglises pour honorer, fêter, éclairer en plein jour le créateur de la lumiere : la flamme de votre charité est préférable à la lueur de vos bougies : qu'elle petitesse ! cette dépense serait mieux employée à la subsistance de vos pauvres. Dieu serait plus honoré de voir ses membres vêtus, que flatté de vos mêches puantes ; deux ou trois cent mille livres dépensées tous les ans en luminaire feraient un bien être aux pauvres de Paris. Six cens mille malheureux de moins feraient plus de bien à la société que vos chandelles. Les enfans qui ont souvent tout perdu en perdant leur père, sont obligés, à cause de votre sot usage, de payer les lumieres d'un enterrement. En jettant un coup d'œil sur les objets, on trouve de l'argent par tout dans un royaume où la guerre le dissipe si souvent ; il faut le ménager & ne point brûler la chandelle par les deux bouts.

Vous avez dans votre Eglise des grands Saints d'argent : que font-ils là ? Dans ses

befoins l'état les a refpectés, eh pourquoi? Notre-Dame de la *vieille vaiffelle* était un bon titre pour faire des écus: en vérité vous êtes de grands enfans: faut-il qu'un Saint foit d'argent pour échauffer votre dévotion? Sa repréfentation en plâtre de Montmartre n'eft-elle pas auffi bienfaifante qu'en lingot du Pérou? mefurez-vous le mérite de vos Saints fur le prix de vos étoffes? Songez que vous avez des pauvres: tant que vous en aurez, il faut que vos Saints les modeles de lâ pauvreté, foient de plâtre. Les bienheureux font plus touchés de la mifère des mendians que de leur figure enrichie de bijoux.

Vous avez des préjugés fur vos Saints d'argent qui font terribles. Un artifan, fans travail, fans fecours entre à St. Sulpice, demande pendant deux heures fon pain quotidien à la Ste Vierge; il preffe, parce qu'il eft preffé par une femme & fix enfans qui n'ont point mangé depuis deux jours; le pain quotidien ne vient point: fenfible au befoin de fa famille, il arrache un doigt à Notre-Dame d'argent. Le Ciel lui fait trouver le bonheur de le vendre à un fripon de Juif; il achete du pain, court avec joie rendre la vie à fa femme & à fes enfans. Cet hom-

me qui avait trouvé, par le ſecours du Ciel, le fripon de Juif, par un châtiment de la providence eſt ſaiſi par Mrs Durocher & d'Emeri, deux coquins plus fripons que le fripon de Juif, qui le conduiſent en priſon. On le brûle, comme ſacrilege; pour avoir conſervé ſept perſonnes à l'état & à la Religion. Votre Vierge d'argent eſt la cauſe de ſon malheur: ſi votre bonne protectrice avait été de plâtre de Montmartre, la ſociété n'eût point perdu un ſujet, & ſix enfans n'euſſen point été expoſés à la honte & à la mendicité,

Vous avez dans vos égliſes des tréſors que l'état a encore reſpectés. St. Denis eſt rempli de couronnes d'or, de bijoux & de colifichets de prix; pourquoi, par exemple, conſervez-vous le fauteuil de vermeil du vieux Roi Dagobert? Il faut faire des écus de cette chaiſe percée; ſi vous êtes curieux de conſerver cette relique du Roi Dagobert, faites la deſſiner, pendez la en effigie avec vos tableaux au Luxembourg. Les cruches de Cana, qui ſont venues de Galilée à Paris à Califourchon ſur les cheveux de la Vierge, peuvent reſter où elle ſont; ces brinborions ne ſont point d'Argent; ils font gagner vos

fiacres qui menent à St. Denis les innocens qui vont voir des cruches.

Les os de vos ſaints, renfermés dans des caiſſes d'argent, doivent être mis dans des caiſſes de bois. Croyez-moi, ils feront autant de miracles dans un coffre de ſapin que dans un coffre d'or, ou vos Saints auraient de l'humeur. Les Saints n'ont point d'humeur. dès qu'ils ont quitté la terre, le ſéjour des humeurs

Les ornemens, les dentelles, les chappes, les tuniques qui ſervent à vos cérémonies religieuſes, & qui vous font judaïſer, vous occaſionnent des dépenſes, forment une bigarure qui charmait vos grand-peres, & font lever les épaules à leurs petits-fils, qui ne ſont point du tout Viſigots. Ces décorations du paganiſme que vos Théologiens & vos Rubricaires croient néceſſaires à cauſe que le Prêtre Aaron avait des vêtemens à-peu-près pareils, le jour que les femmes d'Iſraël changeaient de chemiſes. Vos vénérables Maîtres ignoraient-ils que la loi nouvelle a jeté par terre le bonnet du grand Prêtre, briſé les pierres des douze tribus & déchiré le voile du Temple ? Ces petites Cérémonies, ces vêtemens que St. Paul appelle des niaiſeries, des puérilités, ſont inutiles dans vos égliſes. Les Apôtres

n'avaient point ces brinborions; Pierre, Jacques, Matthieu ne portaient point la mître (a). Un Evêque de la primitive Eglise bénissait le peuple sans rochet, cela n'était point une indécence ni un péché contre la rubrique. La bénédiction de vos prélats à croix d'or, aurait-elle plus de vertu à cause que vous les nommez Monsèigneur, & que sa grandeur à la flamme aux talons? Ces talons enflammés le font-ils atteindre plutôt au Ciel que les sandales de Jacques & de Matthieu.

Les prêtres de Jupiter portaient sur leurs épaules la peau des moutons & des bœufs qu'ils avaient sacrifiés au mari de Junon : c'est peut-être en mémoire des Sacrifices, faits anciennement à Jupiter que vos Chanoines, même les plus réguliers, portent des peaux sur leurs épaules ou sur leurs bras. Car la nouvelle loi n'a pas présenté en holocauste au Dieu des Nations des veaux, des moutons, des cochons, que ceux qui sont dans vos Cloîtres ou dans vos chapitres. Treve sur ces petites misères dont le détail doit

(a) *La Mître, ancienne coëffure des Demoiselles Romaines qui vendaient leurs faveurs du bas, au Temple de la Fortune, aux partie de Ciceron & de Catilina.*

vous ennuyer : ſongez que vos ornemens d'Egliſe couvriraient mieux la nudité de J. C. dans les perſonnes ſacrées & miſérables de vos pauvres : ouï, vous auriez plus de mérite de vêtir ſes membres terreſtres, que d'entretenir un faſte étranger à ſes loix & à la charité de ſon cœur.

L'Egliſe, l'Epouſe d'un Dieu, pauvre & humilité, à toujours eu une crainte terrible de la pauvreté. Elle s'eſt conſervée ſagement & de bonne heure des reſſources contre ce péché affreux. Les biens immenſes qu'elle a amaſſés en prêchant la pauvreté, les miſères & le déſintéreſſement, l'ont miſe à ſon aiſe, juſqu'à la conſommation des ſiècles. Cette bonne mere fait une dépenſe qui paroît ſingulière quoique trés-petite ; elle conſiſte dans l'encens qu'elle diſtribue auſſi mal que l'Academie Françaiſe en le partageant à l'amiable entre Dieu & des faquins de Marguilliers. Non contente de cette généroſité, elle devient prodigue en faveur des cadavres puans étalés dans ſes temples. Un gueux, un vil atôme retourné dans ſon néant, devient l'objet de ces encenſemens. Cette cérémonie payenne ſoulève les gens d'eſprit. Les freres Romains, diſent les Freres Réformés, ont beaucoup de petiteſſes dans leur culte. Les

chers Freres Romains qui ont battu, chassé leurs Freres Réformes, disent que ces derniers sont des hérétiques qui ont décharné le culte, que leur charité Romaine ordonne d'envoyer à tous les diables. Les Freres *damnés* répondent: l'Evangile n'a pas besoin du secours de la chair, nous avons ôté l'yvraie du bled, nous avons conservé ce qui était de Dieu, ôté ce qui était de l'homme, nous n'avons plus d'encensoir dont le balancement nous éblouissait; nous n'allumons point de chandelles quand il fait jour; nous chantons les louanges de Dieu dans notre langue, parce que nous n'entendons pas le Grec. Nos Ministres nous prèchent l'Evangile sans étole & nous profitons autant que s'ils avaient des bonnets quarrés; au lieu de ces colifichets nous faisons des aumônes aux pauvres. Les Freres réformés ne méritent point l'anathême de Rome; conservons notre croyance de la transubstantiation, & encore quelques années notre Purgatoire. Imitons nos freres réformés, faisons des aumônes & mocquons-nous des talons rouges des Evêques.

Vous avez des clochers trop hauts & des cloches qui vous coûtent, vous n'avez besoin que d'une cloche dans chaque Eglise. Cette grosse sonnerie trouble le

repos de la société & le sommeil de vos malades : il faut ôter vos cloches, les mettre dans vos Arsenaux, & en faire des canons qui vous serviront mieux que des cloches, quand les Anglais viendrons prendre Belle Isle, ou que vous irez prendre leur Port-Mahon.

LA BARBE ET LES CHEVEUX.

V*Enerabilis Barba* CA.. *venerabilis Barba* PO.. *Venerabilis Barba* CAT.. PU *Venerabilis Barba* CAPUCINORUM : mottet à grand chœur chanté à Nantes en l'honneur du Révérend très-Révérend pere (*a*) Pic, Marc, Roc, Luc Keroenoxale Guisegrise de Lanfoudras, Cucufa de Conflans de Cordolaomor, premier Capucin de France & second Capucin du Monde Chrétien.

La barbe, le sale & le saint habit d'un Capucin est un préjugé d'habillement que nos peres admiraient prodigieusement, tant ils se piquaient de belle passion pour les Capucins. Nos yeux modernes ne sont

(*a*) Un Capcin d'une Famille noble de Bretagne, nommé provincial de son ordre, fit mettre cette Kyrielle de noms dans les affiches de France.

point encore privés avec ce ridicule qui fait des impreſſions ſingulieres ſur les étrangers. J'ai vu des enfans pouſſer des cris horribles à l'aſpect d'un Capucin. Je penſe que l'on pourrait combattre dans l'Egliſe militante, ſous une bannière plus honnête que celle de St. François. Nous ſommes chargés du ſoin de nourrir ſon ordre à ne rien faire. Les Capucins devraient pour notre argent, ne point épouvanter nos enfans ni donner des vapeurs aux femmes. Nous ne ſommes pas ſots comme nos peres qui aimaient les grimaces religieuſes & les Capucins juſqu'au point de tirer leur rapière pour s'égorger dans la cauſe des capuchons ronds & pointus, que quatre ſouverains Pontifes ont appuyées de leurs bulles & de leurs exorciſmes.

Ces hommes vivans, morts au monde, à ce qu'ils diſent, n'ont rien à démêler avec nous, & encore moins avec les femmes : il faut donc que les P. P. Pancraces reſtent chez eux, s'ils veulent conſerver leur puant habit, ou changer de camiſole, s'ils veulent venir avec nous. Que ſignifient cette corde, cette barbe, ce capuchon pointu ? Otons de notre Religion ces laids colifichets ; ne peut-on pas aller au Ciel ſans être vêtu en Pantalon ? La

Police manque bien d'attention pour les femmes enceintes, de laisser courir dans les rues de Paris les Capucins. Dieu n'a pas besoin de mascarades, & dans notre siècle nous n'aimons point les bigarures qui ne sont pas de la bonne faiseuse.

La barbe chez les Capucins est comme la piece de bœuf dans nos repas ; un morceau de résistance est l'objts le plus sacré de leurs soins. Les anciens la portaient, & les femmes ont été dans le tems fort curieuses d'avoir la barbe au menton ; car l'Eglise a fait exprès un canon pour obliger le dévot sexe à raser leurs barbes. Les cheveux & la barbe ont occasionné des guerres & des sottises. S. Paul a trouvé les cheveux répréhensibles. La raison ne peut concevoir pourquoi cet Apôtre se fâchait contre les cheveux que la nature nous a donnés. Les cheveux ne seraient-ils venus à notre pere Adam qu'après son péché, comme S. Thomas & quelques Docteurs de l'Eglise l'ont pensé des ustensiles de la génération.

Les fondateurs d'ordre se sont tellement grippé au cheveux, que la plupart les ont arrachés. S. Bruno s'imagina qu'une tète pelée faisait infiniment d'honneur à Dieu. S. François a cru qu'une tête à demi dépouillée de ses cheveux & une longue bar-

be remplie de vermine intéreſſaient le ciel & les Anges, la terre & les femmes ; a-t-il réuſſi à plaire aux uns & aux autres! Un joli Capucin offre à l'imagination quelchoſe de groteſque & de ridicule ; les Graces n'ont jamais pris l'uniforme d'un Capucin indigne. Le Clergé a coupé ſes cheveux, & l'Egliſe a toujours penſé que les cheveux étaient une ſuperfluité mondaine. La multitude des cheveux eſt l'étiquette de la gravité dans nos Magiſtrats, pourquoi couper aux Prêtres ce qui rendait leur état plus grave ?

Dans le tems que nos peres ſe battaient pour couper un cheveu en quatre, les cheveux dérangerent toutes les bonnes têtes de France : l'An 1096 un Archevêque de Rouen, aſſiſté de pluſieurs Evêques, s'aviſa d'excommunier, dans un concile national, ceux qui „ porteraient de
„ longs cheveux. Louis VII fit couper ſes
„ cheveux & ſe fit raſer la barbe, ſa
„ Femme Léonore d'Aquitaine le rai la ſur
„ ſes cheveux cours, & s'en laiſſa conter
„ par le Prince d'antioche, qui avait de
„ longs cheveux & qui n'était point raſé.
„ Louis VII le trouva mauvais ; ils finiſ-
„ ſent pas faire caſſer leur mariage. Léo-
„ nore épouſa enſuite Henri, duc de Nor-
„ mandie, qui devint Roi d'Angleterre,

„ & à'qui elle apporta en dot le Poitou & „ la Guiene. De-là vinrent ces guerres „ qui ravagerent la France pendant trois „ cens ans : il périt, dit M. de Saint Foix, „ plus de trois millions de Français, parce „ qu'un Archevèque s'était fàché contre „ les longues chevelures, parce qu'un „ Roi avait raccourci la ſienne, & s'était „ fait raſer la barbe, & parce que ſa femme „ l'avait trouvé ridicule avec des cheveux „ cours & un menton raſé. „

Quand Louis VII ſe fut fait couper les cheveux & la barbe, le Parlement ſuivit ſont exemple; mais ce prince ayant repris ſa longue barbe, le Parlement crut ſans doute qu'il ne devait pas ſe conformer à cette nouvelle mode : ce devait être, dit l'Abbé de S. Réal, une aſſez plaiſante choſe de voir toute la galante & guerrière jeuneſſe de la Cour de France chacun avec la plus grande barbe qu'il pouvait avoir, tandis que Meſſieurs de la grand-chambre étaient raſés.

Les Cheveux étaient autrefois en grande vénération, continue M. de S. Foix, on jurait ſur ſes cheveux comme on jure aujourd'hui ſur ſon honneur; en ſaluant quelqu'un rien n'était plus poli que de s'arracher un cheveux & de le lui préſenter. Cloivis s'aracha un cheveu & le

donna à S. Germier pour lui marquer à quel point il l'honorait. Les Courtisans ou les Singes de Clovis en firent de même, & le vertueux Evêque s'en retourna dans son Diocèse les mains plaines de cheveux, & enchanté de la Cour.

Les Prêtres dans toutes les Nations ont porté des cheveux longs, & se sont distingués par leur chevelure. Rangonis dans son Traité de la *Perruque*, dit que les cornes de Moïse n'étaient autre chose que deux petites touffes de cheveux frisés qui s'élevaient des deux côtés de la tête en la maniere que les portent encore les Prêtres Lydiens. Le Législateur des Hébreux avait pris cette mode des Prêtres Egytiens, parmi lesquels il avait été élevé.

Les poils de la barbe servent de billet & de scrutin aux Magistrats Allemands pour choisir leur Chef. Les Echevin d'Hardenbergen en Westphalie s'assemblent autour d'une table ronde, & cha que Echevin se place de maniere que l'extrémité de sa barbe touche le dessus de la table, au milieu de laquelle on met un poux, que l'on charge de faire le choix du nouveau Chef. Ce petit Electeur, après avoir erré quelque tems, ne manque point de s'arrêter à une des barbes,

& cette barbe dans le moment même devient barbe de Conſul.

Les cheveux ont occaſionné du ſcandale à nos crânes tondus. Nos Prédicateurs & nos Moines ignorans glapiſſent tous les jours en chaire contre la friſure ; à les croire les cheveux des belles Dames ſont les filets du Démon, où les pécheurs s'accrochent. Ah ! filles de Babylone, s'écrient-ils, en s'échauffant un peu trop, vous tortillez vos cheveux, vous les crêpez, vous les *chignonez* ſans ſonger que N. S. a ſouffert mort & paſſion pour votre friſure & le fer à toupet ; ſi vous cherchiez à plaire au Ciel, vous ne tortilleriez point vos cheveux. Laiſſez-les aller leur droit chemin, l'Ecriture le dit, *ambulate in via recta* ſi le Seigneur les a fait droits, *gaudeant benè nati.* Dans ce monde il ne faut point ſe friſer, il faut s'occuper ſans ceſſe du dernier moment de la vie. Dans ce monde, mon Révérend Pere caſuiſte, il faut vivre, être utile à la ſociété : il vaut mieux ajuſter ſes cheveux que d'être craſſeux & ne rien faire comme vous faites dans vos Cloîtres.

MON PELERINAGE.

Ne violons point les droits de l'Hoſpitalité.

J'Avais un voyage à faire en Tourraine: mes finances étaient au niveaux de celles de mes confréres qui barbouillent du papier à Paris. J'avais neuf livres dix ſols & le privilège des Savoyards, de ſuivre de mon pied le carroſſe de Paris à Tours. Je profitai de l'occaſion de la première voiture; je partis à cinq heures du matin; j'arrivai à la dînée à Arpajon, deux heures après la voiture. Je me fixai dans la cuiſine de l'auberge, n'ayant pas le moyen de paſſer dans la chambre à manger. Je trouvais un payſan de la Paroiſſe d'Avon près de Fontainebleau, que les circonſtances légères de ſes fonds obligeaient à l'économie. Pour épargner notre argent nous nous mîmes autour de la même chopine & du même morceau de pain que nous fimes venir à frais communs: nous commençames à jaſer. La table eſt un lien qui ſerre les hommes; & le deſſert, le moment qu'on attend avec impatience pour avoir de l'eſprit ou pour dire des ſottiſes. Nous étions tous deux pleins d'eſprit ce jour-là y a des jours comme ça: je plus à mon compagnon; il

me fit l'honneur de me dire que j'avais l'air d'un honnète homme pour une perſonne de l'écritoire; & le ruſtre achevant de me croire un Clerc de Procureur, me dit : Monſieur, vous paraiſſez entendre la *Chique* ; je vous crois capable de porter le ſac d'un Procureur auſſi proprement qu'un autre. Je ſaluai profondément M. Jacau en lui diſant : vous me faites bien de l'honneur,

Jacau voulait ſe marier, & *Concubinait*, à ce qu'il diſait, le pour & le contre du mariage: ſa converſation m'a paru originale; dut-elle ennuyer le Lecteur, je ſuccombe au plaiſir de la raconter: chamé ſi je puis rendre dans ſon barragoin la force de ſes idées. Voici-à-peu près comme il m'ouvrit ſon cœur.

Je ſuis amoureux de Margau, & Margau eſt amoureuſe de moi; vous voyez bien que je ſommes amoureux l'un & l'autre, que çà nous conduira tout fin près du Sacrement, ſi nous n'allons point tomber dedans. Margau eſt gentille & n'eſt point du taffetas; c'eſt une étoffe moëlleuſe, une fille appétiſſante; chaque fois que je la reluchons, l'iau nous viant à la bouche comme du crachat: cela nous tourmentions bien pis que des couſins. M. notre Curé, révérence parlé, nous a don-

né des remedes, afin que cela ne nous tourmentions pas tant, tant y a que c'eſt de l'onguent miton mitaine ; je diſons bian des *oramus*, & tous ces ingrédiens - là n'empêchions pas les couſins de nous trabucher, cet amour en vérité de Dieu eſt pis qu'un enfar. On dit que pour ça alle bien, il faut prendre du *conjungau.* Je voulons nous marier ; car on dit que le conjungau ſignifie cela ; c'eſt - à - dire que cela nous unit comme dans le ménage, où le conjungau ne va pas trop bian pour l'union ; mais Dame, pour faire le mariage, il faut du pain pour nourrir les amours, or nous avons l'envie de tenir bouchon ; notre future eſt capable de l'achalander ; mais je craignons pour la tate. Jerni nous ſommes délicats là - deſſus plus que les gros Seigneurs qui ne s'embarraſſiont pas de ce qu'il y a au deſſus: deux je craignons le bon Dieu, je ne diſons pas comme ces firloſophes *ſurpra nau nil nau* ; je ne ſavons pas bian vous rendre çà en latin, çà veut dire apparamment que les Seigneurs ſe fichent de l'honneur, & que nous çà nous fait beaucoup : les gros Seigneurs ont du bien, des richeſſes, nous autres je n'ons que l'honneur.

Si

Si note femme prend un bouchon, ceux qui viendront chez nous la trouverons aussi jolie que je la trouvons; car j'ons du goût en fait de cette drogue de biauté, l'un lui prendra la main, l'autre glissera la sienne sous son fichu, l'autre l'embrassera. Dans les commencemens, Margau se tiendra fiare; mais à la fin elle s'ennuiera de se battre; c'est un méchant métier pour une femme de toujours batailler: elle dans son caractere tant d'humilité, qu'à la fin elle cède, fait sa paix avec ceux qui se battent, & voilà tout jute le *hic*, Je voudrions bian savoir, avant de nous encornailler, pourquoi tous les hommes en comptions à toutes les jolies cabaretières, à cause qu'elles vendions chopine. Quand j'allons à Paris, dans la Rue S. Denis, acheter de la sarge; je voyons des Messieurs qui en achetions itou; mais ils ne disions rian à la madame; ils font beaucoup de révérence; & ne passions pas la main sur la gorge de Madame; quoique Madame la marchande la montrions en vente comme sa marchandise. Dites-nous, Monsieur, pourquoi on caresserait note femme à cause qu'elle vendrait chopine auprès d'un grand chemin, & qu'on ne la cajolerait point si elle vandait de la sarge dans la rue S. Denis :

ſi vous répondez bian, je vous promettons un lièvre; je metons quelquefois des colets ſi j'étions attrapé, j'irirons du côté de la Bretaigne dans la galère : car dans un pays où il n'y a point de la République, pour un lièvre de huit ſols, on vous ôtions la liberté à un homme, comme ſi la liberté appartenions à d'autre qu'à lui. Si je prenions un lièvre, entre nous, c'eſt pour nous tirer un petit d'affaires. Les demandeux de Sa Majeſté ont toujours les mains dans nos poches; ſi note bon Roi que j'aimions beaucoup, avait note argent dans ſa bourſe, je ne ſerions point fâché; mais note bon Roi a autour de lui tant de fripons & de Farmiers Généraux, que çà fait honte.

La queſtion de Jacau m'a paru curieuſe ; elle attaquait l'uſage indécent d'en conter aux femmes, L'état de ces femmes attachées à l'hoſpitalité, était ſacré pour les Anciens. Nous reſpectons un marchand, nous avons du mépris pour un aubergiſte qui pour un intérêt modique, tient une grande maiſon garnie de lits commodes ; fait des proviſions qui ſe gâtent ſouvent, & ſe prive quelquefois de ſon diner pour des hôtes qui lui ſurviennent. Le repos de l'aubergiſte eſt interrompu; chaque jour il obéit avec com-

plaiſance aux caprices d'un hôte incommode, lui rend des ſervices; pluſieurs en ont reçu de très eſſentiels. Des gens ſi néceſſaires méritent-ils que l'on inſulte leurs femmes? nous eſt-il permis de corrompre leurs filles ou leur ſervantes? Un jeune Français, avec la confiance de ſa figure & l'étourderie de la Nation, deſcend-il dans une auberge, il commence par tenir des propos aux filles, les embarraſſe dans le ſervice qu'elles lui rendent. Cet homme inſolent dans un cabaret, ſera reſpectueux dans la rue S. Denis, vis-à-vis d'une marchande à qui il donne plus d'argent, & qui a moins de peine à le gagner. Il éveillera toute une auberge, à minuit, & n'oſerait éveiller la moindre petite marchande à cinq heures du matin, dans la rue S. Denis. pour lui montrer ſon échantillon.

Ce déſordre vient de l'idée du mépris ſtupide que nous faiſons d'un homme utile à la ſociété: il eſt bas de profiter de la circontance de ſon état pour violer chez lui les droit de l'hoſpitalité. Si les femmes d'auberge ſont faites à ce ſtyle, pourquoi donc nos étourdis ſont-ils encore aſſez ſots d'en conter à ces ſortes de femmes? Quel cas une fille fera-t elle d'un homme qu'elle n'a jamais vu, qu'elle ne

voit qu'un moment & qu'elle ne verra peut-être de la vie? que nos agréables s'imaginent que leur figure, leurs propos ne font pas plus d'impreſſion ſur le cœur de ces ſortes de femmes, que le bruit des voitures qui deſcendent à leur porte.

Je conſeillai à mon compagnon de voyage de ſe marier; je l'aſſurai que le mariage tuait les couſins; qu'il pouvait arborer ſon bouchont, compter ſur la fidélité de ſa femme, s'il continuait à l'eſtimer autant qu'il avait fait dans la durée de ſes amours. C'eſt toujours la faute des hommes, lui dis-je, mon ami, qui occaſionne le déſordre des femmes: ſi vous oubliez d'avoir de bonnes façons pour la ménagère, Margau fera des confidences aux chalans de ſon bouchon; elle trouvera des ames ſenſibles à ſes peines: les conſolateurs ſont à craindre; & lorſqu'une femme a confié ſes chagrins à un homme aimable, elle lui confie bientôt le reſte; c'eſt alors que la tête fait mal, & que le *ſupra nau* touche un mari ſenſible. Le cocher annonça, à grands coups de fouet, qu'on allait partir: pour jouïr de mon privilège j'embraſſai Jacau, & je ſuivis le carroſſe

LE BREVIAIRE ROMAIN.

Des marchands pour les vendre, & des sots pour les lire.

Le Bréviaire Romain, disait M. Guérin, Curé de Chateaubriant en Bretagne, est un meuble Ecclésiastique que la plûpart des gens de ma robe portent sans le dire. Si ma gouvernante qui est une dévote du tiers-ordre de S. François, ne m'avertissait d'en réciter quelques bribbes, cela s'oublierait comme autre chose. Le Bréviaire est un recueil de Contes de ma mère l'Oye, de peaux d'ânes, & digne de toute correction. Le combat héroïque que les Chevaliers Morabiques & Romain ont donné à son occasion, & la confimation du feu n'ont point augmenté son mérite, ni empêché l'usage d'un livre aussi ignorant.

L'*Ave Maria* est une des premiéres prières du Bréviaire; elle renferme deux parties L'usage de réciter la première, dit le P. Mabillon, n'eut point lieu avant l'onzième siècle. La seconde partie qui commence par ces mots, *Sancta Maria*, &c. était inconnue avant l'an 1500. C'est une addition qu'on a faite à la Salutation Angéque qui finissait par ces paroles:

Benedictus fructus ventris tui. Amen. Ave Maria eſt un cri de guerre, ou le mot du guet chez les Nonnes. Lorſqu'on ſonne à la grille, une Tourrière vous dit d'un air niais, *Ave Maria.* Ceux qui ſavent le bon ton des Nonnes répondent *gratia plena* Ce compliment eſt un peu bête. Il annonce la petiteſſe des génies renfermés dans le Cloître, où l'eſprit toujours replié ſur lui-même ne peut apprendre ou retenir que de petites choſes, ou des *Ave Maria.*

Le *Credo* appellé le Symbole des Apôtres, comme ſi les Apôtres avaient compoſé un Symbole, marche après *l'Ave Maria* cette formule eſt, dit on, un précis de la doctrine des Apôtres; mais les Diſciples de Jeſus n'ont point fait de Symbole; s'ils avaient eu une Formule de Foi, nous l'euſſions exactement conſervée. L'ancien Symbole de Rome était différent de celui d'aujourd'hui; dans ce vieux Symbole Romain, & dans celui d'Aquilée, & dans l'Oriental, la vie éternelle ne ſe trouve point à la fin. On ne penſe point d'abord à tout: le tems perfectionne toutes choſes; & les choſes de ce monde ſont ſujettes aux variations. Le Symbole des Philoſophes, qui n'a jamais changé, eſt chargé de peu d'articles. Je crois en Dieu; j'aime mon

prochain : ce Symbole eſt court, mais il eſt bon.

Les Hymnes du Bréviaire, plates comme l'épée de la pucelle d'Orléans, ne ſont propres qu'à chanter le Dieu Vulcain. L'Hymne de l'Avent fait pitié; la ſeconde ſtrophe eſt inintelligible; il faudrait un Magicien pour l'expliquer : que veulent dire ces mots ?

Qui condolens interitu
Mortis periæ ſeculum.

Que ſignifie *interitus mortis ?* Fiat lux. La ſtrophe ſuivante renferme un ſens qui bleſſe l'honnêteté, dit un Auteur.

Vergente mundi veſpere.
Uti ſponſus de Thalamo.
Egreſſus honeſtiſſimâ
Verginis matris clauſulâ.

L'Hymne que l'on chante dans le tems Paſchal, qui commence par ces mots, *Ad cœnam agni providi*, eſt depuis le commencement juſqu'à la fin, chef d'œuvre de galimathias. Les deux premiers ſtrophes n'ont ni bon ſens, ni conſtruction. Celle du commun des Confeſſeur a l'air d'un extrait du *Gradus ad Parnaſſum.* Cette rapſodie d'épithètes *pius*, *caſtus*,

quietus, *prudens*, donne une grande idée des Poëtes Ecclésiastique & de l'ignorance des Rubricaires.

L'Hymne du *Vexilla regis* est contre la vérité; ces paroles fabuleuses en sont les preuves.

Impleta sunt quæ concinit
David fideli carmine,
Dicens in nationibus.
Regnavit à ligno Deus.

L'Eglise, en chantant cette strophe, donne le mauvais exemple aux Hérétiques & aux Berruyer d'altérer l'Ecriture. David n'a jamais dit, *à ligno Deus*; mais il a bien dit, *Dominus regnavit*, *decorem induit*; ainsi l'Eglise a tort de mentir. Dans la Prose de la Messe de *Requiem*, elle donne encore un souflet au Prophète Royal, quand elle chante *Teste David cum Sibillâ*. Les Sibilles n'ont jamais parlé de J. C. Cette croyance stupide des premiers Chrétiens est le triomphe de l'ignorance. Ces vierges, forcées de l'être, auraient donc eu des nocions plus claires de Jesus que les Prophetes. Dieu, disent ces Peres, a inspiré les Vestales; Dieu parlait donc par la bouche des Prêtresses du Démon? Ces filles avaient donc lu l'Ecriture &

l'expliquaient mieux que les Peres ; & leurs révélations se trouvaient dans les livres de l'aveuglement & de la superstition ; les Peres admiraient & prêchaient ces ouvrages ; cela n'est point étonnant, puisqu'ils appliquaient à J. C. l'Eglogue de Virgile à Pollion.

Pour chanter des Hymnes au Seigneur, il faut qu'elles soient bien faites. La belle Poésie doit être consacrée au Culte Divin ; il ne faut pas que les dévots nous disent que le zele suffit pour plaire au Seigneur ; ce n'est point par la stupidité qu'on plaît à Dieu ; l'horreur naturelle qu'il nous inspire pour la sottise, est une preuve qu'il n'aime point les sots ; parce que les sots ne lui ressemblent point & ne ressemblent à rien. Lorsqu'on ne sait pas faire de beaux vers, on doit se contenter de prose. Les Pseaumes, pour de la vieille prose, ne sont pas si vilains ; il y en a quelques-uns où l'on trouve de bonnes choses & des choses plaisantes.

Le Bréviaire a un mot chéri, nommé *Alleluia*, qui signifie *Blictri*, *Cacouaco*, *Barcochicopa* dont on fait un cas admirable. Ce mot orne prodigieusement les Bréviaires, les Antiphonaires & les Missels, dans le tems de Pâques ; dès la veille de ce jour, on le met à toute sausse, il

ſemble que le Monde Chrétien, enthou-ſiaſmé de manger un morceau de rôti, extravague. Le Premier *Alleluia* du ſamedi ſaint réjouit les Curés & leurs ſervantes. Le lendemain le vieux morceau de lard flanqué de gros pois doit décorer la table du Paſteur. M. le Curé mangera le ſoir des œufs durs dans la ſalade; ces œufs lui occaſionneront des rapports dont Margot ſe ſentira; cela met la joie dans la famille.

L'Office du Dimanche, à *Laudes*, eſt orné de la ſimmétrie de neuf *Alleluia* qui repréſentent l'image d'un jeu de quilles: cela eſt bien imaginé. Le Jeu de quille eſt fort divertiſſant. Les ſervantes des Curés & les jeunes filles jouent aux quilles dans les Pays-Bas, dans la Picardie, & le ſavant Pays de l'Oiſe.

L'*Alleluia*, pour obéir à la Rubrique, termine comme il peut dans le tems de Pâques, les antiennes & les verſets du Bréviaire. Les beaux Génies *rubricaire* les ont placés à tort & à travers le plus pitoyament qu'il ſoit poſſible; en voici quelques uns: *Mitte in dexteram navigii & invenietis* Alleluia: jettez vos filets du côté droit de la barque, & vous prendre *Alleluia*. Ne ſemble-t-il pas qu'*Alleluia* ſoit un Saumon frai?... *& ceperunt*

Alleluia, ils ont pris *Alleluia* : pour le coup *Alleluia* eſt pris. Cela ne ſemble-t-il pas annoncer une bonne priſe, cependant *Alleluia* n'eſt que du vent.

Le Samedi avant la Septuageſime, on chante aux Vêpres après le *Benedicamus Domino* & le *Deo gratias*, deux *Alleluia*, Cette cérémonie annonce, dit-on aux fidèles croyans qu'on ne parlera plus d'*Alleluia* juſqu'aux Pâques. Dans certain Chapitre, quatre Enfans de Chœur ſortent de l'Egliſe, portant ſur les épaules une corporance couverte d'une poêle noire, & vont enterrer au bruit des cloches le pauvre défunt *Alleluia* ; dans d'autres, un Enfant de Chœur prend une toupie, autour de laquelle eſt écrit en lettres d'or *Alleluia*, & la chaſſe du Chœur à coups de fouët. Cette dernier Rubrique eſt inſolente, c'eſt manquer furieuſement de reſpect à l'*Alleluia* ; mais les Rubriques manquent bien ſouvent au bon ſens.

Dans le Chapitre de Verdun, en place du *Benédicamus Domino*, la veille de la Septuagéſime, deux chantres entonnent *Vade vias tuas Alleluia Alleluia*: le Chœur répond, *noli reverti niſi Poſt Paſcha Alleluia Alleluia* : cela veut dire, en bon français & dans le vrai ſens de la Rubrique, Allez vous-en faire ſucre *Al-*

leluia ; ne revenez chez nous qu'aux Pâques *Alleluia.*

Nos pere, ces gens du bon temps, qui avaient beaucoup de Religion, parce qu'ils n'avaient pas de ſens commun, étaient atachés à ces petites misères, ils les regardaient comme des choſes eſſentielles à leur ſalut. Dans le Diocèſe d'Auche, à l'introït de la meſſe des épouſailles, l'*Alleluia* était placé à ravir. Voici ce célèbre introït: *Gaudebit ſponſus ſupér ſponſam & in medio erit Alleluia.* L'époux ſe réjouira ſur ſon épouſe & *Alleluia* ſera au milieu. Un *Alleluia* auſſi bien placé devait faire venir la ſalive à la bouche des filles ou tout au moins les faire rire. Nos peres étaient des enfans, leurs Docteurs des ſots qui les amuſaient avec des *Alleluia.* La fureur de mettre des *Alleluia* par-tout, donna l'idée aux Rubricaires d'en fourer dans les cérémonies funébres. S. Jérôme qui eut plus de réputation que d'habileté aſſure qu'on chantait *Alleluia* aux enterremens à Rome.

Le Bréviaire eſt rempli d'Antiennes tirées de l'Ecriture qu'on a rendus ridicules en les appropriant aux vertus des Saints qu'on n'a jamais connus parfaitement. Celles de Ste. Agnès préſentent à l'imagination un tableau indécent, voici l'i-

mage. *Ingressa Agnes turpitudinis locum Angelum Domini præparatum invenit*. Agnès étant entrée dans un lieu de débauche, trouva l'Ange du Seigneur tout préparé. Ste. Agathe crie à chaque Antienne de sa fète après ses tetons. Ces Antiennes sont si impertinentes que la décence m'empêche de les traduire.

Le concours des Antiennes avec les Pseaumes occasionnent quelquefois des équivoques divertissantes. Au chœur des Chanoinesses de Nivelle, Chapitre célèbre où les Chanoines chantent dans le même chœur avec les Nonnes, un chantre vint annoncer un jour de sémi-double cette Antienne *Quæ est ista? Qui est celle-là?* La Chanoinesse entonna dans l'instant le Pseaume *Domine probasti me, & cognovisti me. Monsieur, vous me connaissez, vous m'avez éprouvée.* Dans un Couvent de Nonnes une Religieuse entonnant cette Antienne, *Ecce concipies & paries : voilà que vous concevrez & que vous enfanterez*; l'autre lui répondit : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : Je suit réjouïe de ce qu'on vient de me dire.* Si ces Antiennes sont arrangées pour faire rire, cela est bien; mais l'on ne va point à

l'Opéra (*a*) des ſervantes pour y rire.

Les Homélies des Peres que les dévots regardent comme les oracles du Chriſtianiſme, ſurchargent le Bréviaire, & rendent ce livre encore plus mauvais : dans le choix de ces homélies, il ſembles qu'on ait cherché à choquer la raiſon & le ſavoir; les perſonnes un peu lettrées ne peuvent ſupporter la plupart des mauvais raiſonnemens qu'on trouve dans ces ouvrages; un ſeul morceau que je prends au haſard dans la foule, fera juger de la platitude des autres.

Dans l'Avent on aſſure que Jeſus devant naître d'une Vierge, elle fut mariée à Joſeph, pour cacher au Démon ſa groſſeſſe & la naiſſance du fils de Dieu. Dans ce raiſonnement on fait deux injures à Dieu, on le rend auſſi petit que les peres, en lui prètant une ſi affreuſe conduite.

Le Prophête qui avait annoncé le Meſſie dit expreſſément qu'il naîtra d'une Vierge : c'était un caractère qui devait marquer plus ſingulièrement ſa naiſſance & ſa miſſion. Or ſi le Diable qui a tant de

(*a*) Les gens de la Cour & les honnêtes gens appellent les Vêpres de ce nom.

pouvoir, & pour qui Dieu prend tant de précaution, ne pouvait deviner que Jésus était le Messie, les Juifs pouvaient-ils le reconnaître, dit un Anglais dans le fils de Marie, qu'ils savaient être l'épouse l'égitime de Joseph.

Un peuple qui avait la stérilité en horreur, allait-il s'imaginer que Joseph vivant avec Marie, se privait des douceurs du mariage? Cette conduite rendait les prophéties obscures: le Diable n'y voyait goutte, à la vérité; mais les Juifs moins fins que le Diable, y voyaient-ils plus clair? Quelle faiblesse & quelle ignorance à S. Ignace Martyr, de croire que Dieu ait des ménagemens pour un Ange rebelle, & que ces ménagemens soien fait exprès pour jeter l'aveuglement dans un peuple que le Rédempteur venait éclairer. Quand les peres disent des sottises, il faut les laisser pourrir dans leurs livres, & ne point s'aviser de les chanter sur les lutrins.

La petitesse du génie Rubricaire paraît dans tout son éclat dans la semaine Sainte. Le samedi le Diacre vêtu de blanc, vient offrir un Sacrifice Judaïque au Législateur qui a aboli les Cérémonies de Moïse. Ce Prêtre présente une chandelle en chantant dans un latin fort plat, la plus stu-

pide de toutes les prieres. La voici. "Reçois, ô pere Eternel, *le Sacrifice du soir*, „ ce cierge l'ouvrage des mouches ; mais „ déjà nous reconnaissons les louanges de „ cette collonne que le feu brillant allume en l'honneur de Dieu, lequel „ combien qu'il soit divisé en parties, „ ne reconnaît point le détriment de la „ lumière empruntée. Car il est nourri „ par des cires liquides, lesquelles la „ mere Abeille a produites en la substance „ de ce flambeau précieux. O ! vraiment „ heureuse nuit ! qui a dépouillé les Egyptiens & enrichi les Hébreux ! Nous te „ prions, Seigneur. que ce cierge se mêle „ aux lumières du Firmament, que Lucifer matinal, ce Lucifer, dis-je, qui „ ne se découche point „ Quel galimathias, que de paroles & de notes de plain chant perdus ! Cette prière fait pitié & cette cérémonie est bien puérile. Faisons-en l'analyse.

Que veut dire le Diacre avec ces paroles? *Nous reconnaissons les louanges de cette colonne ?* -- Il entend sans doute celle qui guida le peuple d'Israël dans le désert. Cette colonne, si l'on croit les savans, n'était ni miraculeuse ni extraordinaire : on peut démonter par les meilleurs auteurs anciens & modernes, que ce fut

toujours la coutume dans ces ſortes de déſerts de ſe ſervir de feu pour diriger la marche des armées ou des multitudes, en les faiſant porter devant elles ; de manière que la troupe en pût voir la fumée pendant le jour & la flamme pendant la nuit ; il eſt probable que celui qui a eu direction de ce feu dans le déſert, étoit Hobab, beau-pere de Moïſe ; c'eſt ce qu'on peut prouver par les verſets 26 & 30 du X Chapitre des Nombres & par pluſieurs autres paſſages de l'Ecriture. L'homme ſage ne doit jamais recourir au miracle, quand les choſes peuvent ſe faire naturellement. Dieu ne prodigue point les miracles comme les dévots ſe l'imaginent. La Nature les a en horreur, & le maître de la Nature en fait très-rarement.

Quelle fureur de trouver admirable que les Juifs toujours fripons aient volé les Egyptiens ? Pourquoi rappeller ce larcin, chanter la gloire de ce vol au Dieu de toute juſtice. La raiſon, la Religion ne peuvent croire que Dieu ait ordonné aux Hébreux de voler] l'Egypte. Dieu ne peut, ſans choquer ſa ſainteté, commander le vol ni donner la moindre idée de ce crime. Les gens fourrés d'argumens, auront beau dire : Dieu eſt le maître de nos biens, il pouvait donner

les richeſſes de Memphis aux enfans de Jacob. On convient avec les Docteurs, que Dieu le pouvait ; mais un Etre auſſi parfait, auſſi ſaint, n'en fera rien. Il avait des moyens d'enrichir Iſraël, d'appauvrir ſes ennemis, ſans recourir au crime. Moïſe, en qualité de législateur d'un peuple à qui il voulait permettre l'uſure, pouvait leur commander le larcin, & cela pour leur donner l'eſprit de rapine néceſſaire pour voler & conquérir les Chananéens. Ce vol qui fut l'ouvrage de la politique de Moïſe, a été mis dans les décrets de Dieu par nos Docteurs & nos Rubricaires ignorans.

Le Diacre continue ſon *exlutet*, & termine cette belle oraiſon en s'écriant au ſujet de la déſobéiſſance d'Adam : *ô Felix culpa! quæ meruit habere magnum ac tantum Mediatorem, ô neceſſarium Adæ peccatum!* ô crime heureux ! qui a mérité un ſi grand Médiateur; ô péché néceſſaire d'Adam ! Dans ces expreſſions l'Egliſe dit une ſottiſe à Dieu : il fallait ſelon les Rubricaires que le péché d'Adam fût néceſſaire pour un plus grand bien : c'eſt faire dépendre Dieu, dit un auteur anglais, d'autre choſe que de lui-même ; puiſque la faute d'Adam a mérité un ſi grand Rédempteur, Dieu a donc remé-

dié à la Nature, Dieu avait donc mal fait la Nature!, puisqu'il fallait des remèdes : les Rubricaires, les Docteurs, les Casuistes *réservés* ne raisonnent point ; voilà pourquoi ils sont si amis des petites choses, si ennemis des grandes, de la vérité & des Philosophes.

La Bénédiction des fonts Baptismaux est aussi ridicule & aussi inutile que loblation du cierge. Dieu a dit Baptisez les hommes avec de l'eau, les Apôtres conferaient ce Sacrement avec celle qu'ils trouvaient sous leurs mains : ils ne mettaient ni crême ni fromage dans cet élément crainte d'altérer sa nature. Les Rubricaires qui ne suivent point la Nature, les Apôtres, ni le bon sens vont toujours leur train, & pour offenser les traditions & les usages, ils ont tout changé. Le prêtre crie auprès des fonts baptismaux, à l'eau qui est devant lui *je te bénis par le Dieu qui ta séparée du sec :* il soufle sur l'eau, y trempe un bout de cierge & semble faire de la magie, ces cérémonies furent sans doute imaginées par quelques profanes qui voulaient se moquer de Dieu.

Dans la Kyrielle des oraisons de ce jour, l'Eglise chante la dispersion des Juifs, comme une preuve victorieuse de sa vocation ; ce triomphe ne paraît pas si grand

aux vrais Enfans d'Iraël. L'unité de Foi de ce peuple difperfé leur fait honneur: la variété des climats n'a jamais altéré la pureté de leur culte, cette fermeté inébranlable dans leur Religion parait un figne vifible, un miracle perpétuel de la vérité de leur loi. La confufion, le défordre, le fchifme & les changemens font le partage des inventions humaines, les Juifs pourraient répondre à nos docteurs: Nous fommes difperfés dans toutes les nations par un effet admirable de la bonté de Dieu, pour précher fa loi à tous hommes. Vous autres qui ne voyez pas le doigt de Dieu dans notre difperfion, vous prenez pour un châtiment ce que nous regardons comme une bénédiction; le ciel n'attache pas fes graces aux murs de Jérufalem; confondu avec les nations, fa main puiffante a toujours confervé fon peuple chéri des erreurs de l'étranger; fi nous étions fans culte, fans Religion vous pourriez dire que nous fommes punis & rejetés de Dieu; mais nous confervons encore la morale & la Religion qu'il donna lui-même à Moïfe.

Hélas! quel blafphême dirait un Docteur de Sorbone; Juifs aveugles, ignorez-vous que Jefus après fa réfurrection, ouvrit l'efprit à fes Apôtres, pour leur

donner la clef & l'intelligence de vos Ecritures & de vos Prophéties. Vous déraisonnez, M. le Docteur, dirait le Juif; s'il fallait un tel miracle pour entendre les Prophéties, elles n'étaient donc pas bien claires ou d'aucune utilité. Puisque la raison naturelle ne pouvait les comprendre, pourquoi nous faites-vous un crime de ne les pas entendre: nous avouons que nous sommes comme vos Apôtres, des cœurs durs, des esprits bornés & tardifs à croire.

Le Bréviaire a une Hymne appellée *Te Deum* qu'on trouve belle à cause qu'il y a beaucoup de mots; c'est une très-bonne chose de rendre des graces à Dieu: mais c'est une sottise de le remercier d'avoir égorgé trente mille hommes faits à son image. Lorsque les Espagnols qui sont des Freres Romains ont massacré dix mille Savoyards Romains, le S. Pere accorde des indulgences plénières à ceux qui ont assisté au *Te Deum* des Espagnols: quand les Savoyards ont égorgé les Espagnols, les mêmes indulgencee passent au camp ennemi. L'Etre Divin au nom duquel les indulgences sont données, doit trouver le distributeur ridicule, parce que la raison le trouve ridicule. Un Capucin endosse-t-il le sale habit de François d'Af-

ſiſe, les cordons bleus, les grandes cordes de l'Ordre Séraphique chantent le *Te Deum.* Comme ſi un mortel vêtu d'un méchant habit de bure faiſait beaucoup d'honneur à Dieu le Pere tout-puiſſant.

Les œuvres des Peres de l'Egliſe ont ſervi à groſſir le Bréviaire. Ces hommes qu'on croyait rempli de lumières de l'Eſprit Saint n'ont point marqué dans leurs ouvrages ce caractère d'inſpiration. On n'y diſtingue aucune connaiſſance ſupérieure à celles des hommes ordinaire, la plupart écrivent pitoyablement & preſque tous ont dérogé aux lumières du ſens commun. Un homme qui déraiſonne ne peut avoir le S. Eſprit, parce que le S. Eſprit ne déraiſonne point. Sans chercher à flétrir la mémoire de ces grands hommes, il ſuffira de faire un précis des erreurs & des blaſphêmes qu'ils nous ont laiſſés dans leurs écrit, pour nous garantir des pièges que l'authenticité & leur crédit leur ont donné depuis longtems.

S. Auguſtin avait de l'eſprit, mais il n'avait pas, dit Scaliger, les talens convenables à un interprète de l'Ecriture, ce pere nous a laiſſé mille erreurs dans ſes écrits. Cette lumière de l'Egliſe nous fait rire encore aujourd'hui parce qu'il riait des antipodes & des connaiſſances phyſi-

ques. St. Auguftin était Calvinifte & Janféniste dans toute la force des mots. Ce S. Pere ne croyait pas aux chimères de Rome ni aux Limbes, il difait avec raifon que le monde avait été créé dans un inftant, & non pas en fix jours comme le croyait Moïfe, il condamnait les images & les reliques, il n'attribuait point à Pierre, le *fuper hanc petram*, encore moins au Pape, mais à la Foi. St. Juftin Martyr, & Clément d'Alexandrie, on dit que Dieu avait donné aux Païens le foleil, la lune & les aftres, pour les adorer, afin que par l'adoration des aftres, ils allaffent à lui. Juftin a cru que les ames des peres de l'ancien Teftament étaient en la puiffance du Diable; que la gloire du pere était plus grande que celle du Fils; que J. C. en tant qui Dieu n'était point de la même nature du Pere; que les Chrétiens pafferont mille ans à Jérufalem. S. Clément prétend que les Grecs ont été juftifiés avant la loi, par la Philofophie, que Dieu eft corporel; que les ames ont des corps; que J. C. eft defcendu aux Enfers pour prêcher aux Gentils; que les femmes doivent être en commun parmi les fidèles. S. Irenée dit qu'on boira d'excellent vin dans le Paradis. La defcription qu'il fait de ce féjour eft celle du Paradis de Mahomet. S. Cyprien a

ſoutenu que les Hérétiques devaient être rebaptiſés ; il appelle le Pape l'Horacle des Herétiques. S. Athanaſe aſſure que lorſque J. C. était ſur la Croix & s'écriait: *mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* c'était une fineſſe de Jeſus pour faire accourir le Diable à lui, & le combattre de ſa Croix. Gregoire de Nazianze condamne les ſecondes noces, rejette tous les Conciles, proteſte qu'il n'y en a pas un bon, & conclut qu'ils n'ont produit aucun bien. S. Baſile ne diſtingue pas les péchés mortels des véniels ; il les trouve égaux ; il permet aux hommes la fornication, crainte qu'ils ne faſſent un plus grand mal. S. Hilaire aſſure que J. C. n'a ſouffert aucune douleur à ſa mort. S. Ambroiſe dit que les Apôtres ſeront purgés de leurs péchés au jour du jugement, que tous les hommes ne reſſuſciteront point en même tems ; que ceux qui auront péché plus que les autres, ne reſſuſciteront qu'après les autres, & ne profiteront que très-tard du feu du jugement dernier. S. Jean Chriſoſtome dit qu'on ne baptiſe point les enfans pour la rémiſſion du péché originel, mais pour ajouter à leur ſainteté ; que les ames des Saints n'ont point encore reçu leur ſalaire, qu'elles n'iront au ciel qu'après la réſurrection.

rection. S. Théodoret dit que l'Antéchrist sera un Diable revêtu d'une chair humaine ; il assure que la loi ne défend pas les mauvaises pensées, ni les desirs criminels ; & la femme, selon lui, n'a pas été créée à l'image de Dieu. Grégoire de Nice soutient que les ames ne peuvent être tourmentées sans les corps. Epiphanius croyait que Dieu avait une forme humaine ; il traite de superstition le culte à la Ste. Vierge ; il le prouve en disant que si l'Apôtre défend d'adorer les Anges, il défend bien davantage d'adorer celle qui fut engendrée d'Anne ; il déchirait par-tout les images de Marie & des Saints. Cassien loue l'hypocrisie & le mensonge, quand ils profitent au salut du prochain. St. Jérome condamne l'Histoire de Susanne, de Judith, de Tobie, des Machabées : il assure que S. Paul a donné de mauvais préceptes en permettant au veuves de se remarier ; que l'orgueil est venu de l'Eglise de Rome. Lactance dit que Dieu a partagé le Monde à l'amiable entre lui & le Diable ; Dieu s'est conservé l'Orient & a laissé l'Occident au Démon. Arnobe assure que les ames des méchans sont mortelles.

Par ce leger extrait des erreurs des pères, on peut conclure que ces saints per-

ſonnages n'étaient pas au deſſus de l'Ecriture, comme les papes l'ont prétendu. Si quelqu'un s'aviſait de prêcher une pareille doctrine, l'Auteur, orné d'un *Sambenito*, ſerait rôti à la plus grande gloire de Dieu.

Le Miſſel, le pendant du Bréviaire, eſt auſſi chargé de ridicules & d'âneries. Dans celui imprimé à Veniſe en 1515. On lit à l'article du mois de Janvier, qu'il doit être conſacré à la joie & aux feſtins: en Mars, qu'il faut acheter des bœufs & faire couvrir les jumens. Dans le miſſel de Clugny, en 1152 & 1550, on eut grand ſoin de placer les jours périlleux de chaque mois, comme ſi les jours étaient plus dangereux les uns que les autres. Dans celui des Mathurins, on avertit au mois de Mai de faire ſaigner les ânes, ſans doute que ces moines qui ſont les frères aux ânes, ſe faiſaient ſaigner de compagnie avec leurs camarades. Au mois d'Août les mêmes rubriques avertiſſent qu'il ne faut pas rendre le devoir fréquemment à ſa femme, à cauſe de la trop grande diſſipation des humeurs. Voilà de très-belles choſes pour figurer à la tête des miſſels & des bréviaires. Ces deux ouvrages ſont un azyle d'âneries & de ſottiſes: les gens d'Egliſe qui

ne le disent point font mieux que ceux qui le disent,

CONCLUSION.

O sages Français ! ô Nation admirable ; peuple charmant, fait pour enseigner les hommes, serez-vous toujours Egyptiens ! croirez-vous éternellement que les oignons sont vos Dieux ; La Divinité peut-elle se changer en oignon ? Un soldat Romain fut écorché vif par les Egyptiens, pour avoir donné des coups de fouet à un chat ; vous avez répandu le sang de vos frères, vos Docteurs voudraient voir couler encore celui de vos philosophes, parce qu'ils veulent vous éclairer. Hélas ! songez à la journée de S. Barthelemi ; vous avez massacré vos concitoyens à cause qu'ils vous disaient que c'était une platitude de mettre sur vos autels le chien de S. Roch & le cochon de S. Antoine.

LES ENFANS.

En vérité, je vous le dis ; si vous ne devenez semblables à ces enfans vous n'entrerez pas dans le Royaume de mon Père.

QUe cet Oracle de vérité est consolant pour la France ! Nos Docteurs

de Sorbonne, nos vicaires de Paroiſſe, nos Caſuiſtes, les vieillards de Jéruſalem, les grands hommes de Béthanie, le déraiſonnable Abraham Chaumeix, ce bon homme de l'Apocalypſe, le père Berthier, le Scorpion de la Vallée de Joſaphat; enfin tous les hommes mûrs & formés dans la maturité dont parle l'Apôtre, crient dans les carrefours, ſur les toits: *Abomination de la déſolation*; il n'y a plus de Religion en France: il a paru un livre excellent intitulé De l'Eſprit des Loix: M. de Voltaire ne ceſſe de produire des Ouvrages immortels; Diderot d'Alembert ont donné l'Encyclopédie, livre abominable, qui ne vaut point le Buſembaum & le mauvais mandement de M. l'Archevêque de Paris ſur le livre de l'Eſprit.

Quel tems ont choiſi ces vieillards pour aboïer après nous? Les Français n'ont jamais été plus dignes du Royaume du Père céleſte que dans ce ſiclès. Ce ſiècle n'eſt-il point celui de puérilité; n'avons nous pas dévoré les Bagatelles morales, les petits Contes du petit, petit, petit Marmontel: n'avons nous point admiré avec conſtance les Tableaux à la Silhouette; ne nous ſommes nous point laiſſé attraper comme des innocens par un fripon, nommé l'Abbé de la Coſte, qui nous a

donné pour notre argent des leçons de Géographie, les meilleures possibles? Nos Magistrats ont fait danser Pantin, nous avons couru comme des étourdis dans la rue Quinquampoix, & chez Ramponneau; ces puérilités ne nous ont-elles point rendu dignes du royaume du Père céleste.

Nos Pères s'égorgeaient pour leurs docteurs, leurs Casuistes & des argumens qu'ils n'entendaient pas. Nous qui sommes des jeunes gens, nous avons méprisé les querelles scholastiques, chansonné Clément, Quesnel & la Bulle: les Tuteurs de nos Rois, qui sont des enfans sages ont imposé silence aux vieillards radoteurs, ont anéanti la mauvaise compagnie de Jesus que nos Pères, qui aimaient la mauvaise compagnie, ont admiré si long-tems. Nos aieux, ces hommes faits ont invoqué S. Jaques Clément. Leurs Directeurs l'ont préconisé & mis dans le Ciel. Nos péres se passionnaient, se battaient pour les Guises & les Mayennes, s'amusaient à des Saint Barthelemi; tout cela n'était point des jeux d'enfans: nous autres, jeunes gens nous aimons notre bon Roi; nous avons ri de M. Silhouette, nous nous sommes passionnés pour des bouffons, nous avons pendu

Jean Jacques en effigie ſur la toile de l'Opéra, cela eſt bien de notre age.

La vérité, diſent les vieux livres, eſt dans la bouche des enfans; ſi la vérité eſt dans notre bouche, elle ne peut être dans celle des vieillards, car la vérité n'eſt point double. Nos pères ſe ſaoulaient comme des fiacres, leurs enfans ne s'enyvrent point. Nos pères juraient, blaſphemaient, prenaient Dieu de cent côtés. Un vieux Baron n'aſſurait ſa tendreſſe à ſa Baronne qu'en lui diſant: Jerni Dieu, Madame, *je* vous adore; que la double peſte m'étouffe, que les Saints, que les cinq cens mille Diables & dix-ſept cens millions de poils m'étrangle à la fois, ſi je ne reſte fidèle à vos charmes. Les enfans ne mêlent plus le nom de Dieu à leurs ſottiſes. Les Rois feraient bien d'ôter la croix de leurs drapeaux, parce que Dieu ne ſe mêle point de leurs querelles, quoiqu'en diſent les ſaints mandemens de nos vieillards les Archevêques.

Nos péres ſe confeſſaient, communiaient avant que de ſe battre. L'Egliſe remplie de charité, avait une meſſe & des Oraiſons pour le duel. La Cour de M. l'Archevêque était le théatre des Champions. Sa Grandeur, & ſes grands-Vicai-

res les témoins des Héros & les Juges des coups. Les enfans ne sont point assez indécent de choisir pour parrain de leur combat singulier M. de Baumont ou l'Abbé de Griselle. Nos pères se battaient pour leurs putain, & pour leurs moines. L'homicide venait offrir d'une main meurtriere son épée sanglante au Dieu des miséricordes; nous autres nous ne portons point sur son autel les instrumens de notre rage.

Les prédicateurs de nos péres disaient de grosses bétises en chaire. Un docteurs de la maison de Sorbonne, Curé de Paris, prèchant le lendemain de l'abjuration de notre grand Roi Henri IV, disait en appellant son chien: *Mon chien, ne fus-tu pas à la messe dimanche dernier? bien fait à toi: approche, qu'on te donne une couronne.* Un autre docteur de la même faculté disait en chaire: Mes frères vous n'avez point de Religion, vous n'apprenez que des fadaises à vos perroquets, vous feriez mieux de leur apprendre le *De profundis*, cela servirait au moins au soulagement des trépassés. Les enfans prèchent bien mieux. M. l'Abbé de la Tour du Pin, qui est un enfant mignon, nous prèche des jolies choses: le petit bavard de P. de la Neuville est un joli garçon qui a pensé con-

vertir avec des mots Verſailles & la Capitale. L'ami Pompignan eſt tout charmant: cet enfant fait des diſcours Académiques que le Roi lit, à ce qu'il fait mettre dans les affiches pour la Province & dans les Gazettes de Montauban.

Les anciens Prélats reſtaient dans leur Diocèſe, s'amuſaient avec de vieux Prêtres & des Janſéniſtes à faire des rubriques. Les Prélats d'aujourd'hui ſont des enfans à manger dont les Jéſuites gouvernent l'enfance; ils n'aiment pas l'air épais d'un Diocèſe, ils préfèrent de rire avec nous, parce qu'ils ſont enfans comme nous. Les vieux Prélats ſe damnaient avec trois péchés capitaux, l'orgueil, l'avarice & la gourmandiſe; nos jeunes prélats n'ont que deux pèchés capitaux, l'orgueil & nos jeunes femmes. Un homme qui n'a que deux péchés mortels eſt plus digne du Père Céleſte, qu'un homme qui a trois péchés mortels.

Nos vieilles Baronnes, nos vielles Ducheſſes étaient fort cérémonieuſes. Dans tous les Châteaux il y avait un vieux fauteuil à bras, dont on faiſait les honneurs aux Baronnes & aux Vicomteſſes du voiſinages, ſi par malheur on oubli[illegible]it de préſenter à l'épouſe d'un vieux Baron le fauteuil à bras, ſon cher époux

devait s'égorger ou porter ſes plaintes à la table de Marbre ou à la Grand-Chambre. Les filles de vieilles Baronnes ont vingt fauteuils à bras dans leurs appartemens & des bergeres pour la commodité des Greluchons. Les vieilles gens étaient durs; les jeunes gens ſont plus doux, on ne s'égorge plus pour des fauteuils à bras; on n'endort plus de ces miſères, les Meſſieurs des trois Chambres; & cela fache le P. Berthier, le P. Haïer & Abraham Chaumeix; ils crient par-tout qu'il n'y a plus de Religion dans ce ſiécle à cauſe qu'il n'y a plus de fauteuils à bras.

Du tems paſſé nos bonnes Grand-Mères avaient des bénitiers auprès de leur lit & n'avaient point de cuvette ovale. Ce dernier meuble était plus néceſſaire qu'un bénitier. La propreté extérieure, diſent les Saints, eſt le type de la propreté intérieure; ſi les Saints diſent vrai, nos bonnes femmes de Grand-Mères étaient bien ſales intérieurement. Nos femmes ont plus de Religion que leurs Mères, elles préférent la propreté intérieure & la cuvete ovale.

Nos pères avaient beaucoup d'admiration pour les différens Ordres de l'Egliſe, pour les quatre moindres & ſur-tout pour l'Exorciſte. Leur imagination était rem-

plie de poſſédés & de revenans ; ils reclamant ſans ceſſe ce dernier Ordre. Les Exorciſtes ont aujourd'hui les bras croiſés en attendant que l'ignorance ramene encore les revenans & les poſſédés. Nous autres enfans, nous ne voyons plus de Diables, & à cauſe que nous ſommes privés de cette douceur, le P. Berthier dit que nous n'avons plus de Religion.

Anciennement on admirait les Moines, nos Pères s'extaſiaient d'aiſe à l'aſpect d'un ſcapulaire. Un vieux Duc eut fait arrêter ſon équipage pour ſaluer un Capucin indigne. Nous autres nous ſommes des enfans un peu étourdis, preſſés de courir à un ſpectacle ou à un rendez-vous, nous ne ferions pas arrêter un moment nos équipages, nous marcherions ſur le ventre de tous les Capucins du monde.

Les vieillards qui croient avoir la ſageſſe de l'autre monde, diſent que les enfans n'ont que la ſageſſe de ce monde ci ; les vieillards ont de l'humeur : nous ſommes dans ce monde nous ne pouvons avoir que la ſageſſe de ce monde : quand nous ſerons dans l'autre monde, nous prendrons la ſageſſe de l'autre monde. Je penſe que l'autre monde, ſera autant embelli de nous autres jeunes gens que de tous les Capucins du monde fagoté

à désembellir tous les meilleurs mondes possibles.

Les enfans s'aiment les uns les autres, les vieillards ont des cœurs comme Hérode; si le Gouvernement les laissait faire, ils égorgeraient encore les innocens en prèchant la charité & l'amour de Dieu car les vieillards aiment d'aller à Dieu sur les cadavres de leurs frères. Ils croiraient gagner l'héritage du Père céleste, s'ils égorgeaient les enfans du Père céleste. Les Papes anciens, ces vieillards admirables, avaient toujours le glaive à la main, en jouaient plus dextrement que S. Pierre, heureusement que les enfans & les philosophes ont fait rengainer le couteau au St. Père. Il a encore malheureusement pour ses menus plaisirs les divertissemens de l'Auto-da-fé; mais, dit les Rabins de Genève, Kabi, élevons nos cœurs à l'Eternel,

Les Seigneurs Gulois se croyaient les Elus du Père céleste, parce qu'ils ne portaient point de chemise, ne savaient pas signer leur nom. Leurs moines les trouvaient devots parce qu'ils ne savaient point lire, qu'ils croyaient bonnement ce qu'ils leur lisaient & donnaient leurs biens aux Eglises & aux Prêtres. Les moines nous traitent d'impies à cause que nous por

tons du linge propre; nous savons signer notre nom; nous préferons la vérité à leurs fables; & au lieu de leur donner notre bien, nous faisons un sort heureux à de jolies femmes, qui nous font plus de plaisir que les moines.

M. de Voltaire est un enfant sublime, disent les vieillards, ses beaux vers ont gâté la France. Les paysans de la Basse-Bretagne, les matelots, les soldats aux Gardes & les cent Suisses n'ont plus de Religion, parce qu'ils n'ont point lu ses ouvrages. Ses vers ont fortifié dans la foi les Evêques, les Prêtres & les Moines, parce qu'ils les ont lu. Les vieillards ne sont point conséquens, les jeunes gens raisonnent mieux, ils disent hardiment que toute doctrine, tout culte, toute Religion d'ou la raison est bannie ne peut être véritable. La raison est le rapport essentiel des choses entr'elles, ou la faculté de connaître & d'aprofondir ce rapport, refuser de consulter la raison sur la Religion, c'est être indifférent, dit Pilpai, pour le vrai & pour le faux. Tout ce qui est conforme à la raison est à tous égards plus parfait que ce qui lui est contraire, ainsi une Religion qui ne répugne en rien à la raison est supérieure à celles les qui ont des mysteres que la raison ne

peut concevoir. Notre raiſon eſt corrompue, diſent les vieillards. La raiſon eſt immuable, diſent les enfans, elle ne ſe peut corrompre. Les enfans ont plus de raiſon que les vieilles gens, & ſont plus dignes du Père Céleſte, parce que le Père Céleſte eſt l'auteur de la raiſon, & ſa demeure le ſéjour des gens raiſonnables.

HISTOIRE DE MAITRE PIERRE.

Extraît du livre qui paraîtra après ma mort.

Ami Lecteur, vous avez quelquefois
Oui conter qu'on nouait l'Aiguillette.
C'eſt une étrange & terrible recette.
P. d'O. Ch. XIII. 153.

UN Foſſoyeur de la Paroiſſe de St. Pierre aux Bœufs, nommé maître Pierre, aſſiſtait aux enterremens, & inhumait les trépaſſés pour une pièce de dix-huit deniers. Un jour qu'il avait enterré la charreté des morts de l'Hotel Dieu, où les médecins font plus de mort qu'ailleurs, ſentant ſes habits imprégnés de l'odeur puante des cadavres qu'il avait enfouis, il n'oſait coucher avec ſa femme qui aimait mieux le baume d'un

vivant que l'odeur de cent trépaſſés. Pierre plein d'attention pour ſa moitié alla dans une écurie ſe coucher proprement ſur du fumier. Comme le bon homme avait l'habitude de ſe mettre ſur le dos comme les Vierges de l'opéra, des moineaux qui avaient leur nid au-deſſus de lui, fienterent ſur ſes yeux. La fiente des moineaux eſt fort chaude à cauſe qu'ils ſont fort amoureux. La cataracte ſe déclara dans l'inſtant, & Pierre ne vit plus la nuit ni le jour. Dans ce malheur il conſulta les médecins de ce tems-là, auſſi ignorans que ceux de ce tems-ci. Ces Meſſieurs conſultèrent Hypocrate, malheureuſement Hypocrate, à l'article, du pot de chambre, n'avait point parlé de la fiente des moineaux. Les médecins lui dirent : votre aveuglement met notre ſcience à bout, nous ne voyons point clair dans votre maladie, parce qu'Hyppocrate n'en a point parlé : la matiere louable des moineaux n'étoit point connue de ſon tems.

Maître Pierre ne pouvant plus rien gagner dans la paroiſſe, érait fort à plaindre; heureuſement ſa femme qui ravaudait des bas au coin de la rue des deux Anges, avait toutes les bonnes pratiques des fiacres de la rue S. Benoit, & quel-

ques auteurs de la petite rue Taranne, qui restaient au lit lorsque Madame Pierre raccommodait leurs vieilles chausses.

Un jour Manon, c'ètoit le nom de l'épouse du fossoyeur, avait raccommodé les bas d'un porteur d'eau. Le porteur lui avait donné un sansonnet pour payement. Aussi-tôt que l'animal fut au logis, il commença à chanter. Pierre qui avait étudié son P. Bougeant, comprit au chant de l'oiseau qu'on l'avait dérobé; il fit un mauvais ménage, & dit à sa femme. Je vois bien, Manon, que vous avez été revendeuse à la toilette; vous vous sentez encore de votre métier de crieuse de vieux chapeaux; tôt ou tard vous déshonorerez ma couche, en vous faisant pendre au carrefour de Bussy. Je n'aime point les friponneries, je vous rosserai; ne faites point comme St. Bernard & les Jésuites; songez à votre conscience; on ne va point en paradis avec le bien d'autrui & un sansonet.

Il y avait dans ce tems-là, à Pantin, une marchande de pâtés très-jolie, elle avoit eu sept maris sans compter les greluchons. La place était difficile à assiéger, & son honneur avait tous les malheurs possibles, à cause que le Diable ou les Bergers de la Villette avaient noué l'ai-

guillete à ſes amoureux. Jeanneton deſirait convoler aux huitièmes noces. Le bon homme Maître Pierre ſavait que ce parti convenait à ſon fils ; il s'informa de ſa parentée; il apprit que ſa famille n'était point tachée, que Jeanneton était la fille unique de l'ancien marmiton d'une belle Dame de Pantin, qui tuait les gens dans ſes bras, pour ſe conſerver le plaiſir de les tuer encore. Dans le même village, un porteur d'eau de ſes amis lui devait quatre livres dix ſols pariſis. Pierre charmé de marier ſon fils & d'être payé en même-tems de ſa lettre de change, diſait ; mon fils fera l'amour ; il ſe mariera ; on lui payera les quatre livres dix ſols pariſis ; ces quatre livres dix ſols pariſis ſerviront aux frais de ſes noces, je ne débourſerai rien. En conſéquence il appella ſon fils & lui dit : Mon enfant, vous êtes déjà dru comme père & mère ; vous avez dans les gras des jambes bien des enfans qui crient après le baptême ; il eſt tems de ſonger á faire la douce affaire, & à me donner des petits-fils. J'ai couché en vue, quand je voyais clair, une fille de Pantin, qui me paraît votre fait, allez lui faire l'amour, & la demandez en mariage en tout bien & tout honneur. Vous profiterez de l'occaſion pour voir

le pays; préparez-vous donc à partir: mais comme vous n'êtes point encore sorti de Paris, qu'on ne sait le moment de la mort dans un songe si court que la vie; mettez-vous en bon état; faites une bonne confession générale, vos adieux à toute la parenté; & tâchez sur-tout de trouver un honnête Savoyard pour vous conduire & porter votre pacquet.

La Nigaudière qui était le nom du fils de Maître Pierre, trouva à la porte du Café de Malthe, vis-à-vis des Cordeliers, un Savoyard qui avait bon pied & bon œuil; il l'aborda & lui dit: Monsieur de la Savoye, voudriez-vous voyager avec moi dans les pays lointains? Très-volontiers, répondit le ramoneur de cheminées, je serai aise de gagner un sol. Depuis l'établissement des petites postes, nous ne faisons plus rien; les claquettes nous coupent la gorge. Allons, venez parler à mon Papa; il le conduisit à son père. Pierre ne pouvant voir le garçon tâta ses hauts-de-chausses, & sentant qu'elles étaient ébréchées en plus d'un endroit, il prit le Savoyard pour un écrivain; n'êtes-vous pas l'Auteur d'un mauvais journal, l'ami Baurieu, ou quelque enfant trouvé; non, lui dit le Savoyard; je suis fils de père & mère qui avaient le Saint

Sacrement de mariage ſur le corps; j'ai porté la marmote, fait danſer la belle Magdelon, & décroté trois ans au coin de la rue aux Ours vis-à-vis Notre Dame du Suiſſe. Comment t'appelles-tu mon ami? je m'appelle Amedée Judas Pierre Iſcariote: mon père était le ramoneur & l'écorcheur de ſa paroiſſe, & ma mère blanchiſſeuſe en gros. Je vois, mon cher, que vous portez un beau nom; vous êtes ſans doute de la bonne eſpèce des ramoneurs & des Iſcariotes. Mais avant de conclure notre marché il faut, s'il vous plaît, renier votre Roi de Sardaigne, cela me donnera une preuve de votre probité. Non, morbleu, dit le Savoyard, le Diable m'emporterait plutôt que de renier mon bon Souverain. Je ſuis charmé, dit Pierre, vous avez des ſentimens. Je vois que vous êtes fidèle à votre Roi; car vous aimeriez mieux que le Diable vous emportât, que de le renier. Tous les Iſcariotes n'ont pas fait de même; les mêmes noms ne produiſent point les mêmes effets, & la médecine a raiſon quand elle dit *Contraria contrarus curantur*. Ah ça, comme vous convenez à mon fils pour l'accompagner dans ſa route; je vous donnerai une pièce de dix-huit deniers par jour, le Savoyard agréa le marché.

Lorſque le porte-manteau de la Nigaudière fut fait, le chien épucé, ils partirent avec le chien, la plus belle piece du porte-manteau. Maître Pierre, ſa femme & la parenté conduiſirent nos voyageurs juſqu'à la grille de S. Laurent. La bonne mère pleurait à chaudes larmes, & s'écriait: Quel voyage! mon garçon ſe perdra, je ne le verrai plus! Conſole-toi, diſait Pierre, notre chien eſt avec eux, ils marchera toujours devant, tant qu'ils verront ſa queue, Ils ne verront point autre choſe & ne ſe perdront pas.

Avant de quitter ſon fils, Pierre lui donna des inſtructions. Ecoutez, lui dit-il, vous avez encore votre pucelage, prenez garde à vous; d'ici à Pantin on trouve des luronnes qui vont leſtement à cauſe qu'elles n'ont plus de pucelage, elles pourraient bien attraper le votre. N'ayez point peur, mon Papa, dit la Nigaudière, je le tiendrai à deux mains. Cela eſt prudent, dit le Père, agiſſez toujours de même; ne faites aucune action en route qui puiſſe flétrir mon précieux ſang; ne volez perſonne, quoique vous euſſiez le mauvais exemple des aubergiſtes qui vous friponneront. Ménagez votre argent. Le Roi fait beaucoup de demandes; je paye, comme vous ſavez, l'induſtrie des enter-

remens; ſongez à l'éconômie: Priez la Vierge, votre Ange gardien; car c'eſt une bonne choſe qu'un Ange gardien: recommandez-vous à S. Charlemagne & à S. Julien, patrons des voyageurs: mettez-vous à genoux. Nigaudière s'agenouilla; Pierre lui donna ſa bénédiction de la main gauche: depuis la perte de ſa vue, il ne connaiſſait plus la droite de la gauche: l'aveuglement eſt un terrible malheur.

Les adieux avaient été fort longs. Le ſoleil commençait à tomber. Nos voyageurs s'arrêterent au dernier cabaret du fauxbourg St. Laurent. Comme la Nigaudière aimait la propreté, il alla laver ſes mains dans un bacquet où l'aubergiſte avait mis une anguille: le reptile ſe mit à fretiller; le pariſien qui croyait que les anguilles venaient comme les feuilles, ſur les arbres du palais royal, eut une peur horrible; il vint tout effrayé le dire au Savoyard, qu'une baleine de la mer voulait le dévorer. Le mentor de cheminée, lui dit: mon ami, n'ayèz point peur; prenez hardiment la baleine, elle ne vous fera pas de mal; elle ſervira pour notre ſouper; nous avons du chemin à faire, il vous faut des forces, fendez la baleine en deux, prenez le foie & le fiel, en-

veloppez-les dans un morceau de papier gris, mettez-les chaudement dans le gousset de votre culotte.

Nigaudière obéit au Savoyard : ils mangérent la baleine. Au dessert, la Nigaudière demanda à son conducteur à quoi pouvait servir le fiel & le foie qu'il avait dans son gousset empaqueté dans du papier gris ; cela est bon, lui dit le ramoneur, contre les sorciers & les revenans ; en le faisant brûler devant le Diable, on se mocque de lui ; ces drogues l'épouvantent davantage que les signes de croix, l'Agnus Dei, & les trente oraisons de Ste Brigitte.

Le lendemain vers le soir, le Savoyard découvrit le clocher de Pantin, & sentit le premier la fumée des pâtés. Nous voilà bientôt rendus, dit-il à la Nigaudiere, vous verrez aujourd'hui la belle Jeanneton ; c'est une fille unique, riche de soixante-trois livres de rente. Cela fait-il plus d'un écu de trois livres, lui dit le garçon ? Assurément, répondit le conducteur. Elle est donc bien riche : ce qui m'afflige, c'est que Jeannete a eu sept maris qui sont enterrés : si j'étais déjà enterré, Dame ! j'aurais fait comme les enfans de Paris, j'aurais mangé mon pain blanc devant mon pain bis : cette Jeannete a

un Diable qui la protège; il eſt jaloux d'el e comme mon parain de ma marraine ; cela fait de la peine aux amoureux. Ne t'embarraſſe point, lui dit le Savoyard, tu as dans le gouſſet de ta culotte de quoi te mocquer de l'eſprit malin. Auſſi-tôt que tu ſeras dans la chambre de la mariée, tu tirera les piéces de ton gouſſet, tu mettras un morceau de fiel & de foie ſur la braiſe : le Diable qui n'a point de foi, & qui a beaucoup de fiel, aura peur & n'oſera te nouer l'éguillete.

La Nigaudière & ſon puoelage arrivèrent ſans encombre à Pantin, oùle pâtiſſier les reçu parfaitement. Son air niais fi bien voir qu'il chaſſait de race, qu'il était Pariſien & le fils de maître Pierre; on les régala d'un pâté de mouton mariné qu'on aſſura être un pâté de chevreuil: au deſſert on parla de l'objet du voyage, on régla les affaire, l'on fit venir Jeannette. La Nigaudière fut étonné de la voir faite comme les filles de la Capitale; il s'imaginait, ſelon le rit pariſien, que lès filles de la Province & celles de Pantin étaient autrement que les filles du quartier S. Germain. Jeannette fut contente du fils de Pierre, quoiqu'il eût l'air d'être de la Paroiſſe de S. Pierre aux Bœufs.

elle craignit qu'on ne lui nouât l'aiguillette.

Après le foupé les nouveaux époux montèrent dans la chambre nuptiale. Nigaudière ferma la porte, alluma de la braife, tira les ingrédiens de fa culotte, & brûla comme le Savoyard lui avait dit, le foie de la baleine en faifant cette prière à Crémiftit: Tu m'as donné une fille pour „ paillarder en paix & en honneur avec „ elle, je vais le faire; ma fille, dit-il „ à fa nouvelle époufe, élevez votre cœur „ à l'Eternel, dites: Amen. „ La fille répondit: Ainfi foit-il. Cette fainte oraifon & la fumée du foie firent tant de peur au Diable, qu'il s'en alla en Flandre nouer l'aiguillette à quelques bons rouchis qui croyaient encore aux prodiges de l'aiguillette.

Le lendemain le pâtiffier & la cohue nuptiale ne fachant point que la colle ou le fois de poiffon dénouait l'aiguillette, frappèrent en tremblant à la porte des jeunes mariés. La fille l'ouvrit & chanta d'un air gai ce couplet.

Que Pantin eft amufant,
Qu'il a bien l'art de me plaire!
Que Pantin eft amufant,
Ah! qu'il eft drôle en danfant!

Il vient, il frappe en pouſſant,
Il groſſit en remuant,
Dix fois pour me ſatisfaire,
Il ſe mit en mouvement.
Que Pantin eſt amuſant,
Qu'il a bien l'art de me plaire !
Que Pantin eſt amuſant,
Ah ! qu'il eſt drôle en danſant !

La mere de Jeannette enchantée du couplet, s'écria : Dieu ſoit loué, les Pantins de Paris valent ceux de la Villette. La Nigaudière pour s'aſſurer de la guériſon de l'aiguillette, fit encore danſer Pantin deux ou trois fois dans la matinée, & cela fit rire toute la Famille.

Le jeune époux, après avoir rempli les devoirs de l'aiguillette, & cela ſans le conſentement du Curé ; car dans ce tems-là on ne ſe ſervait point du goupillon de la Paroiſſe pour coucher avec une fille ; le jeune époux alla préſenter la lettre de change qui fut proteſtée. Le lendemain le créateur de la lettre, crainte de perdre ſon crédit dans la ban lieue de Paris, vendit la garderobe de ſa femme & ſon habit des Dimanches pour acquitter les quatre livres pariſis.

Les honneurs & les cérémonies du proteſt avait retardé le mariage de la Nigaudière.

dière. La femme de Maître Pierre voyant ce retardement, croyait que fon fils avait été rôti fous la ligne, & répandait un torrent de larmes. Le quatrième jour Manon appuyée fur fa porte, apperçût la queue du chien qui frétillait d'allégreffe. Se rappellant alors ces belles paroles du poverbe qui dit que quand on voit la queue on peut juger de l'homme, elle éprouva ces fentimens de tendreffe & de joie que la nature a toujours applaudis. Les voyageurs parurent à l'inftant. Je ne pourrais rendre le contentement de Pierre & de Manon, il faut avoir été long-tems Pere & Mere pour rendre ces tranfports, malheureufement je n'ai été ni l'un ni l'autre.

Après les premières fanfations de l'amitié, Pierre qui n'était pas ingrat comme les grands, dit à fa femme : Manon, il faut un peu fonger à Monfieur Ifcariote, toute peine demande fon falaire : Ah ça mon ami, dit-il au Savoyard, vous m'avez ramené mon fils avec fes deux oreilles, & notre chien avec fa queue ; ces bienfaits font trop grands pour les oublier, agréez un peu de notre reconnaiffance, voilà quatre pièces de dix-huit deniers pour vos quatre journées : j'ai fix vieilles chemifes là-haut qui pourriffent, vous

pouvez en tirer qnelques bonnes paires de chauſſons ; j'ai une vieille culote, en mettant les gouſſets dans les plis vous en tireriez une bonne veſte, & ſi le tailleur n'eſt point fripon, vous aurez encore des pièces pour raccommoder vos bas. Dame, vous aurez l'air faraut ; mais ne courez pas après les filles : Paris eſt rempli de coquines qui vous gâtent une jeuneſſe que ça fait pitié à M. de Kaiſer.

Le Savoyard content de la bonne volonté de Pierre, lui dit d'un ton majeſtueux : Bon homme, garde tes vieilles chemiſes & tes haut-de-chauſſes, je ne porte ni chemiſes, ni brayettes, je ne veux rien de toi ; tu as enterré les morts pour dix-huit deniers, les prêtres ne le feraient point pour dix-huit livres, ta générofité coüvre de honte le Sacerdoce & fait plaiſir à Crémiltic ; je viens te faire l'opération de la cataracte. A l'inſtant il dit au fils de Pierre : Mon ami, donne-moi l'onguent de ta culotte : il eſt bon pour les yeux & pour l'aiguillette. La Nigaudière lui donna le reſte de la colle de poiſſon, le Savoyard en frotta les yeux de Pierre, & dans l'inſtant il vit la lumière, & reconnut la queue de ſon chien. L'opération faite, le Savoyard s'en alla par la cheminée, quand il fut au

haut, il chanta ſuivant l'uſage des ramoneurs la chanſon ſuivante.

Sur l'Air : *Ramonez-ci, ramonez-là*, &c

Pour dénouer l'aiguillette,
Les charmes d'une fillette,
Aiſément feront cela.
Ramonez-ci, ramonez-là,
La cheminée du haut en bas,

Dans ſa main douce & charmante,
L'herbe toujours renaiſſante,
Dans le moment groſſira,
Ramonez-ci, &c.

Le neveu d'une Eminence,
Autrefois par excellence,
Adroitement en joua.
Ramonez-ci, &c.

Aujourd'hui ſur ſa chauſſure;
Il fait tomber ſon eau pure,
Il enrage de cela.
Ramonez-ci, &c.

Un Prélat ſous ſa jaquette;
Remua tant l'aiguillette,
Qu'I--- en pérora.
Ramonez-ci, &c.

Pour conſerver l'aiguillette,
Ne prenez point la recette,
Des Vierges de l'Opéra.
Ramonez-ci, ramonez-là, &c.

LES PETITES NIAISERIES DU CULTE ROMAIN.

Des riens ſacrés nous ſommes les eſclaves.

LEs petites cérémonies du culte romain, dit ſagement le grand Eraſme, nous font reculer en nous ramenant de J. C. à Moïſe. La Religion chrétienne ſi belle dans ſa morale puiſée dans le ſein de l'ordre & de la nature, n'avait pas beſoin de petites choſes pour ſe ſoutenir. Les Docteurs & les Rubricaires enfans de cette Religion, ont a cœur ces petites choſes, les ont pillée, chez les Païens, & en font encore aujourd'hui le triomphe & l'échafaudage de leur culte. Le ſang des Chrétiens n'a rien coûté à Rome pour maintenir ces bagatelles. Les champs d'Yvri furent rougis pour une Meſſe baſſe. Le Poitou fut trempé de ſang humain pour le Purgatoire; les murs de la Rochelle détruits pour des Agnus Dei, des goupillons, & toute la France fut maſſacrée pour n'avoir pas cru que la confeſſion au-

riculaire inconnue douze cens ans dans l'Eglise, devenait nécessaire, au salut en douze cent un.

Un scélérat, le P. Tellier, un monstre, le P. la Chaise, ont profité des frayeurs d'un grand Roi pour remplir les Cévennes & la France d'horreurs. Une chétive Bulle, ouvrage de la stupidité & de la cabale, a rempli le Royaume de malheureux : le S. Pere, ce portrait de Dieu, ce Vicaire de la charité; trouve plus chrétien de donner à tous les Diables les Anglais, les Hollandais, & la plus grande partie de l'Allemagne, que de renoncer aux niaiseries du culte romain.

L'eau lustrale des Païens a paru merveilleuse à l'Eglise pour laver les péchés véniels & chasser le Diable qui emporta sur le pinacle d'un lieu sacré, celui qui était plus saint que l'eau bénite. L'eau lustrale chez les Païens, était, dit leur Histoire, " „ une eau commune, dans laquelle on „ éteignoit un tison ardent tiré du foyer „ des sacrifices; cette eau était mise dans „ des vases placés à la porte, ou dans „ des vestibules des Temples; ceux qui „ entraient se purifiaient le cœur, & pré- „ paraient leurs ames à être dignes des „ Dieux. Dans certains tems il y avait „ des Officiers préposés pour en asperger

„ le peuple ; les Empereurs en faiſaient „ jetter quelques goutes ſur leurs viandes." Et dans toutes les maiſons, curieuſes de leur ſalut, on trouvait des vaſes pleins d'eau luſtrale ; ceux qui manquaient de cette proviſion paſſaient pour des impies, des Athées ou ces Philoſophes ont toujours préféré la vertu & l'amour du prochain á l'eau luſtrale.

L'eau bénite eſt ſortie de la même ſource que l'eau luſtrale: celle que le créateur a bénite en béniſſant la terre, eſt très-honorée dans notre culte. Pour faire cette eau merveilleuſe, un prêtre commence par apoſtopher l'eau commune, lui parle comme ſi elle entendait ſes paroles : Je t'exorciſe, dit-il, créature de l'eau. Il fait le même compliment à la créature du ſel, tant il a peur que le Diable ne ſe trouve dans les créatures. Après ces préliminaires, il unit le ſel avec l'eau, trempe ſon goupillon dans ce compoſé, & va gravement tacher les robes & les habits qui ſe trouvent ſous ſa main. Les P. P. Jéſuites, Auteurs du méchant dictionnaire de Trévous, aſſurent dans cet énorme livre rempli de fatras, que l'eau bénite écarte le tonnerre : cependant le tonnere tombe plus ſouvent ſur les clochers que ſur les écritoires des Philoſophes.

Des Moines, toujours prodigues de ce qui ne leur coûte rien, pour avoir bouche en Cour ou se donner un ton chez nos Rois des premières races, assez petits pour craindre ou aimer les Moines, assurèrent nos Majestés Chétiennes, qu'elles avaient le pouvoir de guérir les écrouelles. Des Papes qui se mêlaient de disposer des couronnes & dispensaient les sujets du serment de fidélité, confirmerent par des bulles ornées d'Agnus Dei, que leurs fils ainés très-Chrétiens & très-pécheurs avaient de pere en fils, depuis Clovis, le pouvoir de guérir les maux de col. Les Docteurs de ces tems-là, aussi savans que les maîtres d'écoles de nos villages, avaient lu que Pirrhus guérissait les rateleux. Ces sages maîtres croyant que ce Roi était allié à la maison de David, trouverent dans les livres de Moïse, un passage de la gonorrhée, qu'ils approprièrent aux écrouelles; voilà le pouvoir de guérir cette maladie déclaré par le Souverain Pontife, confirmé par l'Ecriture, & toujours démenti par l'expérience. Si les Rois de ces premiers âges avaient voulu faire insérer dans le Symbole, le pouvoir de guérir les écrouelles; chose était faite, en donnant un peu de Patrimoine au S. Siège: les Papes ont beaucoup

aimé le patrimoine. Cet article, incrusté dans le Symbole, eût fait un article de foi ; dans ce tems là on insérait tout, on croyait tout. L'Eglise, comme une bonne mere, pour sauver plus facilement ses enfans, a toujours très-multiplié les articles de foi. De nos jours la Bulle *Unigenitus* est devenue un objet de crédibilité. M. de Beaumont, le P. Patouillet ne voulaient-ils point en 1755, augmenter le *Credo* du refus des sacremens ?

La Sainte ampoule, nom comique de la bouteille qui contient l'huile avec laquelle on sacre nos Rois, fut apportée dans les siècles merveilleux, par une colombe Céleste. Cette huile est de la même pâte que le suif de la chandelle d'Arras, qui brûle toujours & ne s'éteint point. Les Bénédictins, possesseurs de cette phiole, la font suivre, dans les cérémonies du sacre par six barons, nommés les Barons de la sainte ampoule. Les barons de la sainte bouteille garantissent, par des sermens inutiles, prononcés sur l'Evangile, qu'ils la rapporteront aux moines, dès que la cérémonie inutile du sacre sera achevée : il est plaisant de jurer le nom de Dieu en vain pour conserver une bouteille. La Majesté des Rois, où Dieu a marqué le caractère sacré de sa

divinité, n'a pas besoin de la graisse de la sainte ampoule pour être respectable à nos yeux; nos cœurs valent mieux que la bouteille des Bénédictins & les oraisons de l'Archevèque de Rheims.

L'Eglise distribue certaines galanteries appellées excommunication : ces drogues dangereuses avaient beaucoup de vertu sur l'esprit ignorant de nos Peres. Anciennement un curé qui n'avait point été invité à un repas chez son seigneur, s'imaginait qu'on insultait son caractère, & s'appuyant du passage de l'écriture, *honora Midicum*, il disait: les Médecins ont des rabats, ils sont habillés de noir, le Seigneur devait m'honorer; j'ai un rabat; ma soutane est noire; il ne m'a point invité à ma part de son dur gigot, ergo il a manqué à l'Ecriture; il ne m'a point honoré, c'est un hérétique. En conséquence de cette logique, le bon pasteur prenait de l'humeur, il étaignait les cierges aux vèpres & excommuniait son Seigneur au nom de Pere, du Fils & du S. Esprit.

Rome, toujours industrieuse & commerçante, ne s'est point contentée de nous vendre les indulgences, elle nous a encore vendu ses excommunications; les monitoires s'achetent par quiconque en

veut pour découvrir les choſes volées ou égarées. Un particulier a-t-il perdu une montre à répétition, a-t-on volé un cheval à quelqu'un, on donne le voleur à tous les Diables. Le S. Pere s'imagine ſans doute que l'ame d'un Chrétien ne vaut point le corps d'un cheval dans l'autre monde, puiſqu'il donne au Diable le Chrétien pour recouvrer le cheval.

La doctrine de l'excommunication eſt déteſtable; ces peines extérieures privent les excommuniés des prières ſalutaires de l'Egliſe; c'eſt faire injure à Dieu & a la raiſon: une mere tendre a le malheur d'avoir un de ſes enfans excommunié; elle prie & fait prier pour ſon fils, le Pape oſerait-il dire que les prières de cette mere ſeraient inutiles? quelle abſurdité! Le jeudi ſaint, jour où l'Egliſe ouvre ſes tréſors de miſéricorde, le Pape excommunie les Rois, le Parlement de Paris, Made. Favar, Mlle. Gogo & généralement quiconque mettra des impôts ſur les peuples ſans une permiſſion de ſa Sainteté. Cette cérémonie impertinente ſe fait avec pompe par reconnaiſſance des bienfaits que les ſouverains, & ſur-tout les ſouverains de la France ont faits aux ſouverains de Rome, nous admirons avec un ſaint reſpect ces politeſſes ultramon-

taines. Les Jésuites nous les prêchent avec un attachement & un zèle admirable pour les papes. Notre nation où il y a tant d'esprit, sera-t-elle encore assez stupide d'envoyer des sommes immenses en Italie, pour avoir des exommunications, des permissions pour coucher avec nos commères & des Agnus Dei? Troquerons-nous toujours de bon argent contre du papier? Le papier de M. Law nous a fait crier. Si la postérité ne peut jamais croire aux prodiges de la rue Quinquampoix, nos neveux s'étonneront bien davantage, quand ils sauront que nous avons fait tant passer de sommes immenses à Rome.

Nous avons un concordat, dit on, avec cette cour, qui nous oblige à donner notre argent; un concordat fait au détriment d'une nation ne doit point subsister. Le Pape, imitateur de la pauvreté de Pierre, de Jacques & de Matthieu, n'a pas besoin de tant d'argent, pour être éclairé des lumières du St. Esprit: le feu de son purgatoire que nous n'avons point encore eu le génie déteindre, lui rapporte assez, sans encore lui donner notre argent pour des brinborions; l'argent a gâté les mœurs de Rome; le Royaume du Pape ne doit point être de ce monde, parce que le royaume de J. C. n'est point

de ce monde. En envoyant notre argent au delà des monts, il ne revient plus : nous entretenons le Roi de ce monde, & les péchés mortels, l'orgueil, l'avarice, la pareſſe, la gourmandiſe & peut-être la luxure de ce monde. Nous avons renoncé aux péchés motels, nous ne devons point entretenir & nourrir de ſi loin les péchés mortels, il vaut mieux nourrir des femmes agréables.

L'Egliſe a des aſſemblées bruyantes appellées Conciles ; ces cohues où les Papes prin ent toujours, ne ſont point eſtimées des papes qui ſe croient ſupérieurs aux conciles. Le dernier a eu la diſtinée des autres ; il a fait du bruit dans le monde ſans produire aucun fruit ; l'enfantement de la montagne eſt l'image du Concile de Trente.

L'ouverture de cette Aſſemblée où préſidait le S. Eſprit, fut faite par un diſcours fort admiré, où l'Orateur prouve que lui ni les ſiens n'avaient point de ſens commun. Ce plat Orateur était l'Evêque de Biſtonto (*a*) Fra-Poolo dit qu'il

(*a*) Cet Evêque paſſait dans ſon tems pour le Chriſoſtome des Italiens : ce prélat avait une grande idée de la Ste Vierge, il l'appellait *Dianne & Lucine* ; il aſſure que l'Ange

commença fon difcours en prouvant que les Conciles étaient néceffaires pour trois raifons : la première *à caufe que plufieurs Conciles avaient dépofé les Rois* : la feconde *que dans l'Enéide Jupiter affembla le Concile des Dieux*. Cette idée de Jupiter venait fans doute du S. Efprit ; & la troifième, *parce que dans la création de l'homme & dans l'aventure de Babel, Dieu s'y était pris en forme de Concile.* Il affura enfuite *que tous les Prélats devaient fe rendre à Trente, comme dans le Cheval de Troye ; que la porte du Paradis & celle du Concile étaient la même; que l'eau vive en découlait; & que les Peres en devaient arrofer leurs cœurs, comme des terres feches ; faute de quoi le S. Efprit leur ouvrirait la bouche comme à Balaam & à Caïphe.*

Il eft probable que le S. Efprit ouvrit la bouche à Monfeigneur de Biftonto pour le faire parler comme la monture de Balaam : fon difcours annonce ce miracle, ou tout au moins le jargon d'un âne, & donne une très mauvaife idée du Concile. Philippe II. Roi d'Efpagne, vint à Trente écouter l'éloquence des Peres. En conféquence de l'honneur que Sa Majefté

Gabriel la falua à genoux, quand il fut lui annoncer le myftere de l'incarnation.

leur faiſait, les Peres ordonnèrent un Bal où les Dames de Trente & des environs accoururent. Le Bal fut donné dans la ſalle même du Concile. Le Cardinal de Mantouë en fit l'ouverture avec une jolie femme, & les Peres y danſérent avec la gravité de leur état : le lendemain ils firent un Canon pour excommunier ceux qui danſeraient à Paris ſur des planches auprès de la Rue Dauphine.

Le joug de la Religion doit être doux; les fers de l'Evangile, dit le Législateur des Chrétiens, ſont légers. Nos Docteurs les ont bien appeſantis à croire ce qu'ils ont écrit avec tremblement. La Religion eſt ſemblable à la tête de Méduſe, elle métamorphoſe les hommes en pierres : ce qui devait être la joie, la conſolation des hommes, eſt devenu, par l'imagination des Théologiens, un état pénible. Les contorſions de la Trape, le déſert des Chartreux, la bêtiſe de l'habillement des Capucins, la triſteſſe, l'abbattement, la ſéchereſſe des dévots, n'annoncent point la douceur de la joie de l'Evangile. Ce déſordre ne peut venir que de la méfiance des hommes, ou de la Politique de l'Egliſe; car la Divité ne veut point que nous ſoyons craintifs ni inquietes, Dieu

n'eſt point la chaîne des conſciences ; il eſt la vie & le mouvement de l'ame.

Le Mariage, cette planche précieuſe pour les Filles après le naufrage, eſt un ſacrement connu avant la naiſſance de Jeſus, puiſque Jean-Baptiſte accuſait Hérode d'adultère ce ſacrement donc ancien & nouveau ſemblait moins honnête autrefois à l'Egliſe que l'homicide : " car „ les Eccléſiaſtiques permettaient le duel „ entre couſins germains, tandis qu'ils „ anathématiſaient & ceſſaient les maria- „ ges entre parens, même au ſeptième de- „ gré ; on donnait la communion à deux „ hommes qui allaient ſe battre ; & deux „ époux ne devaient approcher des Sacre- „ mens qu'après s'être abſtenu de tra- „ vailler au bien de la ſociété. Les Evê- „ ques affranchiſſaient un champion qui „ s'était battu trois fois pour eux avec „ ſuccés ; ils tachaient de note d'infamie „ ceux qui ſe mariaient en troiſièmes „ noces. „ Toutes ces belles choſes étaient, à ce qu'ils diſaient, des révélations du S. Eſprit.

L'Egliſe a cru prodigieuſement aux miracles, & les ſiècles les plus ignorans ont été les plus fréquens en prodiges. Depuis que nous avons de l'eſprit, nous n'en voyons plus : ſont-ils par haſard envolés avec

nos revenans, nos poſſédés & nos ſorciers? l'Egliſe, toujours infaillible, reçoit depuis longtems deux miracles de l'Evangile; qui ne ſont, dans le fond, que deux paraboles, ou des prodiges qu'il eſt impoſſible d'entendre à la lettre; l'un, parce qu'il répugne à la bonté d'un être infiniment bon, & l'autre à l'eſprit de Jeſus. Le premier eſt le miracle des Démons qu'il chaſſa au pays des Gadaréniens, en leur ordonnant d'entrer dans une troupe de pourceaux. Comment les cochons ſe trouvaient ils par troupeaux dans un pays où le cochon était défendu? Pourquoi précipiter ces cochons dans la mer? Un miracle qui fait tort au prochain, peut-il être l'ouvrage d'un Dieu bienfaiſant? Les poſſédés étaient des pécheurs, les pourceaux des Gadaréniens, d'autres, pécheurs, & la mer, la mere nourricière des pécheurs; (a) car il n'eſt point poſſible que Jeſus ait fait tort à ſon prochain.

Le ſecond miracle eſt lorſqu'il chaſſa les vendeurs du Temple, qui fourniſſaient des choſes utiles aux ſacrifices; maintenus dans ce lieu par les Prêtres, ſoutenus

(a) Voilà l'alégorie, & comment il faut entendre ce paſſage.

par l'Etat. Jesus en faisant ce miracle, ne changea point de figure; il ne prit ni la puissance de son Pere, ni l'éclat de sa Divinité. Sa main n'était armée que d'un fouet : le zèle qu'il marqua dans ce moment pour le Temple, était presqu'inutile, puisqu'il venait le détruire, & qu'il ne voulait point y laisser pierre sur pierre. Les Juifs en l'accusant devant Pilate, pouvaient lui reprocher d'avoir offensé le Lieu Saint, en chassant sans autorite les vendeurs publics, autorisés par l'Etat, & d'avoir précipité dans la mer un troupeau de cochons. Il ne paraît point qu'on lui ait fait accusations qu'on pouvait faire naturellement.

Les Livres de l'Eglise & les Tonsurés ont écrit long-tems contre l'Empereur Julien, le plus grand-homme de l'Antiquité. Ce Philosophe, qui ne disait pas de Bréviaire, a été calomnié par les diseurs de Bréviaire, à cause que la Religion leur défandait la calomnie. S. Grégoire de Nazianze assure que cet Empereur a rempli Antioche de sang; Théodoret, qu'il a jeté le sien en l'air, s'écriant : Tu as vaincu, Galiléen. Grégoire & Théodoret avaient la fureur de mal parler de leur prochain : ignorent-ils que la bataille où Julien périt était contre les Persans qui

croient au mouton noir & point du tout à l'agneau ſans tache; & que Julien était incapable de ſe battre pour des images & des marmouzets. Théodoret dit qu'il ſacrifia une femme à la Lune pour avoir le plaiſir cruel de déchirer de ſes mains royales les entrailles de cette malheureuſe & conſulter ſes Dieux. Julien était ennemi de la cruauté & de la calomnie: il pardonna à dix Chrétiens conjurés contre lui. Son ame grande & éclairée était incapable de s'abreuver de ſang innocent. Théodoret ajoute qu'il voulut relever les murs de Jéruſalem, qu'il en ſortit des globes de feu qui conſumerent l'ouvrage & les ouvriers. S. Théodoret écrivait des menſonges, & calomniait un Souverain que ſa Religion ordonnait de reſpecter. Tâchons d'aller au Ciel comme les Saints, mais ne calomnions pas les Rois; reſpectons ceux que la providence a placés ſur nous; ſongeons toujours que la calomnie eſt défendue par la Loi & par la Philoſophie qui était avant la Loi.

Anciennement on ne mettait ſur les Autels ni croix ni pile. Les Chandeliers & les Gradins ne ſont inventés que depuis deux cens ans. Les nappes, les ſerviettes, les eſſuiemains ne ſont guère plus anciens. Les Tabernacles étaient auſſi inconnus.

On laissait sans aucun soin dans des paniers le pain de l'Eucharistie. Plus tard, on fit des pigeons d'argent où l'on renfermait ces restes; plus souvent on les donnait à des enfans qu'on appellait en allant ou en venant de leurs écoles. Ensuite on fit des Ciboires du pain d'Autel, & l'Eucharistie perfectionnée par la Rubrique, prit un air décent & de présence réelle, qu'on avait négligé par ignorance.

Celon les Rubriques, il faut qu'il y ait nécessairement des Reliques sur les Autels; pourquoi sacrifier à l'Eternel sur des os de morts. Ces os peuvent-ils réhausser le mérite du Sacrifice? Qu'elle gloire peut on faire à Dieu en mettant à côté de lui la poussiere de ses Serviteurs? Ce sont leurs vertu qui les ont rendus agréables au Ciel, leurs os ne sont point des vertus & n'ont point de vertu.

Il faut que le cœur de nos Catholiques soit bien froid ou bien stupide, dit Pilpai, puisqu'il leur faut tant de cérémonies „ pour entretenir la dévotion qu'ils doi„ vent naturellement à l'Etre suprême. Les „ hommes peuvent-ils oublier qu'ils tien„ nent tout d'une cause bienfaisante; ou„ blieraient-ils aussi qu'ils respirent; pour„ quoi n'a-t-on point imaginé des céré„ monies pour leur rappeller qu'ils ont

„ du mouvement & de la respiration ?
„ L'Eglise répond à ces questions : Que
„ ces cérémonies & ces prières sont pour
„ mériter de nouvelles faveurs, comme
„ si la bonté suprême pouvait cesser ou
„ diminuer ses faveurs : l'Eglise, qui sait
„ tout, a pensé que Dieu interrompait
„ ses libéralités, parce que l'Eglise était
„ susceptible de colère & de sentiment.

Pour rendre la France heureuse & tranquille, il faut ramasser nos livres de morale, nos casuistes réservés, nos controversistes, nos bans théologiques, nos rubriques, les mîtres de nos Evêques, les habits des Capucins & mettre le feu à toutes ces belles choses, en chantant une hymne à la raison.

LES FILLES DU MONDE.

Leur bonté fait les premiers pas ;
Et leur pudeur apprivoisée.
Dès le début humanisée,
Loin de résister tend les bras.

NOus élevons jusqu'aux nues les airs de Rameau. L'éloge de ce célèbre Artiste est celui de notre bon goût. Jean Jacques que je respecte infiniment, parce qu'il a le malheur d'être sage, ne veut

pas abſolument que nous ayons de la muſique. Cette idée originale n'a pas étonné la France. Un homme à paradoxe, un homme qui aſſure que notre allure eſt celle de Paliſſot, c'eſt-à-dire de marcher à quatre pattes, peut avancer tout ce qu'il veut pour nous faire rire. Je me ſuis un peu réconcilié avec le Sauvage de Montmorency depuis que j'ai lu en m'ennuyant à mourir ſon Héloïſe. Cet ouvrage m'a fait plaiſir & m'a fait pitié : j'ai été charmé de voir nn Philoſophe amoureux, cela m'a fait pitié de voir tant de dépenſe de ſtyle, de ſoupirs pour faire un échantillon d'enfant : on voit dans cette façon de faire les jolies choſes un homme qui n'aime point la nature, qui ménage l'eſpece humaine pour lui prodiguer les paradoxes

Cet exorde annonce que la Julie de Rouſſeau avait les talens d'une fille du monde plus amuſant que le ſophiſme d'une philoſophie ſauvage. Les honnêtes gens crient contre les filles du monde. Le Lieutenant de Police les fait mettres à S. Martin, à la Salpêtrière, quand elles ont étalés trop effrontément le fond de leur boutique ſur la rue. A Rome on excommunie les honnêtes gens qui ne font point leurs ; Pâques ; lesfilles qui vendent leurs

faveurs & des mémento au clergé & aux profanes ne ſont point tracaſſées par l'Inquiſition, & leurs charmes épicés ne ſont point mis à l'index par la ſacrée Congrégation des rites. Il faut avouer que Rome eſt le théatre des indulgences pour les Madelons.

Nous mépriſons une fille charmante qui pour un rien nous donne des ſenſations plus délicieuſes que celles d'un violon du Devin de village ou d'une flûte. Il n'eſt perſonne en France qui ne ſoit ſenſible en liſant la Ste.Ecriture ou l'hiſtoire des faibleſſes de Jacob; les maîtreſſes de Salomon & le haras du grand Seigneur font venir la ſalive à la bouche des Lecteurs. Nous envions le bonheur de ces hommes heureux : nous diſons en nous mêmes : Nous rendrions des graces au Ciel, s'il nous donnait les faibleſſes de Jacob, la ſageſſe de Salomon & les femmes de tous ces Patriarches : n'envions point leur bonheur: nous pouvons à moins de frais avoir un ſerrail auſſi meublé que les leurs. Paris eſt rempli de favorites qui tendent les mains à tous les mouchoirs.

Les filles du monde ne doivent leur faibleſſes qu'à la bonté de leur ame, & à la plus parfaite organiſation. C'eſt dans

le tempérament ou dans la ſtructure des fibres de leur cœur & de leur cerveau, qu'un habile Anatomie trouverait cette cauſe que le caſuiſte cherche dans la conſcience. La Nature a imbibé de paſſions & de faibleſſe l'argile fragile dont nous ſommes paitris, & ce que nos Docteurs appellent la nature corrompue n'eſt autre choſe que la nature fort ſage qui tend plus violemment dans une fille du monde à ſa conſervation que dans une migaurée qui ne ſent que rarement ces impreſſions. Le vice naturel des filles du monde échauffe nos Prédicateurs : c'eſt un tréſor d'iniquité, s'écrient-ils en chaire, qu'une fille qui vend à un prix raiſonnable des faveurs fort naturelles, c'eſt un ſerpent, un monſtre, un crime ſale, infame, qui fait trembler le ciel & la terre. Lorſqu'un Orateur dévot s'échauffe à peindre avec de la boue & du crachat la décente faibleſſe de l'amour, dire en lui-même en lorgnant à ſon côté une jolie fille : Le Prècheur bat la campagne : cette fille a l'air très propre, je ne ſuis point dégouté, je ferais aſſurément bien proprement avec elle les ſaletés dont l'orateur décore ſon diſcours. *En vérité je vous le dis*, il eſt comique d'appeller cela des inſtructions, nous ſommes bien généreux de de les écouter.

Si nos prédicateurs, au lieu de ces déclamations nous difaient fimplement : la Loi qui eft très dure, vous défend de tracaffer les filles qui font très tendre; on s'inftruirait, on ne baillerait pas au Sermon. Mais dire à des êtres raifonnables que les plaifirs que nous procure une belle fille, foient honteux, fales & infames, on n'en croit rien; il faut regler fes figures de Rhéthorique, mettre plus de vérité dans fes périodes, ne point fuer & vétiller à les arrondir & fur tout ne pas déraifonner dans un Sermon. La raifon fait tant d'honneur au genre humain qu'elle mérite affez qu'on s'occupe d'elle dans un Sermon: mais les dévots n'aiment pas la raifon, ce qui eft raifonnable ni les Philofophes.

La fageffe, cette belle chofe dont on trouve quelques énigmes dans nos vieux livres, n'a point encore profité à un feul homme, en comptant Salomon; elle eft admirée chez les femmes à ce que difent les bonnes gens. La fageffe d'une femme groffit les plaifirs d'un homme qui croit aux rêves de la fageffe, & ce plaifir imaginaire eft d'autant plus fenfible que c'eft dans le tems qu'il jouit de cette fageffe qu'il fent plus de plaifir, parce que la faibleffe de cette femme eft la honte de

la

la ſageſſe qu'il trouve ſi belle. Si les hommes revenaient de leurs erreurs ils admireraient les filles du monde, ils verraient que les femmes ne ſont point faites pour donner de la ſageſſe. La nature les a faites pour nous donner des plaiſirs & des enfans : ſans ces deux fins à quoi nous ſerviraient-elles ?

Rien n'eſt plus grand, plus majeſtueux pour l'imagination que la conduite qu'on tient vis-à-vis d'une fille du monde qui vend ſes faveurs pour un écu. Venez, lui dit-on, ma reine, embraſſez moi : la reine obéit. Venez que je vous chiffonne: comme il vous plaira, répond la Reine. On trouve chez elle mille plaiſirs que la ſageſſe ne connaît point. Les délicats diront : Mais cette fille vendra ſes faveurs à quelques autres. Votre délicateſſe me paraît ſtupide, vous aimez les fleurs, leur baume vous enchante. Ces fleurs vous paraiſſent cependant honnêtes quoique vous les achetiez, & qu'elles prodiguent aux autres leurs odeurs, pourquoi n'en peut-il être de même des filles qui valent mieux que les fleurs, quoiqu'elles ſe fanent de même.

Les filles du monde que les charitables dévots déshonorent ſans pitié, ſont peut-être plus dignes de leur charité &

de leur ſoin que les roſaires, les ſcapulaires & les oraiſons jaculatoires. Un inſtant de faibleſſe ſecondé par une occaſion dangereuſe fait leur état. Une groſſeſſe les rend la fable de leur patrie; pour avoir fait un enfant ſans la permiſſion de leur Curé, elles perdent l'occaſion d'en faire déſormais avec ſon conſentement très néceſſaire pour faire un enfant, à ce que nous croyons. Cette fille devenue la honte de ſes citoyens, ne pouvant plus réparer ſa faute ſe jette dans le libertinage, nos préjugés deviennent la ſource de ſes délordres. Nous croyons qu'une fille qui a fait un enfant n'eſt point capable de conſerver le feu ſacré du mariage: détrompons-nous, en Hollande, en Flandre où l'on trouve l'heure du berger à chaque inſtant, on s'apperçoit que les filles qui ont eut des faibleſſes, ſont les femmes les plus ſages; elles ont manqué étant filles à cauſe que la nature leur diſait qu'il leur manquait quelque choſe, elles ſe bornent à leur mari. *Jocqué, Monſieur*, dit une Flamande le lendemain de ſes noces, *ne touchez mi là, j'ai mon homme.* La veille la même fille aurait dit, Monſieur, faites, comme il vous plaira.

Les Griſons ont coutume d'attacher à

une chaîne dans leur temple, les filles qui ont eu des faibleſſes : dans certaines provinces, on les met ſur un âne, en les tournant du côté de la queue; dans d'autres on les met dans un tonneau ridicule; à Paris on les châtie à la Salpètrière & par-tout l'on fait des ſottiſes, en voici la preuve. Quand votre cheval voit paſſer une jument & ſent remuer le démon de la chair de cheval, lui donnez-vous des coups de bâtons. Si votre fermier rouait ſon âne de coups, parce que l'animal aurait fait quelque ſimagrée près d'une âneſſe, ne diriez-vous point : Lourdaut veux-tu empêcher les effets de la nature ? Vous riez de la comparaiſon; cependant votre lieutenant de police enferme les filles, vos Evêques envoient au ſéminaire un tonſuré parce qu'il a fait comme le cheval vis-à-vis de ſa ſervante. Vous ne ſavez ce que vous faites; vos Evêques ſont des ânes & vos lieutenans de police des chevaux.

Le Roi de Pruſſe a fondé une maiſon à Berlin où l'on reçoit les filles enceintes, avant que leur groſſeſſe paraiſſe, on les tient ſéparées, on leur garde un ſecret inviolable; ſi elles font un garçon, on leur donne cinquante écus, & dix ſi elles font une morveuſe. Louis XIV a fondé

l'Hôtel- Dieu pour le même objet, mais les intentions du ſouverain ſont mal remplies ; on ne garde aucun ſecret aux filles; on ne les reçoit que huit à dix heures avant leurs couches ; pluſieurs de ces malheureuſes arrivent à Paris de bonne heure, dans l'eſpoir de mieux cacher leur faibleſſe à leur patrie ; elles ſe préſentent à l'Hôtel, on les renvoie cruellement, ſous les apparences qu'elles ont encore un mois ou ſix ſemaines pour attendre leurs couches. Ces créatures, épuiſées par les frais de la route, ſont obligées de retourner ou d'attendre dans la misère l'inſtant d'entrer à l'Hôtel-Dieu, Les Montigni, les Varenne, les Dubuiſſon, les Hecquette leur offrent quelquefois des ſecours, dans l'eſpoir qu'elles meubleront leur communauté. Elles ont des pourvoyeuſes qui vont à la rencontre des voitures publiques & à la quête de ces filles. Celles qui reviennent de l'Hôtel ſe plaignent fortement. Les bonnes religieuſes s'imaginant que le Ciel & la Terre leur doivent des égards, à cauſe qu'elles n'ont point fait d'enfans, & que dans leurs confeſſions elles avouent qu'elles ont eu cent fois le deſir deshonnête d'en faire, les maltraitent de mauvais ſermons & de paroles,

On ſe plaint de la multitude des filles du monde; c'eſt peut-être la faute des prêtres : on prêche quelquefois de bonnes choſes, mais rarement le beſoin de ſe marier, l'obligation de le faire quand la chair nous ſollicite. Nous ſavons par le dénombrement des mariages & des hommes, que de cent quatre perſonnes, il ne s'en marie qu'une chaque année; reſte cent trois perſonnes expoſées à manquer à la loi. Après ce calcul doit-on s'étonner de la population des filles du monde? ne doit-on point être ſurpris qu'il y en ait encore ſi peu ? il y en auroit effectivement davantage, ſi beaucoup d'honnêtes femmes ne ſe mêlaient de leur métier.

La grande population des filles du monde doit ſa ſource à la création du mot *Sageſſe*. Les ſottiſes que nous faiſons avec ce mot ſont originales. Nous admirons les ſages, nous les louons & nous n'en récompenſons aucun; tout ce qui n'eſt point marqué du ſceau du vice, ne tient point à nous; pour deux ou trois ſages qu'on a récompenſés, nous en avons des millions que l'on a mépriſés. Les filles remarquent que la vertu ne leur ſert à rien; elles quittent la vertu qui ne produit rien, pour le vice qui les enrichit. Un équipage galant, un appartement,

des nippes de prix, voilà la récompenſe du vice : la faim, la ſoif, l'oubli ou la tentation, voilà le fruit de la ſageſſe. A peine une fille a-t-elle renoncé à la vertu, qu'elle ſe perſuade de plus en plus par l'uſage des hommes, que la ſageſſe eſt une chimère, & penſant avec Laïs, elle s'écrie : Que veulent dire les ſages avec leur ſageſſe ? ces gens là frappent auſſi ſouvent à ma porte que les autres. Admirons le bien & le mal & les filles du monde.

L'EPOUSE DE SUSE,

Le livre de Julie & de Jeanjacques.

OU

la parodie des deux hiſtoires

extraite du livre qui paroîtra après ma mort

R*endez à vos époux le devoir conjugal.*

LEs plats enfans du bon homme Jacau avaient offenſé Crémiſtic ; Ils étaient captifs en Suiſſe. M. de Volmar, Bourguemeſtre ou Bailli de Vevay fit célébrer l'anniverſaire de ſa dignité ; il invita les treize cantons à la cérémonie où il étala

toute ſa magnificence aux yeux de ſes patriotes. On mangea dans cette fête de la ſoupe aux choux, prodiguée comme à des noces. La bonne-chère fut prodigieuſement arroſée de vin. Une troupe de Comédiens vint s'offrir à l'Hôtel de ville pour repréſenter Pourceauniac. Un citoyen de Genève qui faiſait le métier de faux prophète en France, s'oppoſa à la repréſentation de la pièce ; démontra par d'excellens ſophiſmes, qu'il vallait mieux pour la décence & les mœurs du pays, que les Suiſſeſſes allaſſent cueillir avec leurs amoureux des noiſettes dans les bois, que de courir à ces ſpectacles. La Comédie diſait-il, eſt un rendez-vous public, plus, dangereux qu'un tête à tête ; au lieu d'introduire la comédie dans l'état, faites danſer les dimanches les filles dans leurs paroiſſes, & apprendre, au dépens de la République à jouer du violon aux Miniſtres de votre diocèſe : le ſon du violon fortifie les bonnes mœurs, & vos Miniſtres feront danſer leurs paroiſſiennes. Vous ſavez, Monſeigneur, que les beaux vers d'une tragédie gâtent les mœurs. M. de Voltaire, votre nouveau voiſin, l'aſſure à tout le monde. Mérope eſt un mauvais exemple : le Miſantrope, le Tartuffe, George Dandin qui eſt un peu

Suiſſe, ſont pleins d'ordure. Une ſervante dans le Tartuffe tient des propos ſur ſa gorge qui font frémir la vertu. Dancourt l'Arlequin de Berlin voulut ripoſter au Philoſophe ſauvage. Les Suiſſes qui n'entendent guère raiſon ne l'écoutèrent point. Le Bourguemeſtre, croyant que ſon Citoyen était l'unique oracle de la raiſon, parce qu'il avait de l'humeur, renvoya les comédiens, en leur défendant de donner des leçons de vertu & de ſobriété aux Suiſſes : il fit venir des violons & des chopines.

Cette fête, qui commençait à ſe troubler par un Philoſophe qui voulait avoir raiſon avec des paradoxes, fut entierement rompue par Madame la Bourguemeſtreſſe Véronique. M. de Volmar envoya chercher ſa femme. Madame, fatiguée, anéantie d'avoir médit avec les Suiſſeſſes, ne voulut point paraître devant les marguilliers de ſa paroiſſe ; elle s'excuſa ſur une maladie de commande, ſur des vapeurs qui prennent aux femmes chaque fois qu'elles en ont l'envie. le fond de ces grandes raiſons pour une femme du Lac de Genève, eſt comme à Paris dans le fond d'un miroir. Quand une glace a dit à une femme : Madame, votre viſage a l'air battu il faut vous re-

plier dans votre négligé; reſtez toute la journée en chenille; il faut obéir. Le miroir eſt une raiſon pour déſobéir à un mari.

M. de Volmar ſe fâcha contre Madame Véronique, & ſe mit à Jurer : Jerni Dieu, que diront les treize Cantons, un Bailli de Vevay eſt-il un Miché? Les femmes vont prendre le ton de Véronique; les mœurs ſeront bientôt corrompues en Suiſſe. Le Bourguemeſtre fit un placard par lequel il manifeſtait à toutes les femmes que la ſienne lui ayant refuſé le devoir conjugal ſi recommandé par l'Apôtre S. Paul, il la répudiait. Ce placard fit du bien à la Suiſſe, & remit les mœurs dans la nation. Depuis ce tems, aucune Suiſſeſſe n'a refuſé le devoir à ſon mari, & les filles du Vallais ont été obéiſſantes au placard.

Le Bourguemeſtre ne pouvait ſe paſſer de donner le devoir conjugal à une femme, il fit chercher une fille obéiſſante. Il s'adreſſe à une certaine Madame d'Orbe, qui connaiſſait les filles obéiſſantes; elle lui amena Julie d'Etange. Le Bailli qui ne l'avait jamais vue, fut charmé que la vérole ne l'eût point gâtée; il lui demanda ſi elle ſe ſouvenait d'avoir été vierge; la jeune fille qui était du Vallais, où il y avait

beaucoup de mœurs, avoua qu'elle l'avait été autrefois, mais que ſa virginité était une hiſtoire. Diable, dit M. de Volmar, voyons l'hiſtoire de votre virginité ; elle ne doit pas être longue.

Il y avait autrefois, dit Julie, un ſavant qui m'enſeignait à lire, à écrire & l'ortographe. Cet homme m'avait auſſi appris à peindre la vertu avec un vernis dont il avait ſeul la compoſition. Le mot de vertu étoit toujours dans ſa bouche ou dans la mienne ; nous nous écrivions, à l'inçu de mes parens, des lettres longues & ennuyantes, qui ont fait bâiller toute la France, où nous diſions : La vertu *bleue* eſt plus jolie que la vertu *choux*; quel plaiſi, ô mon ame ! ô mon cœur ! d'aimer la vertu bleue ; préferons la, ma chère Julie a la vertu choux ; cette derniére trompe les hommes.

Mon précepteur, l'eſprit plein de la vertu bleue, ſentait pourtant de tems en tems la vertu choux ; la derniere faiſait un peu de tort à la première. Un jour mon fichu ſe dérangea ; ſa vertu bleue reçut un terrible échec ; mon amant, entêté de ſes paradoxes, mit la main ſur ma gorge, en m'aſſurant que la vertu bleue était toujours l'objet de ſes ſentimens ; à force de me parler de ſon ſiſtême, je le fis

coucher avec moi ; il trouva d'abord la vertu choux très bonne; après l'avoir ſavourée, ne ſe ſentant plus de force pour elle, il s'aviſa de parler dans mon lit de la vertu bleue. Dès qu'il m'eut attrapée avec ſa vertu, il alla à Paris, où toujours rempli d'idées bleues il trouvait tous les objets à la *vertu* choux ; il m'écrivit que les décorations de l'Opéra étaient des chiffons de blanchiſſeuſes, dès bribes de bouchons ; la muſique une vache, & la meſure une oïe ; pour confirmer ſon ſyſtême, 'il fit un Opéra ſur l'air d'un ancien Cantique, *venez Marie*, fort eſtimé de Maître Aliboron Fréron.

Le Bourguemeſtre bâillait d'aſſez bon cœur au propos de la vertu que lui faiſait Julie. Cet homme qui n'entendait rien au galimathias de Jean Jaques : dit à ſa maîtreſſe : Ma belle, vous avez donc couché avec votre précepteur ? Oui, Monſeigneur, j'aime mieux vous le dire que de le cacher, il en coûterait trop à ma vertu de vous en faire un myſtere. Quelle néceſſité avez-vous de me dire une choſe que je pouvois ignorer ? Au reſte, cela n'eſt rien ; nous autres Suiſſes nous ne prenons point garde à ces miſères ; nous épouſons aſſez indifféremment les filles de la *Salpétrière*, & les penſionnaires du S.

Sacrement. Mais dites-moi, aimez vous encore votre amoureux, votre doux ami? Oui, Monſeigneur. Tant mieux, je ſuis charmé de votre reconnaiſſance; les Suiſſes ne ſont point jaloux; vous êtes trop jolie pour me faire cocu. Quel âge a votre amoureux? vingt-huit ans. J'en ai cinquante ſix; il y a fort peu de différence. Mais dites-moi, la belle fille, vous a-t-il fait un enfant? Non, Monſeigneur, je fis une fauſſe couche. Cet homme eſt bien mal-adroit; vous voyez que c'eſt une ſottiſe de mêler la vertu bleue à la vertu choux. Du caractère dont je vous vois vous n'êtes pas fille à l'oublier. Non, Monſeigneur. Hé bien, cela eſt bon. Pour vous faire plaiſir, il faut appeller cet homme chez moi, il ſera le précepteur de vos enfans: c'eſt un tréſor qu'un pareil Greluchon; avec ſes principes il eſt exellent pour former les filles, il mettra la vertu dans leur bouche & le vice dans leur cœur. O le meilleur des maris; s'écria Julie: Quelle bonne nouvelle vais-je apprendre à mon doux ami! O délices de mon ame! O la vertu bleue! Le Bourguemeſtre épouſa la veuve du philoſophe, & le philoſophe vint au Palais élever les enfans, adorer Julie, & le véritable Amphitrion ne ſut point jaloux.

Julie était alliée aux Jacaux par ſa mère. Le Bailli avait un ami, comme les grands en ont, qui n'aimait point les Jacaux. Il avait pris en gripe un certain Guilloché. L'ami du Prince s'appellait Ignace; on diſait à la cour du Bailli, que c'était un chevalier de la manchette; dans le vrai c'était un Jéſuite un homme fier & méchant qui tenait à Genève la feuille des bénéfices & des maléfices. Le crédit d'Ignace le faiſait craindre des Janſéniſtes. Guilloché n'avait point ſigné le formulaire, & n'ôtait point ſon chapeau quand Ignace paſſait devant lui, à cauſe que tout Janſéniſte, dit M. de Voltaire, n'a point de charité pour ſon prochain moliniſte. Le favori avait remarqué l'impoliteſſe de Guilloché, il ſavait qu'il avait mal parlé de ſes confrères, du P. le Tellier & de ſa bulle: il n'en fallait pas davantage pour écraſer ſon ennemi. Voilà un homme, diſait-il, qui penſe comme l'univers & le Parlement de Paris, il aime ſon ſouverain, il ne croit pas au P. de la Croix, cela eſt effroyable! Ignace pour ſe venger de Guilloché & du ſaint parti, obtint par ſon crédit un arrêt qui condamnait à mort tous les Jacaux ſoupçonnés de Janſéniſme. Le Bailli par complaiſance pour ſon ami avait ſigné le pla-

card : l'exécution devait ſe faire le jour de la St. Barthelemi.

Guilloché conſterné de l'arrêt, alla trouver Julie ; lui dit : Ma niece, (il était ſon oncle à la mode de Bretagne,) vous vous amuſez avec votre philoſophe à la vertu bleue, avec Monſeigneur le Bailli à la vertu choux, Crémiſtic ne vous a point miſe ſur la terre pour rendre trois fois le jour le devoir à votre mari. Volmar eſt un Suiſſe bien quarré, il fatigue gracieuſement une femme, Diable ! Il ne fait point de l'eau claire comme votre philoſophe ; cependant, ma nièce, il faut un peu penſer à autre choſe ; tenez, voici un placard qu'un chien de Jéſuite a obtenu du Bourguemeſtre, où il eſt ordonné que ſi les Jacaux ne ſignent pas le formulaire dans vingt-quatre heures on les égorgera le jour de la *St.* Barthelemi ; nous ſommes aujourd'hui le 22 Août, St. Barthelemi tombe cette année le 24. Vous voyez que le tems preſſe, il ne faut point vous amuſer à la moutarde avec votre philoſophe.

Julie qui aimait les mâles de ſa parenté plus que les femelles, dit à ſon oncle : A votre place je ſignerais mon nom, un mot d'écriture eſt bientôt fait. Comment morbleu, dit Guiloché ? je ſignerai con-

tre S. Augustin, contre S. Paul, deux bons Janséniſtes? non, ma nièce, je périrai plutôt. Ne vous fachez point, mon cher oncle, dit Julie. je tâcherai de faire quelque choſe pour vous.

Madame de Volmar mit une chemiſe blanche, ſes ſouliers de ſatin verd, ſes rubans à la Tronchin, & alla trouver ſon mari. Pour obtenir une grace du Bourguemeſtre il fallait la lui demander ſur le banc de la République. Les Suiſſes qui n'étaient guères plus galans que les anciens Gaulois, avaient une loi Salique qui défendait aux femmes de demander des graces aux Bourguemeſtres ſous peine d'être privées du droit conjugal. Cette loi était heureuſement faite comme toutes les autres loix, elle avait un envers & un bon côté; c'eſt-à-dire, qu'on n'était point privé de la nourriture du S. Sacrement de mariage quand le Bourguemeſtre préſentait ſon bâton d'exempt, car dans l'inſtant une femme rentrait dans ſes droits matrimoniaux, Julie alla trouver Volmar dans le tems qu'il donnait audience aux Menétriers de Genève qui venaient offrir à la République le Dévin du Village, compoſé par un de leurs citoyens pour perfectionner la muſique françaiſe. Le Bourguemeſtre en voyant Julie ſe trou-

bla, & pour ne pas l'affliger ſur le devoir conjugal, il lui préſenta auſſi-tôt ſa canne à bec de corbin, & lui dit tendrement : Touchez, ma chère Julie, de vos mains blanches le bout du bâton. Une belle main comme la votre aide beaucoup les gens dans leur ménage ; voyez-vous le poſtillon, --- oui, --- mais --- retenez, je vous aime --- demandez moi ce qu'il vous plaira, je vous l'accorderai. Voulez-vous la moitié de ma métairie du Vallais, je vous la donnerai. Monſieur, dit Julie, je n'aime pas la nouvelle charrue. Je viens vous prier à manger la ſoupe chez moi avec le P. Ignaee. Madame nous aurons cet honneur, donnez-nous de bon vin de Mâcon & la bonne taſſe de faltran; mais, Madame, ajouta-t-il en l'examinant de plus près, vous avez fait une grande dépenſe de toilette, je ſens en vous voyant que la vertu choux travaille furieuſement chez moi. Le P. Ignace flatté de l'honneur que Julie lui faiſait, alla raconter à ſon Giton l'Abbé des Fontaines, qu'il âllait diner chez la Bailiveſſe, demain, diſait-il, je boirai du bon vin de Mâcon, & les Janſéniſtes n'en boiront plus aprés demain.

La nuit du jour qui précèdait le diné, le Bourguemeſtre charmé de boire du

vin de Mâcon & de rendre le devoir conjugal à Julie, ne dormait point d'aiſe : pour diſtraire ſon impatience il fit apporter l'hiſtoire de la belle Magdelon, de Richard ſans peur, & un ſquelette décharné appellé la gazette de France. Il trouva dans les nouvelles qu'un certain monſtre nommé Damiens, élevé chez les Jéſuites, avait attenté aux jours précieux d'un Roi adoré de ſes peuples & très-aimé des Suiſſes. Le Bailli demanda celui qui avait découvert ce déteſtable régicide ; on lui dit qu'un certain Guilloché avait déclaré au Parlement que le monſtre élevé chez les Jéſuites, avait ſuivi long-tems la bannière de la congrégation, que Guilloché était un Janſéniſte réfugié en Suiſſe, à cauſe que le P. Patouillet ne voulait pas qu'il fit ſes Pacques qu'il n'eût préalablement un billet de ſon confeſſeur. Guilloché ne voyant point dans l'antiquité l'uſage de la confeſſion, encore moins celui des billets de confeſſion, ne voulut point ſe ſoumettre à l'autorité des Jéſuites. M. l'Archevêque de Paris pour faire plaiſir à ſon bon ami le P. Patouillet obtint une lettre de cachet pour renfermer Guilloché : ce dernier, averti à tems, vint ſe réfugier en Suiſſe. On a tort, dit le Bourguemeſtre, le Roi de

France ne ſait pas le mauvais uſage des lettres de cachet. Son cœur eſt trop bon pour permettre de pareilles injuſtices; comme j'aime la France je veux recompenſer cet homme. Voyez s'il n'y a point dans l'antichambre de ces Monſeigneur valets de pieds. Monſeigneur, dit le Sécretaire, il y a Son excellence le P. Ignace, qui gratte depuis deux heures à votre porte. Faites-le entrer.

Ignace étant entré, le Bourguemeſtre lui dit: Je voudrais rendre des honneurs à un homme de mérite; dites-moi comment nous arrangerons ſon triomphe; vous connaiſſez le livre de l'image des premiers ſiecles, nous pourrions trouver beaucoup d'idées de gloire & d'amour propre dans ce gros livre. Le P. Ignace avait de l'ambition, il était Jéſuite & grand, s'imaginant que c'était lui que le Bouguemeſtre voulait honorer, il lui dit avec tranſport: Il faut que votre Excellence Suiſſe faſſe monter cet homme ſur une charrette neuve, le revête d'un habit verd & d'un ruban de cent couleurs; qu'un grand de la République précédé du Bedeau de la paroiſſe crie devant lui, *flectamus genua*, Bourgeois habitans, manans de Genève, ventre à terre, voici celui que le Bailli veut honorer. Allez, lui dit le Bou-

guemeſtre, rendez à Guilloché les honneurs que vous venez d'avancer. Ignace rougit, ce fut la premiere fois depuis la fondation de la Compagnie de Jeſus, qu'un Jéſuite ait rougi. Ignace voulut s'oppoſer au triomphe de Guilloché, il dit au Bourguemeſtre que cet homme n'avait point ſigné la Bulle. M. de Volmar qui était un bon Suiſſe ſe mit en colère & dit au P. Ignace: Je me F... de ce torchecul, obéiſſez. Le Jéſuite obéit, conduiſit la charrette de triomphe de ſon ennemi, & fut témoin des genuflexion des Genevois.

L'heure de la ſoupe chez Julie était arrivée, le Bourguemeſtre y alla avec ſon Favori. On fit bonne chère, on trinqua beaucoup: au deſſert, Madame la Baillivesse ſe mit à pleurer en ſ'écriant: M. de Volmar je ſuis morte. Comment, comment morbleu! vous êtes morte, lui dit le Bailli avec inquiétude. Oui, Monſeigneur, vous avez vous-même porté ma ſentence en condannant demain les Janſéniſtes à périr. Je ſuis Janſéniſte du côté de ma mere, mon pere cependant était un bon Moliniſte, voilà pourquoi le curé de notre paroiſſe qui ne l'était pas faiſait & baptiſait ſes enfans. Diable, dit le Bourguemeſtre, ſi votre curé avait en-

core une ſervante à contenter ! il avait furieuſement de la vertu choux : oh dame! je me fais Janſéniſte. Ne vous mettez pas en peine, Monſeigneur, je connais le formulaire, je vous ferais recevoir Janſéniſte. Vous me ferez beaucoup d'honneur, madame, vous prendrez bien de la peine, dites à votre Philoſophe qu'il vous aide.

Six minutes après, Julie s'écria encore qu'elle était morte, que ce malheur l'affligeait d'autant plus qu'elle était ſans eſpérance après cette vie de lui accorder les politeſſes du mariage : Oui, Monſeigneur, reprit-elle en redoublant ſes pleurs, il y a ici un homme d'une mauvaiſe compagnie. Le Bailli lui demanda avec colére: Qui eſt donc ce coquin-là. Hélas, dit elle, c'eſt le P. Ignace, ce méchant aſſis à ma table. Le Jéſuite ſentit un mal être, ſon imagination lui peignit à l'inſtant les peres Guignard & Malagrida. Le Bourguemeſtre fâché ſe leva de table, & ſortit pour aller dans ſon Jardin rêver à la Suiſſe.

Le P. Ignace qui ſentait des inquiétudes au cou, ſe jeta ſur la Bergère de Julie en s'écriant : Par mon S. Patron, Madame, par nos quarante matyrs pendus pour la contrebande dans les Indes,

ſauvez la vie à votre Serviteur. Le Bailli eſt irrité *timeo danaos & dona ferentes.* Le Bourguemeſtre rentra dans ce moment, voyant le P. Ignace ſur la Bergère de Julie & croyant qu'il voulait lui donner le devoir conjugal, il s'écric: comment, de par tous les diables, cet homme attente à votre vertu choux, ah vertu chien! P. Ignace, vous ne vous contentez pas de beaux garçons, il vous faut encore de jolies femmes; ah ſans bleu! vous n'en ferez plus, il faut pendre cet homme-là: hola, mes gens, qu'on aille chercher Charlot, qu'il accroche tout-à-l'heure ce coquin là au carrefour de Sodome.

Charlot vint ſaluer le Bourguemeſtre. Les Suiſſes qui ſont ſans façon ne s'effarouchent pas d'un Artiſte comme Charlot. Allons, mon ami, lui dit le Bourguemeſtre, tu as de l'ouvrage aujourd'hui, un cou de Jéſuite eſt dur à ſerrer, prends des forces, bois un coup à ma ſanté, prends moi cet homme, fais-le mourir ſans confeſſion, afin qui'l ſouffre dans l'autre monde, comme dans celui-ci. Tout eſt prêt, Monſeigneur, lui dit le bourreau; le P. Ignace avait dreſſé une potence de cinquante coudées pour accrocher Guilloché, il a fait venir les violons, il danſera. Je me flatte, qu'il fera la choſe de bonne

grace & ne fera point l'enfant comme l'Abbé Fleur *(a)* ?

Pendant cette converſation Charlot avait toujours le chapeau bas, il n'était pas Grand d'Eſpagne, les gens de ſon métier ne ſe couvrent jamais devant les Baillis de Genéve.

Le P. Ignace fut pendu; le Bourguemeſtre alla donner le devoir conjugal à Julie, & le Philoſophe Genevois rempli de ſa vertu bleue diſait: J'aurai tantôt mon tour, bon Suiſſe, qui avez confié votre femme à des faiſeurs de paradoxes.

LA CHASTETE'.

OU

LE CE'LIBAT.

L'homme eſt trop faible, hélas, pour dompter la nature.

VOLT.

(*a*) L'abbé Fleur pendu publiquement à Paris pour avoir contrefait des billets de lotterie. Comme ce petit colet faiſait la grimace & ne voulait pas monter de bonne grace ſur l'échelle, le Bourreau lui dit: commentt M. l'Abbé, vous faites l'enfant.

LA Chaſteté, cette vertu ſtérile que Dieu n'a point faite ni commandée, puiſque la première Loi donnée à l'homme, fut celle de croître & de multiplier, eſt une idole qui n'a ni pied ni patte. Cette vertu enfin que l'Egliſe à miſe ſur ſes autels, ne dépend ni de la faibleſſe de l'homme ni des forces de ſon ame, elle eſt impoſſible à la plupart des mortels tant qu'ils reſteteront attachés à l'argile qui les enveloppe,

Le Mariage, ce frein ſalutaire contre le péché, ſelon St. Paul & l'expérience, ne peut retenir vos Prêtres & vos Moines. Eſt-ce pour les expoſer à violer plus ſouvent les commandemens les plus ſacrés, que vous les tenez ſous le joug du célibat? Votre Loi humaine eſt elle préférable à la Loi divine? En multipliant vos célibataires vous avez multiplié les crimes, expoſé davantage les filles & les femmes de vos freres: n'exiſtât il qu'un cocu dans une province fait par un Moine, façon la plus déteſtable d'être cocu, vous auriez toujours mal fait d'expoſer un ſeul homme aux ſuites fâcheuſes qui peuvent réſulter de ſon crime. Vous prêchez qu'il vaut mieux ſe marier que de brûler, vous brûlez vos Prêtres dès ce monde, quelle conduitte!

Vous avez fait votre Loi du célibat dans ces ſiècles fabuleux, où l'on trouvait des miracles auſſi aiſément que l'on trouve les herbes les plus communes,

Vous avez admiré avec enthouſiaſme le beau côté du célibat ſans penſer que la Nature pouvait ſe mocquer de vous, vous avez voulu une idole de vertu, vous avez mis le phantome à la place de la réalité.

Vos prètres ſont expoſés à confeſſer joue à joue de belles femmes, d'entendre le récit de leurs péchés verreux, le plan de leur attitude, les détails de leurs attachemens, les circonſtances les plus galantes de leurs faibleſſes, enfin le tableau le plus ſéduiſant dans une Confeſſion ſincère. Les croyez-vous inſenſibles à ces récits, penſez-vous que le vieil homme ne s'enflammera point, vos Miniſtres pénitenciaux ſont-ils de marbre de Gènes ou de Paros? Ils ſont, dites vous, châtrés pour le Ciel; prenez garde à cette caſtration. Le grand Seigneur ne s'y fierait pas.

Un Prêtre a entendu des confeſſions galantes, il n'a point de femmes pour éteindre légitimement le feu que la déclaration d'une fille aura allumé dans ſon ame: au retour du tribunal, il parcourt ſa ſervante avec plus d'attention. Les fai-

bleſſes qu'il vient d'entendre ont ému ſon cœur & porté dans ſes regards la chaleur du plaiſir. L'exemple, la multitude des délinquans le rend plus hardi. L'uſage du Confeſſional lui démontre que tous les hommes & les femmes ont tâté du péché originel : ſera - t - il ſeul des enfans d'Adam ſans toucher à l'arbre de la connaiſſance du bien & du mal. Sa ſervante Margot retirée le ſoir avec lui, tient le péché originel ; ſi la pomme eſt encore fraîche, M. l'Abbé y tâtera, le ſcapulaire, le cordon de S. François & les calottes de maroquin n'empêchent pas la Nature d'exiger ſes droits : c'eſt une ſottiſe de récalcitrer contr'elle, on n'en vient jamais à bout. Le Poëte des Philoſophes diſait :

Naturam expellas furca, tamen uſque recurret.

Les Papes, fondateurs du célibat & des bordels à Rome, ſe ſont imaginé que le célibat était une vertu, à cauſe qu'il était un vice par ſon inaction : pour établir cette chimère, & en faire une loi aux miniſtres des Autels, on a renverſé l'Ecriture, car la féconde qualité que S. Paul requiert dans un Evèque

cette ſource de bénédictions pour les laïques, eſt une ſource de ſacriléges pour un prêtre à cauſe des plaiſantes raiſons que voici. Les Prêtres ont fait vœu d'obéir aux commandemens de Dieu avant d'avoir fait le vœu de chaſteté. Un prêtre incontinent doit ſe marier ſelon l'Apôtre, il ne le peut ſelon l'Egliſe, parce que, ſuivant le Pape, il eſt plus obligé d'obéir aux Canons des Conciles qu'aux commandemens de Dieu. En ſe mariant il ne rompt que ſon vœu & ne péche plus contre la Loi de Dieu; mais l'Egliſe qui eſt ſage préfère les gens qui manquent à la Loi de Dieu à ceux qui manquent aux ſiennes: il vaudrait mieux, diſent nos Prédicateurs, anéantir le monde que de faire un péché mortel; ſans faire rentrer l'univers dans le chaos, le Pape peut, s'il le veut, anéantir dix millions de péchés mortels en faiſant marier les célibataires; mais Rome ne le veut pas; plus tard elle le voudra, car tout tend vers la vérité, c'eſt le centre de la raiſon.

Les Docteurs ont appuyé leur doctrine du célibat ſur ces paroles de l'Ecriture: *Ceux qui ont quitté leurs femmes, leurs enfans & leurs biens, auront la vie éternelle.* Dans ce paſſages il s'agir de quitter ce qu'on ne pourrait garder qu'en renonçans

à la Foi; car J. C. ne pouvait dire aux hommes: abandonnez vos femmes & vos enfans, lorſqu'il leur défendait de ſéparer ce qu'il avait uni. En conſéquence de ce paſſage mal entendu on a défendu aux Prêtres le mariage. Pourquoi l'Egliſe ne leur a-t-elle point auſſi défendu les richeſſes que Dieu a condamnées formellement? Dieu ne défend pas de s'attacher aux femmes; ſon Apôtre nous dit de les aimer comme Jeſus aime ſon Egliſe; c'eſt à dire d'une tendreſſe extrême. Dieu nous défend d'aimer les richeſſes. L'Egliſe au contraire défend à ſes miniſtres l'amour des femmes & les combles de richeſſes & de bénéfices.

Le vœu de continence, dit un auteur célèbre, eſt d'autant plus parfait que la continence par ſa nature n'eſt praticable que par peu de perſonnes. Cette vertu ne dépend point de l'homme. *L'amour qui fait naitre l'incontinence eſt ſouvent involontaire: l'impreſſion de certains objets ſur le cerveau ne dépend point de l'ame, ce n'eſt point à cauſe que l'on veut que certains objets plaiſent, c'eſt à cauſe qu'ils ont agité d'une certaine manière les fibres de notre cerveau; & qu'ils ouvrent des valvules qui étaient fermées. Ce changement en produit d'autres preſque à l'in-*

fini dans la machine ; de là naiſſent des deſirs, des avant goûts de plaiſir, & cent autres innovations qui détruiſent la continence. Un moine aura vécu chaſtement vingt années, il voit dans ſon Egliſe, ou il rencontre dans une voiture publique, un objet ſéduiſant, le voilà ſubitement épris & dans l'état de brûlure dont parle l'Apôtre.

„ Les victoires ſur la chaſteté, continue M. Bayle, ſont bien journalières,. „ On ne ſort victorieux de ces combats „ que couverts de plaies. On a raiſon de „ juger que ceux qui paſſent leur vie entre les mains des Médecins ſont miſérables. Cela n'eſt pas moins vrai par „ rapport à ceux qui ont à combattre la „ rebellion du tempérament, & qui ſont „ contraints d'oppoſer toujours quelques „ barrières aux iruptions de la chair. „ Cette condition eſt déplorable, on y „ eſt ſouvent forcé derrière ces retranchemens : la conſcience en gémit, en „ ſoupire, quel progrès n'eût on pas fait „ dans le chemin de la perfection, ſi on „ eût pu marcher ſans cette ſorte d'entraves, ſans perdre tant de tems en „ livrant combat à l'ennemi à chaque pas „ pour conſerver une vertu inutile.

L'imitation des hommes toujours em-

portée vers le merveilleux ou l'incroyable, a voulu faire des vertus que la Nature n'avait pas faites. Le tempérament guidé par la Nature s'eſt mocqué de la chaſteté. La raiſon éclairée par ſa propre lumière a ri de l'impoſſibilité d'être plus parfait en combattant à chaque inſtant contre la chair. On peut trouver, je le crois, quelques continens, ſur-tout dans un âge avancé ; mais on ne trouve point un homme chaſte : de la continence à la chaſteté la diſtance eſt infinie : ſuppoſons qu'il puiſſe ſe trouver des hommes chaſtes, la chaſteté ne peut-elle point ſubſiſter chez eux ſans la charité ? Une choſe qui peut ſubſiſter ſans la charité ne peut faire un mortel plus parfait.

Fin de la première Partie.

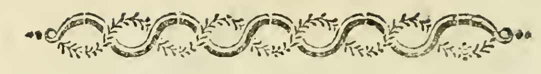


TABLE DES ARTICLES

PREMIERE PARTIE.

FIN de la Table de la premiere partie.

